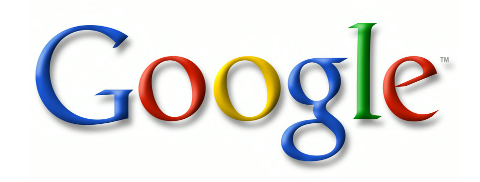
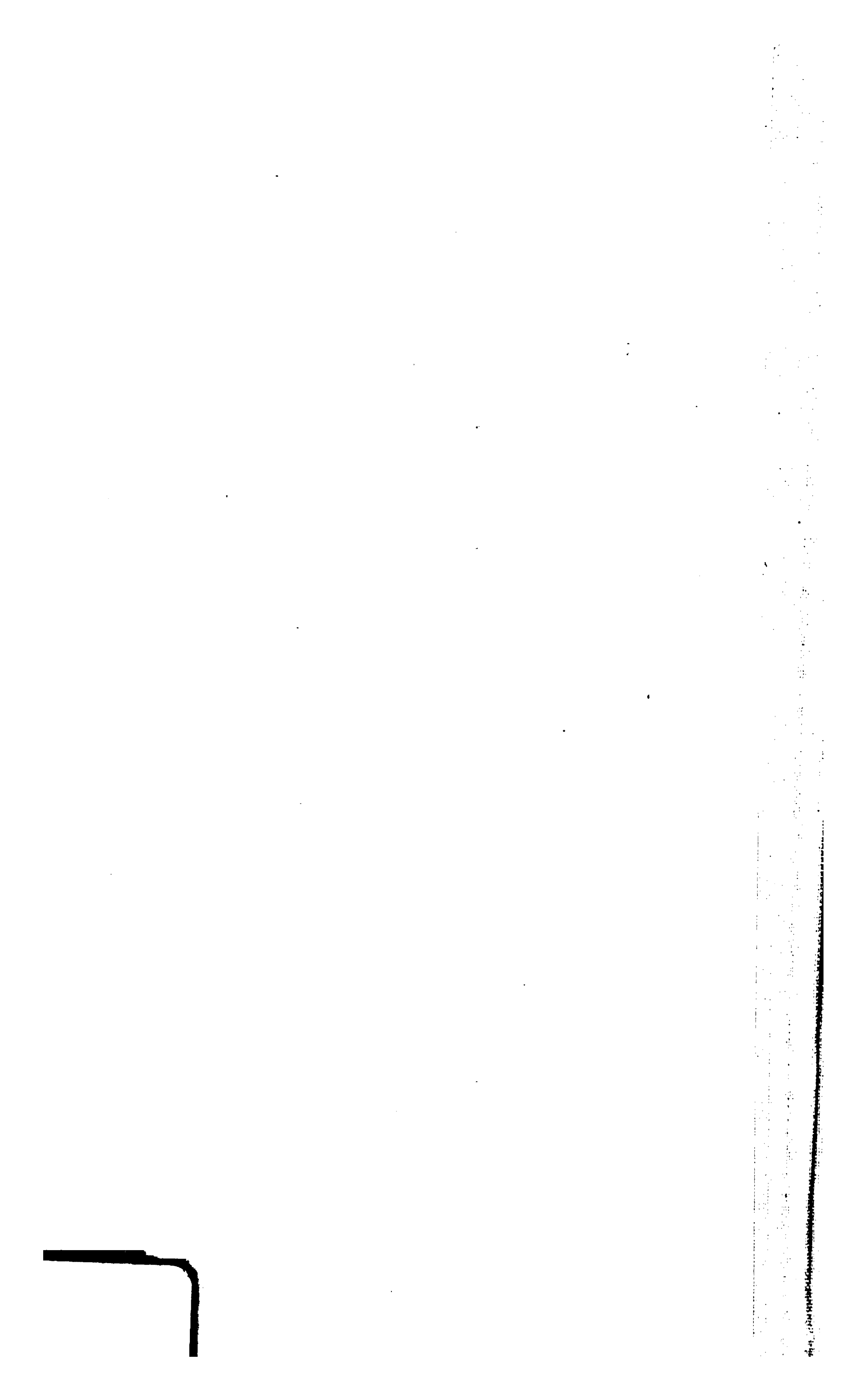
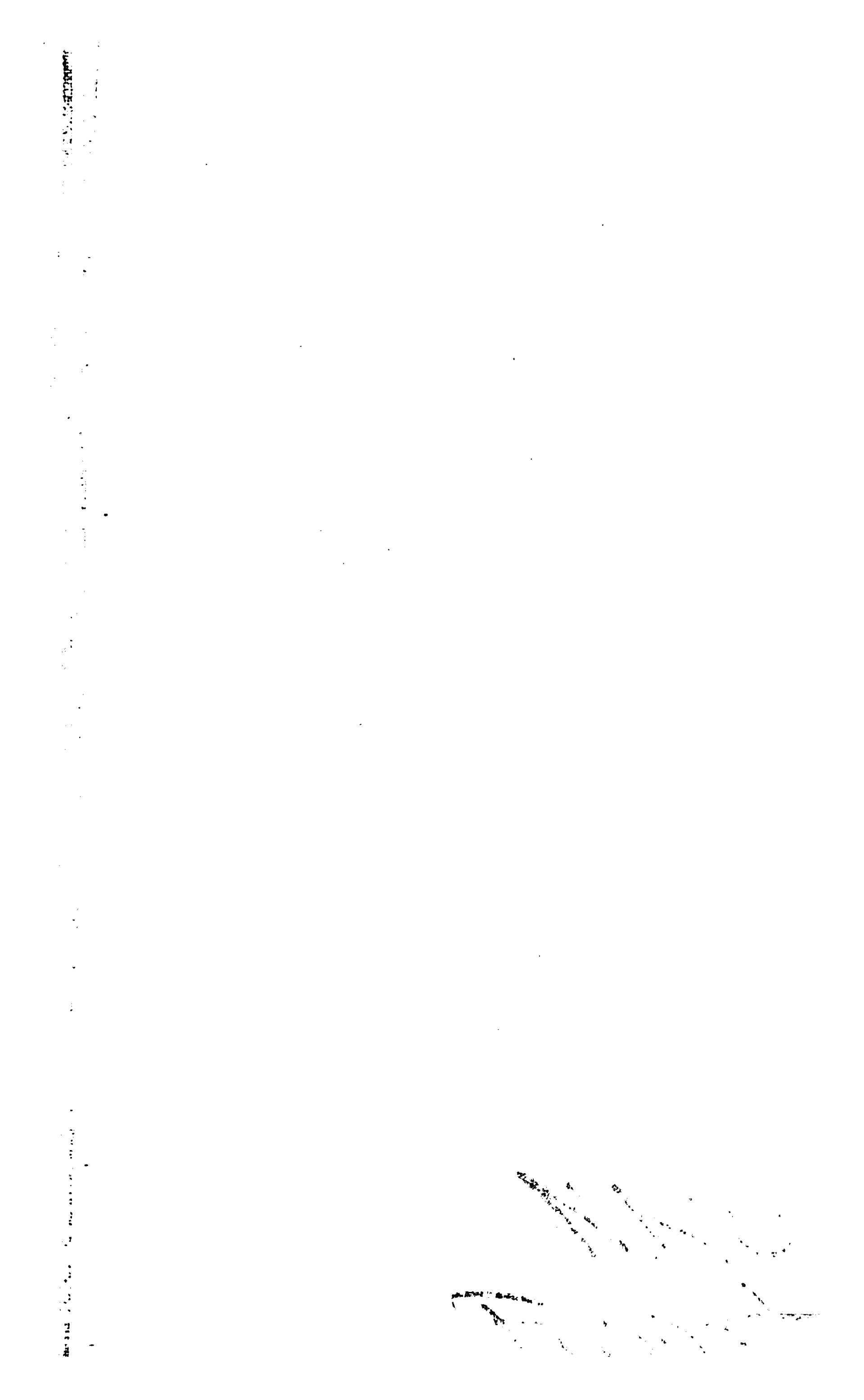








Eisen inv. Aliamet sculp.

La Chercheuse d'Esprit.

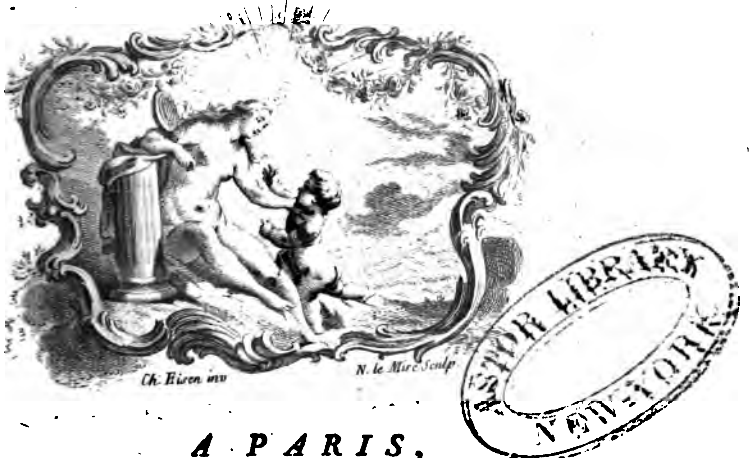
THEATRE DE M. FAVART, OU RECUEIL

Des Comédies, Parodies & Opera-Comiques qu'il a donnés jusqu'à ce jour,

Avec les Airs, Rondes & Vaudevilles notés dans chaque Piece.

THÉATRE DE LA FOIRE.

TOME SIXIÉME.



A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

Avec Approbation & Privilége du Roi.
M. DCC. XLIII.

TABLE GÉNÉRALE

Des trois derniers Volumes du Théâtre de M. Favart.

THÉATRE DE LA FOIRE.

Tome VI.

- MOULINET PREMIER, Parodie de Mahomet Second. Seul.
- LA SERVANTE JUSTIFIÉE, Opera-Comique. Avec M. Fagan.
- LA CHERCHEUSE D'ESPRIT, Opera-Comique. Seul.
- LE PRIX DE CYTHERE, Opera-Comique. Avec M. le Marquis de P.
- DOM QUICHOTTE chez la Ducheſſe, Ballet Comique, en trois Actes. Seul.
- LE COQ DU VILLAGE, Opera-Comique. Seul.
- LES BATELIERS DE S. CLOUD, Opera-Comique. Seul.

Tome VII.

- LA COQUETTE SANS LE SÇAVOIR, Opera-Comique, en un Acte. Avec M. Rouſſeau de Toulouſe.
- ACAJOU, Opera-Comique en trois Actes, en Vaudevilles. Seul.
- LES AMOURS GRIVOIS, Opera-Comique, en un Acte. Avec Mrs. de la Garde & le Sueur.
- L'AMOUR AU VILLAGE, Opera-Comique, en un Acte & en Vaudevilles, ſur un fond d'Opera-Comique de M. Carolet.
- THÉSÉE, Parodie nouvelle de Théſée. Avec Mrs. Laugeon & Parvi.
- LE BAL DE STRASBOURG, Divertiſſement Allemand, Opera-Comique. Avec Meſſieurs de la Garde & le Sueur.
- CYTHERE ASSIÉGÉ, Opera-Comique, en un Acte. Avec M. Fagan.
- LES JEUNES MARIÉS, Opera-Comique, en un Acte. Seul.

THÉATRE DE LA FOIRE.

Tom. VIII.
- L'Amour Impromptu, Parodie de l'Acte d'Eglé. Seul.
- Les Nymphes de Diane, Opera-Comique, en un Acte. Seul.
- Le Mariage par Escalade, Opera-Comique, à l'occasion de la prise de Mahon. Seul.
- La Répétition interrompue ou le Petit-Maître malgré lui, Opera-Comique. Avec M. Pannard.
- La Parodie au Parnasse, Opera-Comique en un Acte.
- Le Retour de l'Opera-Comique, en un Acte. Seul.
- Le Départ de l'Opera-Comique, avec Compliment, en un Acte. Seul.
- La Ressource des Théatres, Piece en un Acte. Seul.
- Le Bal Bourgeois, Opera-Comique, en un Acte. Seul.

Les Musiques des *Nymphes de Diane*, d'*Acajou*, de *Cythere Assiégé*, faisant un volume, pour servir de Supplément aux Œuvres de M. Favart, on les vendra séparément, 6 liv.

Fin de la Table.

MOULINET PREMIER,

PARODIE

DE

MAHOMET SECOND;

Représentée, pour la première fois, à l'Opera-Comique, le 15 Mars 1739.

ACTEURS.

MOULINET, *Commandant d'un Parti d'Houzards.*

LA RANCUNE, *son Lieutenant.*

TITATA, *Maréchal des Logis.*

RABAT-JOIE, *Houzard & Domestique de Moulinet.*

SABRE-DE-BOIS, *Houzard attaché au Lieutenant.*

NICODEME, *Fermier, pere de Colette.*

COLETTE, *Amante de Moulinet.*

CLAUDINE, *Paysanne & suivante de Colette.*

La Scène est dans un Village.

N. B. La plûpart des airs contenus dans cette Pièce se trouvent notés à la fin de la Chercheuse d'Esprit.

ÉPÎTRE.
MOULINET
A
MAHOMET.

REçois, cher Mahomet, un hommage sans fard;
Cette Epître est le fruit de ma reconnoissance:
A Moulinet tu n'as aucune part;
Mais cependant il te doit la naissance,
Et je suis ton enfant bâtard.
Comment cela ? C'est un mystère.
Je vais le dévoiler: la Folie est ma mere;
En t'écoutant débiter avec art
Ces nobles sentimens que le Public admire;
A ta conduite sans écart,
A mille traits qui bravent la Satyre,
L'Amour, en ta faveur, la perça de son dard.
Elle sent aussi-tôt une bisarre verve;
Et, dans son cerveau calotin,
Me conçoit, ainsi que Jupin
Conçut la divine Minerve.
Trois jours, à me former, elle s'évertua;
Et puis...., adshit...., m'éternua.

De cette boutade ou saillie ;
Tu ne dois pas être irrité :
Ta gloire n'est point avilie.
Depuis longtems, toi seul as mérité
L'honneur que te fait la Folie.

AU LECTEUR.

AIR : *De tous les Capucins du monde, ou, Bouchez, Nayades, vos fontaines.*

N'EXAMINEZ point, je vous prie,
Cet avotton de la Folie ;
Il fut fait sans attention,
Joué dans un désordre extrême ;
Imprimé sans réflexion ;
Et l'on doit le lire de même.



MOULINET PREMIER,

PARODIE

DE

MAHOMET SECOND.

SCÈNE PREMIERE.

LA RANCUNE, SABRE-DE-BOIS.

LA RANCUNE.

APPROCHE, Sabre-de-bois; tu n'es ici que pour m'entendre.

» Enfin voici le jour que Moulinet arrive,
» Avec le jeune objet dont son ame est captive.

Ce fier Commandant des Houzards, après avoir pillé ce Village l'année derniere, s'est amouraché de la fille du Fermier de ce Château.

AIR : *O Turlutaine.*

Elle court la pretantaine,
En croupe derriere lui ;
Notre amoureux Capitaine,
O Turlutaine,
Nous la raméne aujourd'hui,
Turlututantaleri.

C'eſt, dit-on, à deſſein de l'épouſer, il veut que ce ſoit moi qui prépare le divertiſſement de ſes Noces : préparons-lui plûtôt du fil à retordre.

SABRE-DE-BOIS.

Mais, valeureux la Rancune, depuis que Moulinet ſoupire aux pieds de Colette, il eſt devenu ſi benin qu'il va gagner tous les cœurs.

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

De bonté ſon ame eſt remplie,
Pourquoi voulez-vous le trahir ?

LA RANCUNE.

A ſon pouvoir je porte envie,
C'en eſt aſſez pour le haïr.

Va, mon pauvre Sabre-de-bois, je connois mieux que toi le Pelerin.

» Moulinet, je le ſçais, n'eſt point toujours barbare.
» De contraſtes divers, aſſemblage bizarre,
» Il tourne au moindre choc comme un Moulin à Vent ;
» Tantôt il eſt Gaſcon, tantôt il eſt Normand ;

» Se laissant entraîner, aimant à contredire ;
» Burlesque Capitan, fade Amant qui soupire,
» Il céde au vertigo qu'il ne peut maîtriser,
» Et dans le seul excès il sçait se reposer.

Son mariage va servir de prétexte pour le perdre. Tandis qu'il s'est amusé à promener sa maitresse, il a laissé ses Houzards languir ici dans l'inaction. En qualité de Lieutenant je me suis acquis leur estime.

AIR : *Quand la Bérgere vient des Champs.*

Je leur fais boire le matin,
Le brandevin :
J'excite leur esprit mutin,
Je les inspire.
Chacun soupire
Pour le butin.

Je ne manquerai pas de leur représenter que notre Chef est prêt à se fixer dans ce lieu en épousant une Paysanne, & qu'en sa faveur il nous défendra de piller le Villageois. Il n'en faut pas davantage pour les animer ; nous avons une trop forte antipathie contre le Paysan.

SABRE-DE-BOIS.

Vous avez raison.

LA RANCUNE.

Je ne crains que Titata notre Maréchal des Logis ; c'est un étourdi qui se fait tout blanc de son

épée, & qui n'obéit qu'à ſon Capitaine dont il a formé les mœurs. Eſperons toutefois : c'eſt mon frere, je ſçaurai bien le gagner : de plus Nicodeme, le Pere de Colette, que l'on croyoit mort, vient d'arriver ſecrettement dans le Village.

AIR : *Nous autres bons Villageois.*

Avec ce bon Villageois,
J'ai fait autrefois la tampone :
Il étoit riche & courtois,
Il aimoit le jus de la tonne ;
Il logeoit dans cette maiſon :
C'étoit le Coq de ce Canton :
Je veux qu'au gré de mon courroux,
Moulinet tombe ſous ſes coups.

Ce Payſan ne ſçait pas que ſa fille eſt au pouvoir de Moulinet. Je l'attends ici pour l'en inſtruire. Je l'apperçois. Tourne-moi les talons, & ne reparois plus.

SCENE II.

NICODEME, LA RANCUNE.

NICODEME.

BOn jour, brave la Rancune : tu m'as toujours témoigné de l'amiqué, quoique tu sois du nombre de ces vauriens qui m'avont chassé de ce Châtiau. Ils n'ont laissé que les quatre murailles ; queu changement, pour n'en pas pleurer de tristesse !

AIR : *Les Trembleurs.*

Faudroit être un cœur de roche ;
C'est-là qu'on tournoit la broche,
Le Cellier étoit tout proche,
Et la table étoit ici :
C'est là que ma pauvre femme,
Est morte sous votre lame :
Ce souvenir me fend l'ame.
Hélas ! on m'a tout ravi !

LA RANCUNE.

Hé bien ! veux-tu te venger ?

NICODEME.

Oui ; mais je ne sons pas le plus fort.

LA RANCUNE.

Laisse faire. Tu sçais que je t'avertissois jadis fidelement de nos entreprises, moyennant bouteille.

NICODEME.

Oui, vous êtes un bon diable.

LA RANCUNE.

Je trouve un moyen de chasser Moulinet de ta maison & du Village.

NICODEME.

Comment ça ?

LA RANCUNE.

On t'aura dit, sans doute, qu'après avoir couru les Champs avec une Paysanne de ce lieu, il la raméne aujourd'hui.

NICODEME.

J'en avons entendu marmoter queuque chose.

LA RANCUNE.

AIR : *Vous m'entendez-bien.*

Tu dois sçavoir que les Houzards
En amour sont des Egrillards,
Et de quelle maniere...

NICODEME.

Hé bien ?

LA RANCUNE.

Aiment les Gens de Guerre.

NICODEME.

Je m'en doutons bien.

C'est-à-dire, que votre Capitaine est de st'himeur-là.

LA RANCUNE.

AIR : *Ah! ah! le plaisant personnage, le Maître fou que voilà!*

Son ardeur est extrême
Pour son jeune tendron.
Ce bel objet qu'il aime,
Le connois-tu ?

NICODEME.

Morgué non.

LA RANCUNE.

Mon pauvre Nicodeme!
Ah! ah!
C'est ta fille elle-même.

NICODEME.

Ah! que nous dites-vous là ?
» Ma fille entre ses bras! que ma douleur est forte!
» Non, alle est innocente, ou bian alle en est morte.

LA RANCUNE.

J'admire ta bonne opinion.

NICODEME.

AIR : *Tu croyois, en aimant Colette.*

Ma fille, à l'honneur trop fidelle,
Ne se laisse pas amuser;
Il n'a pû rian obtenir d'elle,
Car an dit qu'il veut l'épouser.

LA RANCUNE.

Ce n'est pas toujours une régle.

NICODEME.

Oh! dame, vous m'embarrassez trop; vous pourriais bian avoir queuque magniere de raison. Cela m'inquiette, morguenne! ne pourions-nous pas trouver une invention pour l'ôter à Moulinet?

AIR: *Ne m'entendez-vous pas?*

Ce maudit fier-à-bras
Rend mon chagrin extrême;
Il est puissant, il l'aime...
Mon cher, ne tardons pas;
Tirons-la de ses bras.

LA RANCUNE.

C'est aussi mon dessein: mais il faut ménager la chose.

NICODEME.

Oh! point tant de ménagemens: ça presse, voyez-vous! les filles empiront diablement vîte entre les mains de vous autres.

LA RANCUNE.

Hé bien! va m'attendre au Cabaret prochain: nous jaserons de cela plus librement. J'entends notre Commandant, sauve toi. (*Seul.*) Il faut avouer que je sçais bien conduire une conspiration.

SCENE III.

MOULINET, LA RANCUNE, *suite.*

MOULINET.

» DAns ce triste Château qu'a pillé mon courage ;
» Moulinet votre Chef aujourd'hui s'emménage.
» Avec les Paysans demeurons à couvert,
» Et passons en repos notre quartier d'hyver.
» Méprisons ces Houzards avides de rapines
» Que le gain, uon l'honneur, au butin détermine.
» Comme à tout enlever ils mettent leur vertu,
» Le Paysan par eux est volé, non vaincu.

AIR : *Qu'on ne me parle plus de guerre.*

Qu'on ne me parle plus de Guerre,
Que le calme regne à son tour ;
Je laisse dormir mon tonnerre,
Je m'humanise en ce séjour.
Pendons au croc le cimeterre,
Buvons, fumons, faisons l'amour.

» Aux Villageois tremblans annoncez ma clémence :
» Ils peuvent revenir chez eux en assurance.
» Un amour doucereux enchaîne mon penchant;
» Je deviens honnête homme, & ne suis plus méchant.

» Dites à l'Univers que je permets qu'il vive.
» Aux pied d'un jeune objet ma valeur est captive ;
» Une fille du lieu va recevoir ma foi :
» Ce n'est point m'abaisser, c'est l'élever à moi.

AIR : *Tambour, que tu causes d'allarmes à mes amours !*

Je serai son mari,
Elle sera ma femme ;
Si l'on murmure ici,
Regardez cette lame,
Tambours ;
Partez, que l'on annonce mes amours.

LA RANCUNE.

» La fille d'un manant votre femme !

MOULINET.

Obéi.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

LA RANCUNE, *arrête un des suivans de Moulinet.*

LA RANCUNE.

OUI, nous t'obéirons. Approche, mon ami,
» De mes complots secrets inutile complice. . . .
» Mais tu feras bien mieux de n'entrer point en lice ;
» Ta figure, ton geste, ainsi que tes discours,
» Des beautés de l'intrigue interromproient le cours.
» Nous n'avons pas besoin d'un si sot caractere ;
» Sors.... J'apperçois Colette, envoyons-lui son pere.

SCENE V.

COLETTE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

ENFIN, belle Colette, nous revoyons votre clocher.

COLETTE.

AIR : *Nous voyageons par tout le monde.*

Claudine, après un long voyage,
Ah! quel bonheur !
Nous revenons dans ce Village
Avec l'honneur ;

J'ai ſauvé de plus d'un haſard
Ma vertu.

CLAUDINE.

Peſte!
Vous trouvez, dans votre Houzard,
Un Amant bien modeſte.

Il vous a cette obligation; il ne valoit d'abord pas mieux que les autres: combien de fois vous a-t-il menacée?

Air: *Nous avons, pour vous ſatisfaire.*

Il peſtoit, juroit comme quatre,
Voyant ſes feux humiliés;
Mais, hélas! tout prêt à vous battre,
Je l'ai vu tomber à vos pieds.

Cependant on ne croira rien de ſa retenue: nous venons de reſpirer l'air de la Ville avec lui; entre nous cela ne donne pas un trop beau vernis à notre réputation. Une Payſanne revient de-là avec un certain fumet de Coquette qui frappe les connoiſſeurs. On vous chanſonnera vous & votre Amant.

COLETTTE.

Air: *Vîte, ma charmante Manon.*

Mon Amant eſt trop circonſpect;
En amour il n'eſt pas Grec.
Un reſpect
Auſſi ſec
N'eſt pas ſuſpect.

Le

Le monde ne pourra jaser :
Il vient ici m'épouser,
Et j'attends
Ces instans
Depuis long-temps.
Je chéris les Villageois :
Je plains l'état où je les vois :
Je rendrai leur sort plus doux,
Si ce Houzard est mon Epoux.
Je le hais ;
Mais
Pour pouvoir
Voir
Tous les Paysans
Contens
Je m'immole à leur sûreté.

CLAUDINE

Ah ! quelle charité !

Je ne suis pas la dupe du prétexte.

AIR : *Petite Brunette au yeux doux.*

L'Hymen vous plaît, je vois cela :
On ne diroit pas qu'elle y touche.
Une fille sur ce point-là
Fait toujours sa petite bouche.

Croyez-moi, ne dissimulez plus, & livrez-vous à la joie.

COLETTE.

Ah ! J'ai un pressentiment que cette maison me sera funeste. Claudine, c'est ici

AIR : *Le fameux Diogene.*

Que l'on perça ma mere,
Que l'on sabra mon pere,
La mort vint m'en priver ;
Et c'est ici peut-être
Que je cesserai d'être...
Je ne puis achever...,

CLAUDINE.

Voilà un Paysan qui vous examine beaucoup.

SCENE VI.

NICODEME, COLETTE, CLAUDINE.

NICODEME.

V'Là note fille : qu'alle est brave ! Je la reconnoissons ; mais ne faisons semblant de rian ; je voulons voir si alle me reconnoîtra itou ; tirons-li les vers du nez.

COLETTE.

Quel est ce bon-homme ?

NICODEME.

Madame, je venons pour remarcier vos biaux yeux de ce qu'ils avont adouci ces fripons d'Houzards : on dit comme ça que je pourrons revenir cheux nous, & qu'à votre considération ils ne nous

tarabusteront plus ; ça nous rend bian joyeux, & stapandant j'ai envie de pleurer.

COLETTE.

Pourquoi donc ?

NICODEME.

C'est que, révérence parler, j'avions une fille assez drolette, que ces garnemens m'avoient enlevée, & je la retrouvons ; mais on m'apprend qu'alle s'est apprivoisée avec eux.

COLETTE.

AIR : *Tes beaux yeux, ma Nicole.*

Quel trouble je sens naître !
Avec moi quel rapport !
Votre fille, peut-être,
Est innocente encor.

NICODEME.

Ah ! peut-être est bon là.

COLETTE.

Faites-vous reconnoître.
Ce visage abattu
Bien-tôt fera renaître
Sa premiere vertu.

NICODEME.

Vous me la baillez belle ! est-ce que ça repousse comme une asperge ? Laissez-moi pleurer.

COLETTE.

» Vous m'attendrissez trop, ce trouble m'embarrasse :
» Ah ! qui que vous soyez, votre douleur me glace.

NICODEME.

» Colette!

COLETTE.

Hé bien ! Monsieur, pourquoi me nommez-vous ?

NICODEME.

» Chere Colette!

COLETTE.

Hé bien ! . . . O mouvement trop doux !
» A ces sons étouffés, à ce visage blême ;
» A ces yeux effarés, est-ce vous Nicodême ?

NICODEME.

Tu l'as deviné ; mais ne m'embrasse pas encore que je ne sçachions ta conduite.

AIR : *A la façon de Barbari.*

Comment as-tu passé le tems,
Depis plus d'une année ?
Avec ces méchans garnemens,
Tes-tu bian gouvarnée ?

COLETTE.

Belle demande ! ah voyez donc !
La faridondaine,
La faridondon.

NICODEME.

Ne t'a-t-on pas traitée ici beribi,
A la façon de Barbari ?

COLLETTE.

Nanni.

NICODEME.

AIR : *Nous sommes Houzards.*

Avec un Houzard,
L'honneur court un très-grand hazard.

De tout, un franc soudar
Tire part,
Et traite, sans égard,
Une fille comme un rempart.

COLETTE.

Avec Moulinet, je proteste
Que mon cœur n'a jamais succombé;
Auprès du Sexe il est modeste,
Comme le feroit un jeune Abbé.

NCODEME.

Comme un Abbé! dis-tu?
Ah! tout est pardu.

Ventregué! comme dit st'autre, rian n'est pis que l'iau qui dort: on se défie de la force & non de la manigance.

AIR: *Le Bois de Boulogne.*

Accoutumé d'être Vainqueur,
L'Officier veut brusquer un cœur;
Le Crésus veut en faire emplette,
Mais l'Abbé le prend en cachette.

COLETTE.

Ah! mon Pere, n'ayez aucun soupçon contre moi; j'ai toute ma vertu.

NICODEME.

AIR:

Ah! tant mieux! mon chagrin amer
Se dissipe comme un éclair;
Je t'en crois un peu trop en l'air:
Mais, sur ce point, le plus grand Clerc
N'y voit pas clair.

Approche, que je t'embrasse : Mais ce n'est pas le tout : tant va la cruche à l'iau qu'a la parfin alle se brise, & je craignons pour l'avenir. Défie-toi de l'Amour, il faut l'arracher drès qu'il prend pied ; car, vois-tu !

AIR : *Ici je fonde une Abbaye.*

Il faut que tu te l'imagine
Comme un Arbrisseau qui produit
Queuquès douceurs en sa racine,
Biaucoup d'amartume en son fruit.

COLETTE.

Vous avez raison.

NICODEME.

Oh dame ! il ne faut pas toujours se fier sur sa sagesse ; gnia de certains momens où le cœur prend feu comme de la poudre : toi qui vis depis longtems avec les gens de Guerre.

AIR : *Pan, pan, pan, la Poudre prend.*

Accoute une comparaison.
Tu sçais ce que c'est qu'un Canon ?
As-tu vû, morgué, comme il pette,
Drès qu'on approche une allumette ?
Pan, pan, pan,
La poudre prend,
Tout est en feu dans un instant.

COLETTE.

Oui, vous m'éclarez, & je pourrois faire ici quelque sottise.

» Abandonnons ces lieux ; oui, cachez-moi, mon Pere
» Dans l'abîme des flots, au centre de la Terre.

NICODÉME.

Queu diantre de cachette me proposes-tu? Je n'entends rian à ton jargon ; comme il est changé! Laisse-moi faire, je connoissons tous les agets du Châtiau, & je vais penser comment je pourrons en sortir.

COLETTE.

Ah! ne me laissez point seule.

NICODEME.

Qui t'a rendu si peureuse?

COLETTE.

Non, vous ne sortirez pas encore.

NICODEME.

Comme tu sautes à mon cou! Laisse-moi dond. Queuqu'un viant. Alle ne me quittera pas qu'on ne nous ait surprins. Queu malice!



SCENE VII.

MOULINET, NICODEME, COLETTE, CLAUDINE.

MOULINET.

AIR : *Oh, oh! ah, ah!*

Dieux ! Qu'est-ce que je voi ?
Mon amour est trahi !
Quel es-tu ? Réponds-moi.
Que viens-tu faire ici ?
Oh, oh ! ah, ah !
Eh ! comment donc ? Pourquoi cela ?

Parle, & n'attends pas que cent coups d'étrivieres...

NICODEME.

Oh ! je ne sis pas à ça près. Je li ordonnions de te bailler taloche toutes les fois que tu vianrois batifoler autour d'elle.

AIR : *Ah ! fripon, comment donc.*

Tu li tendois finement l'hameçon.

MOULINET.

Tu le prends-là sur un drôle de ton.
Qui t'a chargé de lui donner leçon ?

Pour t'en payer, je vais te faire pendre:
Ah! fripon, sur quel ton? comment donc?

NICODEME.

C'est le ton qu'il faut prendre.

AIR: *De nécessité, nécessitante.*

Je suis son Papa.

MOULINET.

Qui? toi!

NICODEME.

Moi-même.

Et mon nom s'appelle Nicodême,

MOULINET.

Toi, son pere?

NICODEME.

Et, morgué, oui son Pere;
Du moins, à ce que m'a dit sa Mere.

N'est-il pas vrai, Colette? Rends-li témoignage de ça.

MOULINET.

» Va, je te reconnois: c'est toi qui m'as blessé,
» Lorsque de ce Château mes Houzards t'ont chassé;
» Tu fis bien ton devoir, tu défendois ton Hôte:
» Je t'ai battu, pillé; ce n'étoit pas ma faute.
» Ne me reproche plus une injuste rigueur,
» Crime de la Victoire & non pas du Vainqueur.

NICODEME.

V'là une plaisante magniere de s'excuser! quoi

qu'il en soit, n'espere rian de Colette : je n'ai qu'à li dire, sois sage ; alle le sera d'abord.

MOULINET.

» Ah ! si des Paysans le repos t'interesse,
» Surtout, garde-moi bien de m'ôter ma Maitresse ;
» Elle arrête mes coups. Tu sçais que les Soldats,
» Avec les Villageois, vivent en Chiens & Chats.
» Colette, ici, suspend mon ardeur militaire ;
» Mes Houzards ne vont plus à la petite Guerre :
» Mais si je la perdois... Vos Poulets, vos Chapons,
» Tout seroit enlevé jusques à vos Maisons.

NICODEME.

Vous voulez que Colette nous acquitte envars vous.

MOULINET.

Oh ! ne soupçonne pas le respect le plus singulier.

AIR : *Lustucru.*

Tous deux, sous la même tente,
Nous avons logé long-tems :
Mais l'ardeur que je ressens
Est innocente.
J'ai respecté sa vertu.
L'eusses-tu cru ?

COLETTE.

Oui, mon Pere, c'est moi qui l'ai mis sur ce pied-là.

MOULINET.

» J'ai volé tous vos biens; mais je suis généreux :
» Je ne vous retiens plus, soyez libres tous deux :
» Admire cet effort où ma clémence brille.
» Tu peux me refuser ou me donner ta fille.

NICODEME.

Si c'est pour la bonne chose, touche-là; si c'est pour l'autrement, *Néant*.

MOULINET.

Je prétends être son Epoux;

AIR : *Fille qui voyage en France.*

Et mon respect l'abandonne,
Si de moi tu ne fais choix.

NICODEME.

Je vous trouve l'ame bonne;
Qu'alle subisse vos loix,
Je vous la donne:
Vous avez de trop bons droits
Sur sa parsonne.

Je n'avons garde de vous la refuser.

MOULINET.

Ce n'est pas assez, charmante Colette: le suffrage d'un Pere n'est rien pour moi, si votre bouche ne le confirme. M'aimez vous? Parlez, vous êtes libre, enfin.

COLETTE.

AIR : *Ces filles sont si sottes, lan la.*

(*Colette tire un canif.*)

Colette l'a toujours été.
Pour peu que la témérité

Eût surpris ma foiblesse,
Pour venger l'honneur irrité,
J'eusse imité Lucrece,
Lonla,
J'eusse imité Lucrece.

AIR : *Tu n'manieras pas mon minet.*

Car j'avois caché ce stilet,
Dans la fente, dans la fente,
Car j'avois caché ce stilet,
Dans la fente de mon corset.

AIR : *Landerirette.*

Mon honneur, au premier effort,
Fuyoit dans les bras de la mort.

NICODEME.

Landerirette,
Tu lui bailles l'emphigouri,
Landeriri.

COLETTE.

AIR : *J'en jure par vos yeux.*

Mais j'avoue en ces lieux
Que, si tu m'aimes bien,
Je t'aime encore mieux;
Je ne risque plus rien,
Tu n'es pas dangereux.

Je te connois assez pour ne te craindre plus.

Cette preuve suffit. (*Elle jette le canif.*)

NICODEME.

Je l'avions, morgué, bian dit, qu'alle étoit sage.

MOULINET.

AIR : *L'autre nuit j'apperçus en songe.*

La voilà ; cette rare gloire,
Qui toujours a flatté mes vœux ;
Un objet libre & vertueux,
M'accorde une tendre victoire :
Je vais savourer la douceur
Des prémices d'un jeune cœur.

Je crains que ce bonheur ne m'échappe. Venez vîte, cher beau-pere : vous ferez dresser le contrat à votre fantaisie ; car, ma foi, je n'entends rien à tout cela.

AIR : *L'allumette.*

J'ai grand besoin de vos avis,
Vous m'instruirez pour le ménage ;
Chez nous jamais, de pere en fils,
Nous n'en avons connu l'usage.

Au revoir, Colette.



SCENE VIII.

COLETTE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Comment, vous soupirez encore!

AIR : *Tallaleri, tallaleri, tallalalire.*

Pourquoi marquer de la tristesse ?
Rien ne doit plus vous émouvoir.
Dans ce moment plein d'allegresse,
Colette, serrez ce mouchoir.
N'avez-vous pas sujet de rire ?
Allons donc,
Tallaleri, tallaleri, tallalalire.

COLETTE.

Ne prends point garde à mes larmes : dans le fond, je n'en suis pas moins joyeuse, & l'on pâme de joie ainsi que de tristesse.

CLAUDINE.

Oh ! j'en suis très-persuadée.

AIR : *Les Echos.*

L'approche du mariage,
D'une fille émeut le cœur ;
Elle pleure : c'est l'usage,
Cela prouve sa pudeur.

C'est un papa que l'on quitte.
En gémit-on tout de bon?
Non.
On fait un peu l'Hypocrite;
Oui, l'œil pleure: mais l'esprit
Rit.

COLETTE.

Que nous veut Rabat-joye? Son air triste m'est de mauvais augure.

SCENE IX.

RABAT-JOYE, CLAUDINE, COLETTE.

RABAT-JOYE.

Nicodeme m'a chargé de vous donner ce billet.

COLETTE *prenant le billet avec émotion.*

Que peut-il me marquer?

SCENE X.

MOULINET, COLETTE, CLAUDINE.

MOULINET.

AIR: *Je ne sçais pas écrire.*

Vous m'avez l'air tout inquiet.

COLETTE.

Tenez, regardez ce billet
Que l'on vient de m'écrire;
Il présage quelque malheur:
Lisez-le vous-même, Monsieur;
Car je ne sçais pas lire.

MOULINET *lit.*

Ma fille, les Houzards murmurent, y a queuque Anguille sous roche. N'en dis rian à Moulinet: mais fais-li différer ton mariage, jusqu'à ce que je soyons mieux instruit. NICODEME.

COLETTE.

Quel revers! Cher Moulinet, vous en frémissez!

MOULINET.

» Je frémis de l'affront, & non pas du danger.

Mes Houzards murmurent de notre mariage! Ah! faquins, je vous apprendrai si nous avons besoin

soin de votre consentement. Pour les braver, je veux qu'ils soient tous de la noce; mais je vous vois frémir à votre tour.

» Vous m'insultez ; tremblez ou pour vous, ou pour moi.
» N'est-ce pas m'accuser de foiblesse ou d'effroi ?

COLETTE.

Ah! je vous jure que je ne tremble que pour vos Houzards : vous êtes un peu brutal de votre naturel, &....

MOULINET.

Ah! si vous ne voulez les voir tous réduits en poudre, gardez-vous bien de m'irriter contre eux.

COLETTE.

Moi, vous irriter contre eux! je suis trop douce pour cela.

AIR : *Du haut en bas.*

C'est la douceur
Qui rend une femme amusante;
C'est la douceur
Qui fait l'éloge de son cœur.
J'ai toujours été bienfaisante:
En moi, la vertu dominante
C'est la douceur.

Mais à propos où est donc mon pere? Il m'inquiette, je vais le chercher. (*Elle sort.*)

MOULINET.

Parbleu! voilà une sortie bien ménagée! Elle a bien fait, cependant, de céder la place à Titata.

SCENE XI.

MOULINET, TITATA.

TITATA.

» LE Grivois Titata demande à te parler.

MOULINET.

» Parle, pourquoi viens-tu ?

TITATA.

Pour te faire trembler.

AIR : *De la Milice. Non, non, ingrat, tu n'iras pas.*

Crains le dépit de tes Soldats,
Ils te mettront dans l'embarras ;
Ne songe plus à ta Colette,
Ventrebleu ! tu dois être las
De courtiser cette fillette,
Qui depuis long-tems suit tes pas.

MOULINET.

AIR : *Il a la fine montre au gousset.*

Tu veux donc m'imposer des Loix ?
Morbleu ! sur le Cheval de bois
Je prétends qu'on te place ;
Encor te fais-je grace.

TITATA.

Hébien ! avant de m'y envoyer, écoute du moins les leçons d'un bon vivant qui t'aime, & qui parle

comme il pense. J'ose t'interroger. A quoi diantre t'amuses-tu dans ce Château ?

MOULINET.

Tu sçais que je ne fais que d'y arriver.

TITATA.

AIR : *Ah ! si j'avois connu Monsieur de Catinat.*

Tous jusques au Goujat s'écrie à haute voix :
Quoi donc ! sur notre Chef la Gloire perd ses droits !
Tandis qu'il fait l'amour, faut-il que ses Grivois
Dépensent leur argent, & soufflent dans leurs doigts ?

AIR : *Je l'aimerai toujours, quoiqu'il soit mort.*

Ce n'est plus ce grand homme
Si fier & si mutin,
Qui nous eût jusqu'à Rome
Conduits pour le butin.
Nous l'avons donc perdu, ce pauvre corps !
Ah ! faut-il le pleurer avant sa mort !

MOULINET.

Hé! bien, ventrebleu ! ils verront de quel bois je me chauffe.

TITATA.

Ce n'est point contre eux qu'il faut s'armer ; c'est contre toi-même. Un brave Commandant de Houzards s'amuser à filer le parfait amour ! Quelle honte !

AIR : *Ma mere a du pouvoir beaucoup.*

Tu veux même, sans examen,
Te mettre au rang des dupes de l'hymen.

Apprends que le sort nous fit naître
Pour en faire, & jamais pour l'être.

» Ainsi donc, tu bravas & le fer & la flamme,
» Pour porter le butin aux genoux d'une femme !

AIR : *Changement pique l'appétit.*

Sçais-tu bien qu'en toute rencontre
Déja du doigt chacun te montre,
Et qu'on te montrera des deux,
Si tu deviens plus hazardeux.

Tu rougis. Allons, morbleu, courage ! Que la Gloire parle à ton cœur. Tuons, pillons, saccageons.

AIR : *Je suis pour les Dames moi.*

Dans les combats j'ai formé ta jeunesse,
Reprends ta fermeté :
N'écoute plus une vaine tendresse ;
Imite ma fierté.
Quoi ! je te voi
Céder à ta foiblesse !
Je hais la mollesse, moi,
Je hais la mollesse.

MOULINET.

C'en est trop. Sors d'ici, malheureux.

TITATA.

Tu m'as menacé du châtiment ; sarpedié ! je vais le mériter.

AIR : *Servantes, quittez vos paniers.*

Arme ta main d'un éventail,
Et laisse ton épée ;

D'une Femme prends l'attirail ;
Va t'enfermer dans un Sérail,
Puisqu'aujourd'hui, de ton poitrail
La Gloire est échappée.

AIR : *Les filles de Nanterre.*

Mais ton amour chancelle,
Ton cœur est ébranlé :
J'ai le prix de mon zéle,
La Gloire t'a parlé.

MOULINET.

Je n'y puis plus tenir.... Ah ! ne te flatte pas que j'abandonne Colette : je l'épouserai sur ta moustache.

AIR : *Des Rues.*

Que l'on s'apprête,
Soldats, Tambour,
Dans ce grand jour,
A voir la Fête
De mon amour.
Ma noce aujourd'hui se fera.
Si quelqu'un glose sur cela,
Morbleu ! sa tête
En sautera.

Va porter ma réponse à mes Houzards.

TITATA, *à part.*

Il menace : il est troublé. J'en augure bien. Laissons-le réfléchir.

SCENE XII.

MOULINET

NOn, non, Colette, tu m'es trop chere ; c'est toi qui m'as rendu honnête-homme, & l'on s'oppose en vain à ma flamme.... A ma flamme ! Ah ! que ce mot commence à me paroître fade ! Je parle le Jargon d'un petit Maître de Robe.... Mon orgueil admire la fermeté de Titata, ses reproches réveillent mon courage ; cependant,

AIR : *Je voudrois bien me marier.*

Je voudrois bien me marier,
Je ne sçais comment faire,
J'entends la Gloire me crier :
Que fais-tu, téméraire ?
Et le tendre Amour me prier
De terminer l'affaire.

Ah ! puisque la Gloire balance déja l'Amour, elle l'emportera sans doute.



SCENE XIII.

MOULINET, NICODEME.

NICODEME.

AH ! mon Gendre, je venons vous dire adieu ; j'emmenons Colette : son honneur, sa vie, votre intérêt, tout ordonne qu'elle batte aux champs.

MOULINET.

» Tout l'ordonne, dis-tu ? Mais l'ai-je commandé ?

AIR : *Des fraises, des fraises, des fraises.*

Vos Houzards l'y voulont mal,
Ils machinont sa perte :
Ils feriont du baccanal.
Fuyons leux contróux brutal ;
Alerte, alerte, alerte.

» Laisse-nous tous les deux enfiler la venelle.

MOULINET.

» Par quelle autorité veux-tu disposer d'elle ?

NICODEME.

» Par le droit que j'avons.

MOULINET.

Eh qui te l'a rendu ?

NICODEME.

» Je suis son pere, enfin.

MOULINET.

Quelle preuve en as-tu ?

» Mais laissons ce discours : ta frayeur m'injurie ;

» En tout autre que toi mon bras l'auroit punie.

NICODEME.

AIR : *Refrain.*

Mon Gendre, en vérité,
Vous avez bien de la bonté.

» Mais nous laissons Colette exposée au Rebelle.

MOULINET.

« Je l'adore, je vis, & tu trembles pour elle !

NICODEME.

» Ma foi, je craignons tout.

MOULINET.

Va, tu n'es qu'un poltron,

» Pour moi, je ne crains rien.

NICODEME.

Tu n'es qu'un fanfaron.

AIR : *Lere-la, lere lan-la.*

Tout ton parti s'est révolté.

MOULINET

Punissons sa témérité.

NICODEME.

Seul, contre tous, que peux-tu faire ?
Lere-la, lere lan-la.

» Tu périras toi-même.

MOULINET.

Eh bien ! tant pis pour vous :
» Ma chûte, ventrebleu, vous écrasera tous.

NICODEME.

Pargoi, laisse-nous plûtôt partir. La belle chienne d'amiquié qu'il nous porte-là !

SCENE XIV.

RABAT-JOYE, MOULINET, NICODEME.

RABAT-JOYE.

AH ! mon Capitaine, venez vîte ! vos Houzards jurent après vous, comme tous les Diables, au sujet de votre mariage.

MOULINET.

Hé bien ! ils me verront. Nicodeme, rassemble tes Paysans, reprends ton ancien poste dans ce Château : que tout ici t'obéisse.



SCENE XV.

MOULINET, NICODEME, COLETTE.

COLETTE.

AH! Monsieur, quel péril nous menace! Que viens-je d'apprendre?

MOULINET.

» Calmez-vous. Ce n'est rien. Trois cents têtes à bas,
» Et le reste en prison, il n'y paroîtra pas.

COLETTE.

Vous n'y suffiriez pas. Attendez.

Air: *Adieu donc, ma Nanon.*

Je vais de cet orage
Faire cesser le cours;
Je cause du tapage,
Je dois plier bagage:
Quittons-nous pour toujours.
Adieu donc, mes amours.

MOULINET.

Que me proposez-vous, Colette? Ah! n'accordons point ce triomphe à mes soldats; restez: leurs efforts ne peuvent rien contre ma constance.

AIR : *Ce sont les filles de la Chapelle.*

Car après le serment, ma belle,
Qui nous joint tous deux en ce jour,
Je vous serai toujours fidéle
Jusqu'à la fin de mon amour.
» Notre hymen se fera, n'alterez point vos charmes :
» Il est temps de verser du sang, & non des larmes.
» L'attentat de mes gens ne me fait point frémir,
» Je ne veux qu'un regard pour les anéantir.

SCENE XVI.

NICODEME, COLETTE.

COLETTE.

AH ! mon pere, ne quittez pas cet étourdi : il va se faire tuer... On va me ravir mon Epoux.

NICODEME.

Il ne l'est pas encore, guieu marci. Peste ! comme alle y va !

COLETTE.

AIR : *De tous les Capucins, ou Bouchez, Nayades, vos Fontaines.*

O Ciel ! quel revers pour ma flamme !
Moi qui croyois être sa femme,
Quoi rester en si beau chemin !
Permets-nous, Fortune ennemie,
Avant de finir son destin,
De finir la cérémonie.

NICODEME.

AIR : *Flon, flon, flon.*

Ne pleure pas, ma fille,
Ton amant, dans le fond,
Mérite qu'on l'étrille
En double carillon.
Flon, flon, flon.

COLETTE.

Ah! mon pere, qu'osez-vous dire?

NICODEME.

Entre nous, il nous a fait trop de mal.

COLETTE.

AIR : *Une fille sans un ami.*

Mais il nous comble de bienfaits. (*bis.*)

NICODEME.

Il est liberal à nos frais,
Sa fureur m'est présente.

COLETTE.

S'il a pillé tous vos effets,
Il m'en paiera la rente.

De plus, ne l'avez vous pas accepté pour Gendre?

NICODEME.

Je ne pouvions faire autrement : mais, enfin, des Paysans devont-ils s'intéresser pour des Houzards?

COLETTE.

Pourquoi non? Moulinet s'est emparé par force de ce Château, vous en êtes le Concierge, vous devez le servir comme votre Maître légitime.

» Osez interroger votre cœur combattu,
» Le préjugé lui parle, & non pas la vertu.

NICODEME.

Ça ne me paroît pas trop juste; mais pisque tu dis que c'est mon devoir: une fourche, un mousqueton: que j'aille défendre Moulinet, & mourir pour li.

COLETTE.

Mon pere, où courez-vous ?

NICODEME.

Dame ! accorde-toi donc. Irons-je ? N'irons-je pas ? Mais, que nous veut encore Rabat-joye?

SCENE XVII.

NICODEME, COLETTE, RABAT-JOYE.

COLETTE.

HÉ bien ? quelles nouvelles ?

RABAT-JOYE.

Personne n'a osé tirer le Sabre contre notre commandant; le Lieutenant seul lui a fait tête. Voici comme la chose vient d'arriver: Dès que la Rancune apperçoit Moulinet,

AIR : *La magnote.*

Tout aussi-tôt de ce hargneux
La mine se renfrogne :
Il dit, retroussant ses cheveux,
Et crachant dans sa pogne :
Morbleu, c'est à toi que j'en veux ;
Vien-ça que je te frotte :
Entre nous deux, entre nous deux,
Entre nous deux la magnote.

Mais sans s'étonner, Moulinet le joint, le terrasse, lui met les menottes, & le fait conduire en prison.

NICODEME.

C'est bian fait.

RABAT-JOYE.

Oh ! vous n'êtes pas au bout.

AIR : *Il ne faut qu'un coup de baguettes*

Tout est soumis au Commandant ;
Mais quittez vîte ces retraites.
(*Montrant Colette.*)
Fuyez le péril où vous êtes ;
On veut qu'à la tête du Camp,
Elle passe par les baguettes.

COLETTE.

Ah Ciel !

NICODEME.

Parguienne, te v'là bien chanceuse !

AIR: *Petite la Valiere.*

Prenons tous deux la fuite.

COLETTE.

Mon pere, il n'est plus tems:
Je veux rester au gîte.

NICODEME.

Mais, tu perds le bon-sens.

COLETTE.

Je cours braver l'excès
De leur rage inhumaine;
Et pour ces beaux projets
Débarrassons la Scène. (*Elle sort.*)

NICODEME.

Fais donc comme tu l'entendras.

AIR: *T'as l'pied dans le margouilli.*

T'as l'pied dans le margouilli,
Tir-t'en, tir-t'en, tir-t'entaine,
T'as l'pied dans le margouilli:
Pour quant à moi je m'enfui.

SCENE XVIII.

MOULINET.

JE viens de ranger mes Houzards à la raison : cela me met en humeur de faire tapage ; je ne sçais pas pourquoi.

» Et je sens dans mon cœur le crime de retour.

Colette en pâtira, je pourrois à présent l'épouser sans obstacle : mais je me pique d'être singulier. Je la quitte.

AIR : *Le Branle de Metz.*

Je chéris trop cette fille ;
Et c'est peu de la bannir :
Ma fureur va la punir
De ce qu'elle est si gentille.
Morbleu ! si je la tenois,
Comme je l'étrille, trille,
Morbleu ! si je la tenois,
Comme je l'étrillerois !

Mais je n'en aurai jamais le courage.

AIR : *Refrain.*

Si-tôt que je la voi,
Mon cœur est tant à mon aise !
Si-tôt que je la voi,
Je ne dépends plus de moi.

AIR :

AIR. *Comment faire?*

J'aime Colette tendrement ;
De l'épouser j'ai fait serment :
Si j'y manque je suis faussaire ;
Mais si l'hymen devient mon lot,
On va me traiter comme un sot !
Comment faire ?

SCENE XIX.

MOULINET, TITATA.

MOULINET.

BArbare ! Viens joüir du trouble où tu m'as jetté.

TITATA.

» J'ai prévû ces combats :
» Ce que peut Titata, c'est de t'offrir son bras.

MOULINET.

A quoi veux-tu qu'il me serve ?

TITATA.

A te défaire de ta Maîtresse.

MOULINET.

Eh ! qui te dit que c'est mon dessein ?

TITATA.

Mon zéle l'a deviné.

MOULINET.

Ah! cruel! si tu connoissois Colette comme moi, tu penserois bien différemment.

AIR. *Pour le badinage, bon.*

Mais pour excuser l'amour,
Je crois ton cœur trop novice;
Je te voudrois voir un jour
Comme un autre, entrer en lice.

TITATA.

Pour le badinage, bon;
Pour le mariage, non.

AIR: *D'une certaine façon.*

D'une certaine façon
Dès qu'on porte la cocarde,
Il faut se tenir en garde
Quand l'Hymen tend l'hameçon.
C'est la gloire qu'on hasarde
D'une certaine façon.
A languir comme un Oison
On mérite la nazarde.
Moi, j'épouse à la Houzarde,
D'une certaine façon.

Je ne m'arrête point à toutes ces fadaises d'amour.

AIR: *Je suis un bon soldat, titata.*

Je suis un franc soldat;
Titata

Ne cherche qu'à se battre :
Pour aller à l'assaut
Tôt, tôt, tôt,
Moi tout seul j'en vaux quatre.

» Moulinet peut ici, par sa valeur extrême,
» S'enrichir au pillage ; & que fait-il ? Il aime.

MOULINET.

» Hé bien! c'en est donc fait : on m'y force, il le faut ;
» Renonçons à l'honneur, & soyons un maraud.

AIR : *Les Trembleurs.*

Puisque ma douceur vous blesse,
Puisqu'on traite de foiblesse
Le repos où je vous laisse,
Soyons Loup avec les Loups ;
Oui, dans ma fureur extrême,
Je rosserai ce que j'aime ;
Je t'assommerai toi-même :
Tout périra sous mes coups.

Mais que dis je ? Moi, porter la main sur Colette ! Ah ! qu'elle fuye,... Va : je te l'abandonne, sauve-la de ma fureur ou de ma foiblesse : si je la revois, je ne réponds de rien.

AIR : *Tu croyois en aimant Colette.*

Elle vient.

TITATA.

Que je la redoute !
Adieu tout l'effet de mes soins.

MOULINET, *à Titata.*

Qu'on se retire.

TITATA.

Ah ! je me doute.

Qu'il ne vous faut pas de témoins.

SCENE XX.

MOULINET, COLETTE.

COLETTE.

Mon abord vous surprend.

AIR : *Sur le pont d'Avignon.*

Vous ne me cherchez plus : je vais partout seulette ;
Avouez-le, Monsieur ; vous n'aimez plus Colette.

AIR : *De quoi vous plaignez-vous ?*

De moi vous plaignez-vous ?
Ai-je donc pû vous déplaire ?
De moi vous plaignez-vous ?
Vous n'êtes pas jaloux.
Votre personne m'est chere ;
Pour vous rendre satisfait,
Tout ce que j'ai dû faire,
Ne l'ai-je donc pas fait ?

MOULINET.

Je ne dis pas le contraire.

COLETTE.

AIR : *Cher Amant, tu m'abandonnes.*

Cher Amant, tu m'abandonnes,
Qui s'y feroit attendu?
Faisons, puisque tu l'ordonnes,
De nécessité vertu.

AIR : *Lise au bord de la Seine.*

Je te rends ta promesse,
Je dégage ta foi :
J'étouffe ma tendresse ;
Mais j'y perds plus que toi :
Car qui voudra de moi ?

» J'ose ici seulement vous faire une priere ;
» Ne la rejettez point ; Monsieur, c'est la derniere ;
» Aimez les Paysans, devenez plus humain,
» N'enlevez point leur lard, ne buvez point leur vin ;
» Respectez leurs moitiés, épargnez leur volaille,
» A leurs troupeaux craintifs ne livrez plus bataille ;
» Pour les mieux protéger, souvenez-vous toujours
» Que j'étois Paysanne, & que j'eus vos amours.

MOULINET.

AIR : *Cela m'est bien dur.*

Je n'ai pas prévu ces allarmes ;
A mes yeux pourquoi vous montrer ?
Triomphez, vous voyez mes larmes,
Ai-je bonne grace à pleurer ?

Contre vos traits je n'étois pas en garde.
Ah ! quand je regarde
Ces beaux yeux dont le charme est sûr,
Cela m'est bien dur.

(*tendrement.*) (*vivement.*)

» Je vous aime Colette.... Evite ma présence;
» Tu cours plus de danger, ici, que tu ne pense.
(*tendrement.*)
» Plus que jamais sur moi vos yeux font leur effet.
(*avec fureur.*)
» Ah ! si vous connoissiez le cœur de Moulinet;
» Oui, l'amour d'un Houzard est un amour impie,
» Prêt à rosser l'objet qu'il aime à la folie.

COLETTE.

AIR : *Oh! Ricandaine.*

Mais je crois qu'il perd la raison!
Oh! ricandaine, oh! ricandon:
Rêvez-vous, mon petit Mignon?
De grace rappellez-vous donc.
Ah! si brusquement passe-t-on,
D'une amoureuse émotion,
Aux fureurs de l'ambition?
Ricandaine.

MOULINET.

Ventrebleu! tourne ailleurs tes pas:
Sur toi j'exercerois mon bras.

COLETTE.

Tu feras ce que tu voudras.

MOULINET.

Moi, je t'étrillerai :
Oh ! ricandaine.

COLETTE.

Moi, je l'endurerai :
Oh ! ricandé.

MOULINET.

» Mais pour être plûtôt débarassé de toi,
(*Il tire un pistolet.*)
» Il faut que je te tue.... Allons, morbleu... reçoi....

COLETTE.

AIR : *Tourne, tourne ; c'est ton payement.*

En chemin votre bras demeure,
Poursuivez donc votre dessein :
Lâchez le coup, je tends le sein ;
Puisque vous voulez que je meure ;
Tirez, tirez votre pistolet.

MOULINET.

Je n'ai rien dans le bassinet.

COLETTE.

AIR : *Le Meûnier avec la Boulangere.*

Je me livre à ce courroux ;
Que j'expire sous vos coups :
Je vous le pardonne.

MOULINET.

Que vous êtes bonne !

AIR : *Quand Pierrrot coupit.*

La gloire inhumaine
M'excite au forfait.
L'Amour qui m'enchaîne
Me dit en secret :
Moulinet,
Turlututu, rengaîne, rengaîne, rengaîne.

AIR : *Non, je ne ferai pas ce qu'on veut que je fasse.*

Je sens qu'à tes genoux ma foiblesse m'entraîne.
Je voulois te tuer ; mais l'entreprise est vaine.
Tout prêt à t'immoler, l'Amour t'a fait quartier ;
Le crime est imparfait, le remords est entier.

» C'est à moi bien plûtôt à me casser la tête :
» Oui, c'est bien dit, mourons... Colette, tu m'arrête!
» Que d'amour !

COLETTE.

» Ah ! Monsieur, faut-il comme un nigaud
» S'homicider soi-même ? Epousez-moi plûtôt.

MOULINET.

Par ma foi, je crois que tu penses juste. Décidons ;
Colette, veux-tu vivre & devenir ma femme ?

COLETTE.

Pardi, belle demande !

MOULINET.

AIR : *Dans notre village chacun vit content.*

Suis-moi, mon aimable,
Pour l'être à l'instant
Au milieu du Camp.

COLETTE.

Mais le lieu n'est pas convenable.

MOULINET,

Bon! nous épousons
Où nous nous trouvons.

COLETTE.

Je n'ose encore me flatter de rien : vous m'avez promis tant de fois de m'épouser sans l'accomplir, qu'il ne faut plus compter sur votre parole.

MOULINET.

» Ah ! jamais mon ardeur pour vous ne fut si forte;
» Je vous aime à la rage, ou le Diable m'emporte....;
» Que dis-je ? malheureux ! Tu me connois brutal,
» Si tu ne sors d'ici tu te trouveras mal.
» Pour la derniere fois, évite-moi, te dis-je.

COLETTE.

» Ah ! vous me faites peur ! & tout mon sang se fige !
» Il devient maniaque ! On devroit le lier,
» Adieu donc; pour jamais il le faut oublier.

SCENE XXI.

MOULINET.

» JE te laisse partir, & je t'aime, Colette :
» Ah ! je change, morbleu ! comme une Girouette.

SCENE XXII.

MOULINET, NICODEME.

NICODEME.

AHi, ahi, ahi !

MOULINET.

Quels cris se font entendre ?

NICODEME.

AIR. *Le long de-çà, le long de-là.*

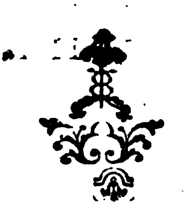
Morgué, le tour est indigne.
Vos Houzards, insolemment ;
M'on fait un affront insigne ;

Ils m'ont frappé vivement
Le long de-çà, le long de-là,
Le long de l'échigne,
Par derriere & par devant.

Je me fis exposé comme un sot, & je ne sais comment : mais courez vîte au secours de ma fille ; ils voulont itou la passer par les baguettes,

MOULINET.

» S'ils l'osoient attenter, qu'ils craignent mes fureurs,
» Non jamais l'Univers n'auroit vû tant d'horreurs.



SCENE XXIII.

CLAUDINE, NICODEME, MOULINET.

CLAUDINE.

DE la joie ! de la joie ! Colette a désarmé les Houzards ; ils la trouvent si belle qu'ils voudroient tous l'épouser.

NICODEME.

Oh ! diable ! je ne voulons point de ces Gendres-là.

CLAUDINE.

Titata vous la ramène.



SCENE XXIV & derniere.

MOULINET, TITATA.

TITATA.

TRiomphe, Moulinet ; la beauté de Colette a parlé pour toi.

AIR : Marche Françoise. *Rata pà ta pan, suivant le Régiment.*

Voyant sur son sein blanc
De fripons d'Amours un groupe,
On s'écrie, à l'instant :
Sarpédié, la belle Enfant !
Nous excusons son Amant :
Qu'elle soit de la Troupe,
Et qu'il la mène en croupe ;
Rata pà ta pan,
Suivant le Régiment.

Nous te permettons de l'épouser.

MOULINET.

Parbleu ! vous n'en serez pas dédits ; je vous prends au mot.

AIR : *Si l'Amour a des tourmens, c'est la faveur des Amans. (de l'Opera d'Alceste.)*

Enfin Colette me reste,
Aucun ne me la conteste;
N'allons pas, à contre-tems,
Faire un dénouement funeste.
Si l'Amour a des tourmens,
C'est la faute des Amans.

Donnez-moi votre main.

COLETTE.

La voici. Courons signer le contrat.

NICODEME.

Qu'on fasse la noce toute entiere; tandis qu'il est dans la bonne veine, je vais envoyer les Ménétriers.

COLETTE.

Toutes réflexions faites, l'amour nous privoit de notre Commandant. L'hymen va nous le rendre.

AIR. *Non, je ne ferai pas ce qu'on veut que je fasse.*

Tant qu'on nourrit l'amour par la seule espérance;
Il veut avoir le prix de sa persévérance;
Mais au but desiré quand l'hymen le conduit,
Il en meurt de plaisir dès la premiere nuit.

FIN.

COMPLIMENT DE MOULINET AU PUBLIC.

A la clôture du Théâtre de l'Opéra-Comique, le 21 Mars 1739.*

AIR. *Des Pendus.*

Avant d'abandonner ces lieux,
Moulinet vous fait ses adieux;
Ce départ ne vous touche guére:
Bientôt vous allez voir mon frere
Sur le Théâtre Italien:
Peut-être n'y perdrez-vous rien.

On a cru ne devoir que travestir & parodier simplement une Tragédie qui a mérité, à si bon droit, vos suffrages. On laisse le soin d'en faire la critique à des plumes plus aguerries dans ce genre.

AIR. *Ah! si j'avois connu M. de Catinat.*

Nous avons essayé d'en effleurer le miel;
Un autre plus mordant peut en tirer le fiel.
Pour peu que mon Cadet se livre à mon penchant,
Si je suis plus mauvais, il sera plus méchant.

Mais cela est fort naturel.

* Nota: *La Parodie a été représentée pour la premiere fois, le 15 Mars 1739.*

AIR : *De nécéssité nécéssitante.*

Le bon sang toujours dégénere :
Mon frere & moi, nous avons beau faire ;
Chacun dans notre petite sphere,
Nous ne vaudrons jamais notre pere.

A mon égard, Messieurs, si je vous ai ennuyés, je ne vous ai pas ennuyés long-temps. Quoi qu'il en soit, il me reste à vous remercier de l'accueil favorable dont vous avez paru honorer un enfant qui n'est pas venu à terme, & qui meurt dans le temps qu'il devroit naître. Ce m'est toujours une consolation d'avoir pour témoin de ma fin une si brillante Assemblée.

AIR : *Les Echos.*

Aujourd'hui la Salle est pleine ;
Quel plaisir de vous y voir !
Qu'ainsi la Foire prochaine
Puisse combler nôtre espoir !
Veux-tu, Fortune inconstante,
Nous rendre, après tant d'échecs,
Secs ?
Qu'en l'an mil sept cent quarante
Nous revoyions le Public
Hic.

FIN.

LA SERVANTE JUSTIFIÉE,

OPÉRA-COMIQUE

EN UN ACTE.

Représenté pour la premiere fois sur le Théatre de l'Opéra-Comique, le 19 Mars 1740.

ACTEURS.

Madame BERTRAND, *Meuniere.*

LA COMMERE CLIQUET.

COLIN, *Garde-Moulin.*

LISON, *Servante de Madame Bertrand.*

Monsieur GRIFFAUD, *Tabellion.*

La Scene est dans un Village.



LA SERVANTE JUSTIFIÉE,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

LE TABELLION.

ENFIN, c'eſt donc aujourd'hui que Madame Bertrand doit me remettre les deux cents écus qu'elle donne à Liſon : tout ſeroit perdu, ſi elle alloit s'appercevoir que cette fille eſt aimée de Colin ; heureuſement que les pauvres enfants ont ſi bien fait juſqu'à préſent, qu'ils n'ont point encore été découverts.

SCENE II.

LA COMMERE CLIQUET, LE TABELLION.

LA COMMERE.

Air : *Que Colin vient de me faire rire !*

Ah ! que Colin vient de me faire rire !
A ma Commere allons vîte le dire.
Rien n'est si drôle que cela.
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

LE TABELLION *à part.*

Bon ! voici le plus mauvais esprit, la plus méchante langue !...

LA COMMERE.

Rien n'est si drôle que cela.
Ah ! ah ! &c.

LE TABELLION.

Eh ! de quoi riez-vous donc si fort, Commere Cliquet ?

LA COMMERE.

D'une chose qui ne fera pas rire Madame Bertrand, Monsieur le Tabellion.

LE TABELLION.

Elle le saura donc bientôt.

LA COMMERE.

J'ai une attention particuliere pour to. ce qui regarde mes amis. Par exemple

mon Compere Griffaud, quand vous étiez en peine de vous éclaircir sur certaines choses.

AIR : *Où le mettrons-nous, ma Commere?*

C'est moi qui vous fis savoir,
Que votre femme alloit le soir,
Avec Lubin,
Au bois voisin :
Vous m'entendez bien,
Vous le savez bien.
Vous eutes le plaisir, Compere,
De ne plus douter de rien.

LE TABELLION.

Oui, oui, oui.

LA COMMERE.

Cela vous satisfit beaucoup, n'est-ce pas ?

LE TABELLION.

Assurément. Mais qu'avez-vous donc appris de nouveau ?

LA COMMERE.

Que Madame Bertrand est une franche dupe : elle publie dans le village qu'elle est aimée de son Garde-Moulin.

AIR : *Il faut, quand l'amour nous presse.*

Si l'on croit ce qu'elle chante,
Colin suit par-tout ses pas ;
Vraiment la Maîtresse n'est pas

Ce qui le tente :
Il trouve bien d'autres appas
Dans la Servante.

LE TABELLION.

Et où diable avez-vous pris cela ?

LA COMMERE.

Oh ! vous ne conviendrez pas du fait. Vous tremblez que l'amour de Colin, s'il étoit découvert, ne portât préjudice à Lison, que vous appellez votre filleule.

AIR. *Je voudrois bien me marier.*

Cette friponne de Lison,
Je le sais, vous est chére ;
Vous ne l'aimez pas sans raison :
On dit même, Compere,
Que vous êtes de ce tendron
Un tant soit peu le pere.

LE TABELLION.

Voilà toujours de vos coups de langue.

LA COMMERE.

AIR. *C'est le tran, tran.*

Ce bruit ne vous fait point d'outrage ;
Ne voit-on pas que tous les jours,
A la ville comme au village,
On se prête un commun secours ?
Entre bons voisins c'est l'usage ;
Ce que l'on reçoit, on le rend.

C'est le tran, tran, tran, tran, tran, tran,
Le trantran du ménage.

LE TABELLION, *à part.*

Il n'y a pas moyen d'arrêter son babil. Allons avertir Lison de se tenir sur ses gardes. *(Il sort.)*

SCENE III.

Mme. BERTRAND, LA COMMERE CLIQUET.

LA COMMERE.

ALlons trouver Madame Bertrand. Ah ! la voici fort à propos. Eh ! bien, qu'est-ce ma Commere ? Comment gouvernez-vous Colin ?

Madame BERTRAND.
AIR. *Tout drès le matin* N°. 1.

Personne comme ce Garçon,
N'a cœur à la besogne :
Quoique très-vif, c'est un mouton,
Point jureur, point ivrogne.
Il n'engendre point de chagrin ;
Toujours en train, tout drès l'matin,
Il fait tourner mon moulin !
Oh ! oh ! oh ! oh ! oh !
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
On n'en trouve point enfin,

Comme Colin,
Comme Colin.

LA COMMERE.

Croyez-vous cela ?

Madame BERTRAND.

AIR. *Un Meunier aimable.* N°. 2.

Oui Colin m'enchante :
Très-fort je lui plais.
Je m'en trouverai contente ;
J'entends bien mes intérêts.
Depuis long-temps il eſt fait à mon tracas,
Et depuis que j'ai ce Gas,
Mon moulin ne chaume pas.

LA COMMERE.

AIR : *Et zon, zon, zon.*

Il vous aime toujours ?
Madame BERTRAND.
Comme à ſon ordinaire.
LA COMMERE.
Ah ! les belles amours !
Madame BERTRAND.
Quoi ! Quel eſt ce myſtere ?
LA COMMERE.
Et zon, zon, zon,
Votre amant, ma Commere,
Et zon, zon, zon,
Eſt celui de Liſon.
Madame BERTRAND.
Qu'eſt-ce ? Que voulez-vous dire ?

LA COMMERE.

AIR : *Le cul dans une hotte.*

J'ai vu Colin qui tenoit.
Un beau Sansonnet ;
J'ai remarqué qu'il le sifloit
Avec un soin extrême,
Et qu'il l'instruisoit
A dire : Je vous aime.

Madame BERTRAND.

Et pourquoi, s'il vous plâit, voulez-vous qu'il prenne ce soin pour Lison ?

LA COMMERE.

Pourquoi ? C'est qu'il continuoit ainsi ;

AIR : *Du haut en bas.*

Ma petite Lison ignore
Tout mon amour.
Plus de mille fois chaque jour,
Tu lui diras que je l'adore,
Sans pouvoir exprimer encore
Tout mon amour.

Madame BERTRAND.

Quel conte !

LA COMMERE.

Mais rien n'étoit plus touchant que de lui entendre dire : Sansonnet, mon fils :

AIR : *Sur tous les maux que m'a fait ma Silvie,*

Je te prépare un charmant esclavage ;

D'être à Lison tu dois être flatté :
Si, comme toi je ne suis pas en cage,
Je n'ai pas moins perdu ma liberté.

Il en dégoisoit encore bien d'autres.

Madame BERTRAND.

Je ne puis le croire.

LA COMMERE.

Vous devez en être certaine.

Madame BERTRAND.

Quoi ! Colin me trahiroit ! S'il étoit capable.... Je veux m'en éclaircir. (*Elle appelle Lison.*) Lison. Oui, je vais bientôt m'en éclaircir.

LA COMMERE.

Je vous laisse avec elle. Faites votre profit du petit avertissement que je vous donne.



SCENE IV.

Madame BERTRAND, LISON.

Madame BERTRAND.

QU'est-ce donc, Mademoiselle Lison ? J'apprens de jolies choses ?

LISON *troublée.*

Qu'est-il arrivé ?

Madame BERTRAND.

Quel air interdit !

LISON.

Je m'en vais, car il me ſemble que vous voulez me gronder.

Madame BERTRAND.

Que je vous gronde ou non, reſtez ici, je vous prie.

LISON.

Vous ſavez combien j'ai d'ouvrage à faire.

Madame BERTRAND.

Vous ferez votre ouvrage, quand je vous aurai parlé.

LISON.

Air. *Quand elle coud, elle eſt contente.* N° 3.

Nous avons tantôt bien à moudre,
Madame BERTRAND.
Quand il ſera temps on moudra;
LISON.
J'ai beaucoup de ſacs à recoudre.
Madame BERTRAND.
Tels qu'ils ſont, on s'en ſervira.
C'eſt tout l'emploi d'une ſervante,
Quand elle coud, quand elle coud,
Quand elle coud elle eſt contente.

LISON.

Air. *Attendez-moi ſous l'Orme.*

Mais pour le blanchiſſage...

Madame BERTRAND.
Blanchiffe qui pourra.
LISON.
J'ai laiffé le fromage.
Madame BERTRAND.
Le prenne qui voudra
LISON.
Il faut du moins que j'aille....
Madame BERTRAND.
Où voulez-vous courir ?
LISON.
Empater la volaille.
Madame BERTRAND.
Eh! laiffez-la maigrir.

Venons au fait., Mademoifelle. On m'a rapporté que Colin vous aime, & que vous cherchez à lui plaire.

LISON.

Moi !

AIR. *Nous fommes Précepteurs d'amour.*

J'aurois grand tort, affurément,
De vouloir attendrir fon ame;
Si j'ai pu lui plaire un moment,
Je ne lui plaira plus, Madame.

Madame BERTRAND.

C'eft donc à dire que vous vous êtes apperçue que vous lui plaifiez ?

LISON.

Et non vraiment : ce n'eft pas comme cela que je l'entends.

Madame BERTRAND.

AIR. *Du Grondeur.*

Tout-à-l'heure, la Commere
Du fait vient de m'informer.
Vous voulez en vain vous taire;
Le tout va se confirmer.
Sur un tel point, ma colere
Que rien ne peut désarmer,
Vous fait un crime de plaire,
Tout aussi grand que d'aimer.

AIR. *Tarare, ponpon.*

Je m'apperçois enfin,
Que vous prenez, ma mie,
Trop soin de votre teint;
Sans doute pour Colin.
Songez-y, je vous prie,
Il vous sied bien, ma foi,
D'être ici plus jolie
Que moi ?

LISON.

J'y aurai attention, Madame.

Madame BERTRAND.

Mais voici Colin. O ciel! tout ce que ma Commere m'a rapporté n'est que trop véritable. Voilà la cage, voilà l'oiseau. Je l'entends, je crois, qu'il répete : Je vous aime....

LISON *à part.*

Je tremble.

SCENE V.

Madame BERTRAND, LISON, COLIN.

COLIN, *au fond du Théatre, tenant une cage.*

AIR. *Pour voir un peu comment ça f'ra.*

POur elle je grille en ma peau;
D'en parler, je n'ai le courage:
Le don d'une fleur, d'un oiseau,
Souvent dit plus qu'un beau langage.
Portons-lui ce Sansonnet-là,
Pour voir un peu comment ça f'ra.

Madame BERTRAND, *se cachant derriere Lison.*

Je n'en puis plus douter. Ah! coquine de Servante!

COLIN *à part, ne voyant que Lison.*

La voilà, cette chere Lison, que je trouve heureusement seule. (*Haut, en approchant.*) Mademoiselle Lison, voulez-vous bien me faire le plaisir de.... (*Appercevant Madame Bertrand.*) de vous ranger, que je présente cela à Madame Bertrand?

Madame BERTRAND.

A moi!

COLIN.

Eh! oui, voirement.

Madame BERTRAND.

AIR. *Valet chez une Fermiere.* De Raton & Rosette.

Quoi! c'est à moi que s'adresse
Ce beau moineau guilleret.

COLIN *riant.*

Eh, eh, eh, eh, eh, eh!

Madame BERTRAND.

Je t'ai cru l'ame traîtresse;
De ce soupçon j'ai regret.

COLIN.

Eh, eh, eh, eh, eh, eh!
Ce matin, avec adresse,
Pour vous prouver ma tendresse,
J'ai tendu mon trébuchet;
De ma main, daignez, Maitresse,
Recevoir ce Sansonnet.

Madame BERTRAND, *prenant la cage.*

Ah! je respire!

LISON.

Vous voyez bien, Madame?

Madame BERTRAND.

Que je suis agréablement surprise!

AIR : *Que je regrette mon amant!*

L'aimable oiseau! qu'il est joli!

COLIN.

De plus il peut vous être utile;
Vous babillerez avec lui,
Quand il faudra que j'aille en ville.
Il parlera,
Chantera,

Dégoisera,
Ce qu'il saura;
Je crois qu'il vous amusera.

Madame BERTRAND.

Pour ça, il faut avouer que la Commere Cliquet est une grande médisante; elle vouloit me persuader que c'étoit pour Lison, & que tu l'aimois.

COLIN.

Moi, aimer Lison!

Madame BERTRAND.

AIR : *Ton himeur est, est Catherine.*

J'en étois triste & rêveuse.

COLIN.

Vous pouvez vous rassurer.
Voyez la belle morveuse,
Pour me faire soupirer!
Veut-elle donc, en tendresse,
L'emporter à dix-huit ans,
Sur sa prudente maîtresse,
Qui vit depuis si long-temps?

Madame BERTRAND.

Cela ne conviendroit guere, assurément.

COLIN.

Et pis, j'ai le cœur haut. Vous êtes d'une bien pus grande qualification qu'elle.

Madame BERTRAND.

Va, ma pauvre Lison; je suis fâch

de la querelle que je t'ai faite ; je ne manquerai pas de donner aujourd'hui au Tabellion ce que je lui ai promis pour t'établir.

COLIN.

Voilà parler en brave femme, ça.

Madame BERTRAND.

Je vais, tout de ce pas, relancer cette babillarde de Cliquet, & de-là chercher de l'argent chez mes fermiers.

COLIN.

Et moi, m'est avis que le jour ne se passera pas, sans que j'ayons besoin des Ménétriers ; je m'en vais les retenir. Mais morgué, attendez-moi donc, Madame Bertrand : je ne sais pas comme vous faites ; mais je ne peux pas vous quitter un moment : c'est pus fort que moi.

Madame BERTRAND.

Oh le gentil garçon ! Que je serai heureuse avec lui ! Je ne veux plus différer notre mariage.

(*Colin suit Madame Bertrand.*)



SCENE VI.

LISON *seule.*

COlin ſuit Madame Bertrand ! je ne ſais que penſer.

AIR. *Les Triolets.*

Il me tire d'un embarras,
Pour me remettre dans un autre.
Je craignois de fâcheux éclats,
Colin me tire d'embarras.
Mais auſſi, ne voudroit-il pas
Rompre un lien tel que le nôtre ?
Il me tire d'un embarras,
Pour me remettre dans un autre.

SCENE VII.

LE TABELLION, LISON.

LISON.

AH, mon Parrain, vous me voyez bien en peine.

LE TABELLION.

Je ſuis bien en peine auſſi, ma filleule. Madame Bertrand a dit qu'elle me livreroit aujourd'hui les deux cents écus, par-

ce que c'est le jour de ta fête, & je n'ai point encore entendu parler d'elle.

LISON.

AIR. *Le seul flageolet de Colin.* N° 4.

L'amour de son garde-moulin,
Lui trouble la cervelle.
Elle n'a des yeux que pour Colin;
Le reste est bagatelle.
J'ai bien peur que Colin à la fin,
N'ait des yeux que pour elle.

LE TABELLION.

AIR. *Et sur-tout prenez bien garde.*

Allez, Lison, ne craignez rien:
Colin vous aime toujours bien,
De cœur, d'amour, d'affection;
Mais sur-tout prenez bien garde à fuir l'occasion.

Souvenez-vous des raisons que je vous ai dites, & contraignez-vous. Tenez, écoutez-moi: si Colin vient d'un côté, allez-vous-en tout aussitôt de l'autre; entendez-vous?

LISON.

Oui, mon Parrain.

LE TABELLION.

Adieu.

SCENE VIII.

LISON, COLIN.

LISON.

MOn Parrain a raiſon. Si Colin vient par ici, je m'en irai tout auſſitôt par là. Ah !

(Elle ſe trouve vis-à-vis de Colin.)

COLIN.

AIR. *Qu'elle eſt jolie, ma brunette !* N° 5.

Je viens trouver la follette,
Qui m'a ſû charmer.
Colin la voyant ſeulette,
Se ſent enflammer.
Qu'elle eſt jolie ma Brunette!
N'os'roit-on l'aimer ?

LISON.

Ah, ah ! c'eſt vous Monſieur Colin.

COLIN.

Comme vous dites ça ? Eſt-ce que vous n'avez pas bien deviné que c'étoit vous que je cherchois, quand ſte maudite Madame Bertrand s'eſt rencontrée viſon-viſu de moi ?

LISON.

AIR. *Que de gentilles Pelerines.* Des 3 Cousines.

A d'autres, c'est une défaite.

COLIN.

C'étoit à vous, belle Brunette,
Que je venois conter fleurette;
Et vous deviez bien être au fait:
C'étoit à vous, belle Brunette,
Que j'apportois le Sansonnet.

LISON.

Est-il bien vrai, Colin?

COLIN.

Oui, pargué, Lison.

AIR. N° *6*.

Je ne sais ce que ça veut dire:
Drès que je vous vois, je soupire;
Je pense à vous soir & matin.
Ce minois fin & mutin,
Cette main, & ce joli sein,
Et cet œil malin,
Enfin tout ça m'inspire;
Et quand vous regardez Colin,
Son cœur fait tac, tic, tac, tique, tique, tac,
Comme le taquet du moulin, comme le taquet du
moulin.

LISON.

Cela ne sera rien. Je me trouve aussi je
...comment, dès que je vous apper-
...r exemple, j'étois en colere contre

vous, & j'oublie, en vous voyant, que je suis fâchée.

COLIN.

Donnez-moi donc votre main, que je la baise.

LISON.

Oh que nenni! on m'a défendu ça.

COLIN.

Queu conte!



SCENE IX.

LISON, COLIN, LA COMMERE CLIQUET *à la fenêtre, qui les examine.*

LA COMMERE.

AH! ah! qu'est-ce que je vois?

LISON.

AIR. *Tant de valeur & tant de charmes.*

Oui, mon parrain m'a fait entendre
Qu'il ne faut point donner sa main.

COLIN.

Je suis à plaindre,

LISON.

Non, Colin,
Puisque vous pouvez me la prendre.

LA COMMERE.

Ce ſont eux. Examinons.

COLIN.

Je vous entends, ma chere Liſon, vous me permettez de baiſer votre main, quand vous n'y penſerez pas.

LISON.

Oh! cela n'arriveroit jamais.

COLIN.

Pourquoi?

LISON.

C'eſt que je penſe toujours que cela va m'arriver.

COLIN.

Ça s'appelle avoir de bonnes penſées.

LA COMMERE.

Fort bien.

COLIN.

Ah! que je ſuis content; mais ce n'eſt pas aſſez, chere Liſon.

AIR. *Ça que je te mette.*

Ça, ça, que je mette
Dans ta gorgerette,
Ça, ça, que je mette
Ce petit bouquet.

LISON.

Le mien, mon poulet,
Va te ſervir d'aigrette.

ENSEMBLE, *s'attachant réciproquement leurs bouquets.*

Ça, ça, que je mette
Ce petit bouquet.

LA COMMERE.

Cela va à merveille.

COLIN.

Oh! ça, Lison, c'est aujourd'hui ta fête; morgué, je voudrois bien t'embrasser sans que ça te fâche; mais ton Parrain t'aura encore défendu ça, sans doute?

LISON.

Oui. Mais, Colin, dis-moi donc pourquoi est-ce qu'on défend si fort à une fille de se laisser embrasser par un garçon?

COLIN.

Et, voirement; c'est qu'ils disiont qu'il y a du mal à ça.

LISON.

Mais s'il y a du mal, pourquoi est-ce que cela arrive tous les jours?

COLIN.

Oh! c'est que c'est un mal qui fait du bien.

LISON.

Il y a donc là-dedans du bien & du mal.

COLIN.

Oui. Mais, écoute-moi, Lison: quand c'est le jour de la fête, le mal n'y est plus, & le bien y est tout fin seul.

LISON *se laissant embrasser.*

Oh ! dame ; dès que c'est comme ça, c'est différent.

LA COMMERE.

Ils s'embrassent ! ah ! Commere Bertrand, où êtes-vous ?

COLIN.

Morgué, quand viendra le temps que je pourrons nous embrasser sans contrainte ?

AIR. *Comme deux seaux dans un puits.*

Mets la main là,
Ma petite maîtresse,
Mets la main là.

LISON.

Tiens, Colin, la voilà.
(Ils se touchent dans la main.)

COLIN.

* Morgué, ce seroit grand dommage de laisser trop long-temps, comm' ça,

Languir notre tendresse,
Et j'agirai
Avant qu'il soit demain.

LISON.

De bon cœur je ferai
La moitié du chemin.

---

e prose se débite sur le ton de l'air, & s'enchaîne
'ers qui la suit.

AIR. *Dieux! quel moment!* De l'Opéra de Castor & Pollux.

Mon cœur t'engage ici sa foi ;
Tu peux compter sur moi,
Je ne suis point volage.
Je n'aimerai que toi,
Non rien que toi,
Et sans partage :
Mon cœur t'engage ici sa foi.

LA COMMERE *haut.*

Oh! pour le coup, cela n'est pas douteux.

LISON.

Qu'est-ce que j'entends ?

LA COMMERE.

Ah ! pauvre Madame Bertrand ! Courons vîte la chercher.

(Elle se retire de la fenêtre.)

SCENE X.

COLIN, LISON.

LISON.

AH ! Colin, nous sommes perdus ; la Commere Cliquet étoit à sa fenêtre,

AIR. *O lire, ô lire, ô la.*

Elle a tout apperçu,

COLIN.

Quel malheur imprévu !

LISON.

Elle ira tout redire.

COLIN.

Olire, olire.

LISON.

Elle ira tout redire.

COLIN.

Olire, ola.

Il faut ici de l'entendement ; j'imagine quelque chose. Rentre vîte dans le Moulin, voilà Madame Bertrand qui revient du Village ; je te réponds qu'elle ne m'échappera pas. Vas donc vîte.



SCENE XI.

COLIN, Madame BERTRAND.

COLIN.

EH ! Madame Bertrand, où allez-vous donc ? Venez un petit moment par ici. Morguenne, il y a je ne sais combien que je suis là, à vous attendre.

Madame BERTRAND.

moi, mon pauvre Colin, je viens de [illegible] dans tout le Village, que notre s'alloit faire.

COLIN.

Sanguoi, que je ſuis joyeux de vous voir! jamais morgué, ça ne m'a tant fait de plaiſir!

Madame BERTRAND.

Le pauvre enfant! As-tu averti les Ménétriers?

COLIN.

Oui. Mais pargué, faites-moi un plaiſir Madame Bertrand, je vous prie.

Madame BERTRAND.

Q'eſt-ce que c'eſt?

COLIN.

Donnez-moi votre belle main à baiſer?

Madame BERTRAND.

AIR. *Entre l'Amour & la raiſon.*

T'amuſer à baiſer ma main?
Avant peu n'es-tu pas certain
D'obtenir toute ma perſonne?

COLIN.

Donnez toujours, pour m'obliger.
(*Il lui baiſe la main.*)
L'échantillon me fait juger
Que la piece doit être bonne.

Madame BERTRAND.

AIR: *Mademoiſelle, parez votre Chapelle* No. 7.

Que Colin eſt joli
Et poli!
Eſt-il un galant plus accompli?

De ton amour parfait,
Tu me donnes, Poulet,
Preuve nouvelle.

COLIN.

J'ai, pour marquer mon zele,
Encor certain bouquet.
Mad'moisel', parez vot' chapelle.
Parez vot' chapelle.

Madame BERTRAND.

AIR : *Le Seigneur Turc a raison.*

Un bouquet! mais comment donc!
Rien n'est plus honnête.
Ce n'est pas ma fête.

COLIN.

Bon!
Cette raison vous arrête?
Il n'importe quel jour c'est;
De la beauté qui nous plaît,
C'est tous les jours la fête.

Vous voudrez bien que je l'attache moi-même?

Madame BERTRAND.

Qui pourroit, mon cher Colin, te refuser quelque chose?

(Colin lui attache le bouquet.)

COLIN.

Oh! çà, Maîtresse, je vous ai baisé la mais ce n'est pas assez.

AIR. *Vantez-vous-en.*

Tenez, morgué, je vous demande
Encore une faveur plus grande.
Madame BERTRAND.
Mais il n'en eſt pas, mon Poulet.
COLIN.
Oh ! que ſi fait. *bis.*
Je n'oſe le dire tout net :
Mais votre minois m'affriande?
Madame BERTRAND.
Tu veux m'embraſſer, mon enfant ?
COLIN *l'embraſſe.*
Vantez-vous-en.

Madame BERTRAND.

Eh ! mais. Colin. . . .

COLIN.

Oh ! dame ! drès que vous ne m'en refuſez pas la permettance, c'eſt tout comme ſi vous me la bailliez.

Madame BERTRAND.
AIR. *Ton joli, belle Meûniere.*

Tu t'y prends d'une maniere,
Mon petit Colin,
A ſoumettre la plus fiere :
Tu feras demain
Le maître de la Meûniere,
Et de ſon moulin.

COLIN.

Puiſque vous êtes de c'tte himeur-là, je

m'en vais, de ce pas, dire à Monsieur Griffaud qu'il nous barbouille un mot de Contrat. Touchez-là, Madame Bertrand.

Madame BERTRAND *lui donnant la main.*

Volontiers.

COLIN.

AIR. *Je vais toujours le même train.* N°. 8.

Je ne suis qu'un pauvre garçon,
Mais j'ai le cœur & le bras bon,
Avec moi, point de temps perdu;
Je suis vigilant, je suis entendu.
Beaucoup font les Olibrius,
A cause qu'il ont du *quibus*;
Pour moi, j'ai des talents
Qui sont plus excellents morgué.
La femme qui m'aura,
Jamais de rien ne chommera:
Morgué, la femme qui m'aura,
Jamais de rien ne chommera.

SCENE XII.

Madame BERTRAND *seule.*

JE ne saurois mieux faire, que de finir avec ce garçon-là; il achalande ma maison.

A-- : *Ah! ah! ah! Venez-y toutes, mes belles jeunes filles, &c.*

l nest point de Fermiere

Qui n'apporte ſon grain
A Colin;
Et la journée entiere
Il chante ce refrain :
Ah! ah! ah! Venez-y toutes,
Les belles jeunes filles, moudre
A notre moulin.

SCENE XIII.

LA COMMERE CLIQUET,
Madame BERTRAND.

LA COMMERE.
AIR : *Jupin, de grand matin.*

JE n'en puis plus, ma foi;
Enfin je vous vois,
Commere, écoutez-moi;
C'eſt cela
Qui vous ſurprendra.
J'ai vu de mes yeux,
Tout à l'heure, en ces lieux.....
Reſpirons un moment,
J'ai trop couru....
J'ai vu très clairement,
Qui l'auroit crû ?....
Je vous tairois à tort
Tout ce micmac;
Le ſecret me charge fort
L'eſtomach.

L'eſtomach.

Commere pour le coup,
J'en sais beaucoup,
Je vais vous compter tout
De bout en bout :
Vous ne me direz plus
Que je fais des caquets superflus.

Madame BERTRAND.

Qu'y a-t-il de nouveau ?

LA COMMERE.

AIR. *Que j'estime mon cher voisin.*

Veuve qui cherche de l'emploi
Dans l'amoureux mystere,
Ne doit jamais garder chez soi
Fille en âge de plaire.

Madame BERTRAND.

Qu'est-ce à dire ?

LA COMMERE.

Je vous conseille de renvoyer au plutôt Lison. Comment, ma Commere, une Servante aller sur les brisées de sa Maitresse ! Jour de Dieu ! si j'étois à votre place, je lui torderois le col.

Madame BERTRAND.

Et à propos de quoi, s'il vous plaît ?

LA COMMERE.

Oh ! pour cette fois-ci, j'ai vu Colin & Lison se donner des témoignages d'amitié, qui ne sont pas équivoques.

AIR. *Nanon dormoit.*

En ce lieu-là,
J'ai vu de ma fenêtre;
Où vous voilà,
J'ai vu le petit traître
Prendre à Lison la main.

Madame BERTRAND.

N'est-ce que cela?
C'est moi, c'est moi, qui l'ai laissé prendre à Colin.

LA COMMERE.

C'est elle, c'est elle, elle le prend bien.

AIR. *Pin bi berlot, pin lo relobinet.*

Ensuite, le petit coquet
Offre à Lison la rose & le muguet.

Madame BERTRAND.

C'est à moi, Commere Cliquet.

LA COMMERE.

Je vous crois.

Madame BERTRAND.

C'est à moi,
Ma Commere Cliquet.

LA COMMERE.

AIR. *Daphnis la vit, Philis le vit.*

Leur tendresse est réciproque.

Madame BERTRAND.

Et cessez votre caquet.

LA COMMERE.

Avec Colin Lison troque
Un baiser pour un bouquet.

Madame BERTRAND.

C'est moi, c'est moi, ma chere.

LA COMMERE.

Colin le met
Dans son corset.

Madame BERTRAND.

C'est dans le mien, Commere.

LA COMMERE.

Oui, c'est dans le sien,

Madame BERTRAND.

AIR. *Des billets doux.*

Quand on est prêt de s'épouser,
Cela, je crois, peut s'excuser.

LA COMMERE.

Ah! vous me faites rire.
Je sais vos droits sur ce garçon;
Si je n'avois pas vu Lison,
Je n'aurois rien à dire.

Madame BERTRAND.

Quel entêtement!

LA COMMERE.

Oui, oui, quel entêtement! Ce n'est pas tout. Je les ai vu se toucher dans la main, & se donner une foi mutuelle.

Madame BERTRAND.

Hé! bien, oui. Que trouvez-vous à dire à cela?

LA COMMERE.

AIR. *Nous autres bons Villageois.*

Votre Colin admiroit

De Lison la taille mignonne.
Madame BERTRAND.
C'est la mienne.
LA COMMERE.
Il se miroit
Dans les beaux yeux de la Friponne.
Madame BERTRAND.
C'est dans les miens.
LA COMMERE.
Lison, enfin,
Regardoit tendrement Colin,
D'un air doux, naïf, enfantin.
Madame BERTRAND.
C'est moi, rien n'est plus certain.
Vous m'avez prise pour Lison; ah! ah! ah!
LA COMMERE.
Bon! bon! Riez, ah! ah! ah!
Madame BERTRAND.
La pauvre Madame Cliquet!
LA COMMERE.
La pauvre Madame Bertrand!

AIR. *Je passe la nuit & le jour.*
Ou *Qu'il me plaisoit infiniment.*

Vous ne la renverrez donc pas?
Madame BERTRAND.
Pourquoi? J'en suis trop bien servie.
LA COMMERE.
Voisine, c'est un autre cas.
Vous en tenez, ma bonne amie;
Je vous laisserai vivre en paix:

Et désormais,
Je les verrois..... (ter.)
Que jamais je n'en parlerois.

Madame BERTRAND.

Peut-on accuser de la sorte mon cher Colin ?

SCENE XIV.

Madame BERTRAND, LE TABELLION, LA COMMERE CLIQUET, LISON, COLIN.

LE TABELLION *à Colin & à Lison, au fond du Théatre.*

DEmeurez là tous deux. Bon jour, Madame Bertrand.

Madame BERTRAND.

Bon jour, Monsieur Griffaut. Colin ne vient-il pas de vous parler ?

LE TABELLION.

Oui. Il vient de me dire de faire son Contrat de mariage ; & je l'ai fait.

Madame BERTRAND.

Bon. A l'égard de ce que j'ai promis pour Lison, le voilà.

(Elle donne une bourse au Tabellion.)

LE TABELLION.

Donnez. (*Bas, ſerrant la bourſe.*) Il y a long-temps que je l'attends.

Madame BERTRAND.

Vous vous intéreſſez à elle : allez, tâchez de m'en débarraſſer, & de lui trouver un parti.

LE TABELLION.

J'en ai un tout trouvé à préſent.

Madame BERTRAND.

Plaît-il ?

LE TABELLION.

Ah ! ça, Madame Bertrand, parlons à cœur ouvert. Vous voulez donc abſolument vous marier avec Colin ?

Madame BERTRAND.

Si je le veux ?

LE TABELLION.

AIR. *Entre l'amour & la raiſon.*

Avec défunt Monſieur Bertrand,
Votre bonheur ne fut pas grand :
Auriez-vous encore le courage
De riſquer un nouveau lien ?

LA COMMERE *à Madame Bertrand.*

Vous, ſur-tout, qui ſavez ſi bien
Adoucir l'ennui du veuvage.

Madame BERTRAND.

Allez, ce ne ſont pas là vos affaires.

AIR. N° 9.

LE TABELLION.

Vous n'êtes pas égaux en âge,

Madame BERTRAND.

Vous raisonnez comme un nigaud.

LE TABELLION.

Vous allez faire un mariage.
Pour vous trop tard, pour lui trop tôt.

Madame BERTRAND.

Je trouve Colin sans défaut
Pour mon ménage.
Je sais fort bien, Monsieur Griffaud,
Ce qu'il me faut.

Il y a une maxime qui est certaine.

LE TABELLION.

Quelle est-elle?

LA COMMERE.

Écoutons.

Madame BERTRAND.

AIR. N° 10.

De deux cœurs que l'Amour engage,
L'hymen doit être le partage:
Et c'est un attentat affreux,
C'est un forfait, c'est un outrage,
Que d'oser s'opposer aux feux
De deux cœurs que l'Amour engage.

LE TABELLION.

Comment! un forfait!

Madame BERTRAND.

Oui.

LA COMMERE.

Un attentat!

Madame BERTRAND.

Sans doute.

LE TABELLION.

Et si ces deux cœurs engagés par l'Amour, étoient ceux de Colin & de Lison?

LA COMMERE *faisant la révérence.*

Comme c'est la vérité, ma Commere.

Madame BERTRAND.

Quoi! l'on me parlera toujours de Lison! Allez, vous radotez tous deux.

LE TABELLION.

Eh! mais.... Voici Colin, vous pouvez l'interroger.

COLIN.

Bon jour, Maîtresse. *(Il rit.)*

Madame BERTRAND.

Approche, mon cher Colin, approche; vois l'entêtement de Monsieur Griffaud & de la Commere Cliquet; ils veulent me soutenir que ce n'est pas moi que tu aimes.

COLIN.

Pargué, Madame Bertrand, cela seroit bien mal honnête à moi, si je n'avois pas de l'amitié pour vous; vous ne m'avez jamais fait de mal.

Madame BERTRAND *au Tabellion & à la Commere.*

Vous l'entendez.

COLIN.

Vous ne m'avez jamais fait que du bien.

Madame BERTRAND.

Qu'avez-vous à dire à cela ?

COLIN.

Oui, morgué, j'ai une certaine amitié pour vous ; mais, quant à l'égard de st'amitié qui fait faire les Contrats.... oh ! dame.... quant à l'égard de stelle-là, c'est pour Lison que j'en ai.

Madame BERTRAND.

Comment !

LE TABELLION.

Oui ; & le Contrat que j'ai fait, est celui de Colin & de Lison.

LA COMMERE.

Une autre fois vous me croirez peut-être, ma Commere.

Madame BERTRAND.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Quoi ! il seroit dit qu'une petite impertinente comme Lison, l'auroit emporté sur moi ! Non, ma foi, cela ne sera pas. Vous avez fait de mauvaise besogne, Monsieur le Tabellion, & je vous ferai voir que ce Contrat-là ne vaut rien.

LE TABELLION.

Tarare.

COLIN *au Tabellion.*

Oh ! dame, je serois pourtant fâché,

ſi vous alliez être pendu pour cela, Monſieur Griffaud.

LE TABELLION.

Pendu! pourquoi donc, s'il vous plaît?

LISON *s'avance.*

Pardonnez-moi, Madame.

Madame BERTRAND.

Quoi! vous paroiſſez! Quel pardon me demandez-vous? & que pouvez-vous me dire?

LISON.

AIR. *De tous les Capucins du monde.*

De deux cœurs que l'Amour engage,
L'hymen doit être le partage;
Et c'eſt un attentat affreux,
C'eſt un forfait, c'eſt un outrage,
Que d'oſer s'oppoſer aux feux
De deux cœurs que l'Amour engage.

LE TABELLION.

Vous-même avez débité la maxime.

LA COMMERE *à Madame Bertrand.*

Elle eſt juſtifiée par vos propres raiſons.

Madame BERTRAND.

Ah! Je ſuis au déſeſpoir.

COLIN.

Il faut pourtant bien, Madame Bertrand, que vous nous pardonniez ſte petite bagatelle-là.

LE TABELLION *à Madame Bertrand.*

S'il ne s'agit que de vous épouſer, pour

vous empêcher de vous livrer au désespoir, vengez-vous sur moi; je suis votre homme.

LA COMMERE.

Ma foi, prenez-le au mot, ma Commere; autant ce magot-là qu'un autre.

LE TABELLION.

Pardonnez tout; cédez à Colin votre moulin, dont vous n'avez plus que faire étant ma femme; & ne songeons plus qu'à nous réjouir.

Madame BERTRAND.

Soit. (*à Colin.*) Tiens, voilà ton Bouquet, & je vais tordre le coup à ton Sansonnet....

(*Elle se retire, le Tabellion & la commere la suivent.*)

COLIN.

Je m'en mocque.

SCENE XV. & derniere.

COLIN, LISON.

COLIN.

AIR. *Les garçons de Surene.* No. 11.

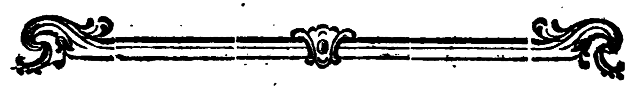
DOnne-moi ta main blanche;
Je ne te plaindrai rien,

Tout ira bien :
Le soir j'aurons l'éclanche :
Je moudrai sans repos,
D'un air dispos,
Tous les Lundis,
Les Mardis,
Les Mercredis,
Les Jeudis,
Les Vendredis,
Les Samedis,
Sans excepter Dimanche.

N° 12.

JAmais je ne me lasse ;
Filles, venez sans fin,
Digue, digue, diguedin,
J'engraine, blûte & sasse ;
En rien un sac est plein.
Digue, digue, diguedin ;
Et je donne au plus fin
A se tirer mieux du tracas du moulin,
Que Colin.
Toujours mon cliquet va,
Turelu, turelure, lure lure, lurela
Qui voudra moudre, moudra,
Qui voudra moudre, moudra.





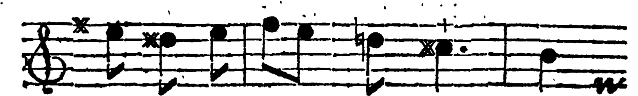
AIRS

DE LA SERVANTE JUSTIFIÉE.


N° 1.



Per - ſon - ne comme ce gar - çon,



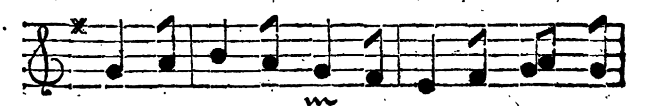
N'a cœur à la be - ſo - gne:



Quoique très-vif, c'eſt un mouton, Point



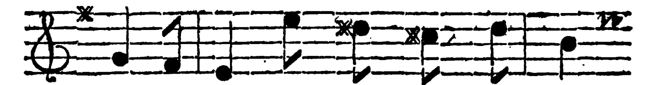
jureur, point i - vro - gne. Il



n'engendre point de chagrin; Toujours en



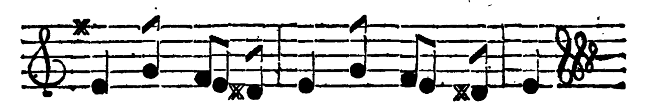
train, Tout drès l'ma-tin Il fait tourner



mon moulin! Oh! oh! oh! oh! oh!



Ah! ah! ah! ah! ah! On n'en trouve point en-



fin, comme Colin, comme Colin.

N° 2.



Oui, Co - lin m'en chante: Très fort je lui



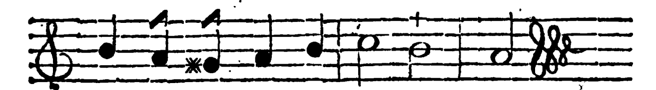
plais. Je m'en trouverai con-ten-te; J'entends



bien mes in-térêts. Depuis longtemps il est



fait à mon tra-cas, Et depuis que j'ai ce



gas, Mon moulin ne chaume pas.

N° 3. LISON. ME. BERTRAND.



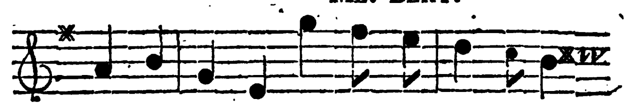
Nous avons tantôt bien à moudre, Quandil se

LISON.



ra temps on mou-dra. J'ai beaucoup desacs

ME. BERT.



à re-coudre. Tels qu'ils sont, on s'en



ser - vi - ra. C'est tout l'emploi d'u-



ne ser - van-te, Quand el - le coud, quand

el - le coud, quand el-le coud elle

eſt con-ten-te:

N° 4.

L'Amour de ſon gar-de-mou-lin,

Lui trouble la cervel - le. El-le

n'a des yeux que pour Colin; Le reſte eſt



ba-ga-tel-le, J'ai bien peur que Co-



lin, à la fin, N'ait des yeux que pour el - le.

Je

N° 5.



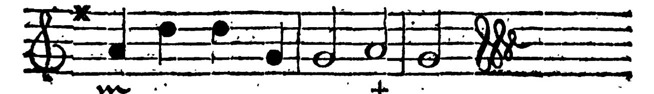
Je viens trouver la fol-let-te, Qui m'a



ſu charmer. Colin la voyant ſeulet-te,



Se ſent en flammer. Qu'elle eſt jolie, ma Bru-



net-te! N'os'roit-on l'aimer?

N° 6.



Je ne ſais ce que ça veut di-re!



drès que je vous vois; je ſou-pi-re;



Je penſe à vous ſoir & ma-tin


Ce minois fin & mutin, Cet - te
main & ce jo - li sein & cet œil ma -
lin, En - fin tout ça m'inſ-pi - re;
Et quand vous re - gardez Co - lin,
Son cœur fait tac, tic, tac, tac, tique, tique
tac, Comme le taquet du moulin,
comme le ta-quet du moulin.
N° 7.
Que Colin est jo - li. Et po - li


Est-il un ga-lant plus ac-com-pli?
De ton amour par-fait; Tu me don-
nes, Pou-let, Preuve nou-vel-le.
COLIN.
J'ai, pour marquer mon ze-le,
Encor cer-tain bou-quet. Mad'moi-
sell', pa-rez vot' cha-pel-le, pa-rez
vot' chapel-le.
N° 8.
Je ne suis qu'un pauvre gar-çon, Mais


J'ai le cœur & le bras bon; A-vec moi,
point de temps perdu; Je suis vi - gi-
lant, je suis enten - du. Beaucoup font
les O - li - bri - us, A cau - se qu'ils ont
du qui - bus; Pour moi, j'ai des ta - lents.
qui sont plus ex - cel - lents. Mor - gué la
femme qui m'aura, Jamais de rien ne
chomme - ra: Morgué la femme qui m'au-



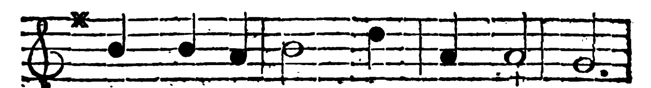
ra, j'amais de rien ne chomme-ra.

N° 9. Le Tabellion.



Vous n'êtes pas é - gaux en â - ge,

Mad. Bertrand.



Vous raiſon - nez comme un ni - gaud.

Le Tab.

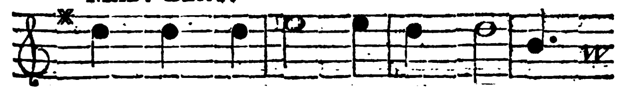


Vous al - lez faire un ma-ri - a - ge,



Pour vous trop tard, pour lui trop tôt.

Mad. Bert.



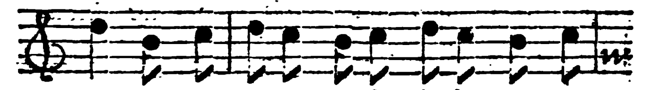
Je trou - ve Co - lin ſans défaut


Pour mon mé - na - ge. Je sais fort bien, Mon-
sieur Griffaud, Ce qu'il me faut.
N° 10.
De deux cœurs que l'Amour en - ga - ge,
L'Hymen doit ê - tre le par - ta - ge:
Et c'est un at - ten - tat af - freux,
C'est au forfait, c'est un ou - tra - ge,
Que d'o - ser s'oppo ser aux feux De deux

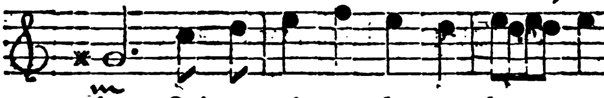

cœurs que l'A-mour en-ga-ge,
N° 11.
Donnes-moi ta main blanche; Je ne te
plaindrai rien, Tout i-ra bien: Le soir j'au-
rons l'é-clanche je mou-drai sans re-
pos, d'un air dis-pos, Tous les lun-dis,
Les Mardis, les Mercre-dis, les Jeu-
dis, Les Vendredis, les Sa-me-dis, sans


excep-ter di - man - che.
N° 12.
Ja-mais je ne me laſſe, Fil - les, ve-
nez ſans fin, Digue, di - gue, di-gue - din.
J'en - graine, blûte & ſaſ- ſe; En rien un
ſac eſt plein. Digue, digue, di - gue-
din; Et je donne au plus fin A ſe ti - rer
mieux du traças du mou - lin Que ce-

lin, Toujours mon cli-quet va, Tu-re-



lu, tu-re-lure, lure, lure, lu-re-



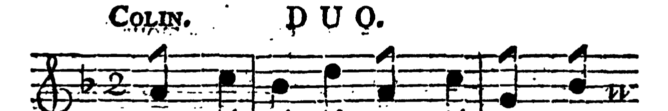
la. Qui vou-dra moudre, moudra,



Qui voudra moudre, moudra.

LE TIC-TAC.

COLIN. DUO.



Comme on voit no-tre Moulin Tour-



ner, tourner, tourner ſans ceſ-ſe Ain-ſi



ton ami Co-lin Prouve-ra ſa tendreſ-


LISON.
Comme on voit no - tre Mou-
se. Ti-que, ti-que, tac, a - mour sans
lin, Tour-ner, tourner, tour-ner sans
fin, Ti-que, ti - que, tac, a - mour sans
cess - se. Ain - si pour mon cher Co-
fin, Tique, ti - que, tac, amour sans



fin, Ti-que, ti-que, tac amour sans



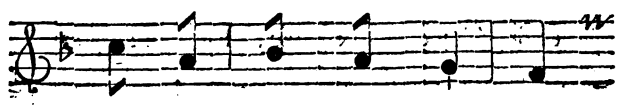
fin. Tes ap - pas sont comme le



grain, Dont l'a - bondan - ce foi - son-ne;



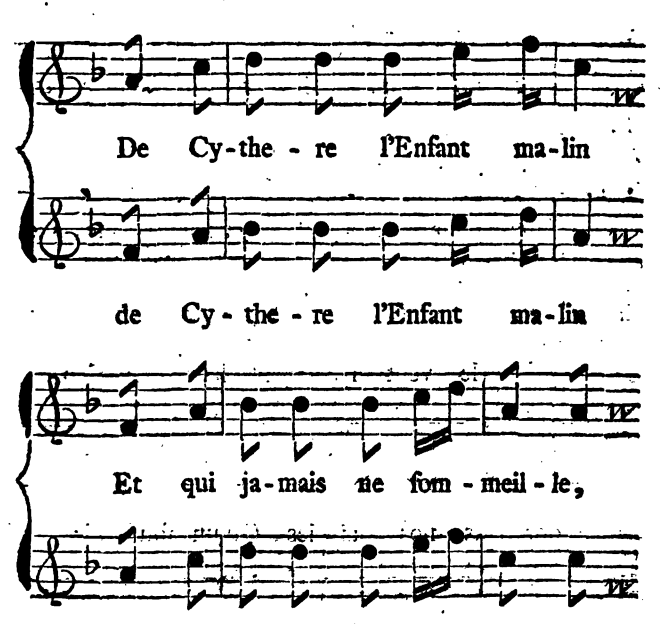
Le Moulin i - ra bon train,



La re - colte est bon - ne.


Ti - que, ti - que, tac a - mour ſans
Comme on voit no - tre Mou -
ſin, Tique, tique, tac amour ſans
lin tour - ner, tourner, tourner ſans
fin Ain - ſi pour mon cher Co -
ceſſe, Tique, tique, tac, a - mour ſans


lin, Doit durer ma tendres-se.
fin, Tique, tique, tac amour sans fin.

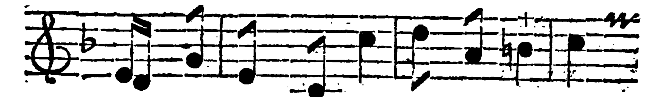

De Cy-the-re l'Enfant ma-lin
de Cy-the-re l'Enfant ma-lin
Et qui ja-mais ne som-meil-le,
Et qui jamais ne som-meil-le,


ſe - ra no - tre gar - de - moulin
ſe - ra no - tre gar - de - moulin;
Que pour nous il veil - le comme, &c.
Que pour nous il veil - le comme, &c.
COLIN.
Si le vent De - vient lent Et s'en-
dort dans nos aî - les, Qu'un ſou - pir
Faſſe a - gir Ses for - ces nouvel-les. Tique, &c.

LISON.



Le vent peut changer, Moi je suis tou-



-jours la mê - me; Songe à mé-na-ger



Un cœur qui t'ai - me Tique, &c.

LISON. COLIN.



Co-lin m'aime donc? Oui ma pe - ti-te

LISON. COLIN.



femme, Colin m'ai-me donc? Oui ma chere Li-

LISON.



son, Aime aussi Colin. Oui, de toute mon


amé. On verra Li-son, Colin, Li-
On ver-ra Co-lin Ai-
son S'ai-mer sans fin. Tique, &c.
mer sans fin. Comme, &c
LISON.
Ti-que, ti-que, tac, tac,
Tique, tique, tac, tac, Tique, tac,
Tique, ti-que tac, tac,

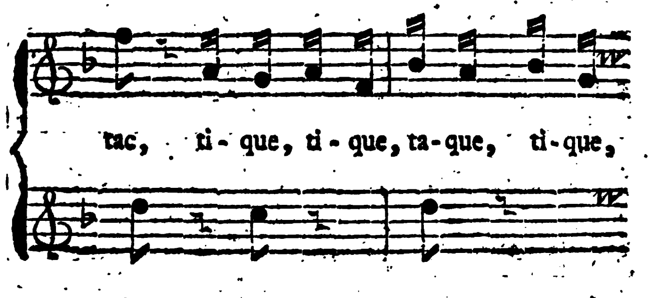
tique,



ti - que, tac, ti - que, tac, ti - que, tac,



tique, tique, taque, tique, taque, tique



tac, tac, tac,

E


taque, tique, tac, ti - que, ti-que,
tac, tac, tic, tac,
ta - que, ti - que, tac, tac, tac, tic,
tic, tac, tic, tac, tac, tic,
tac, tic, tac, tique, tique, taque, tique,
tac, tic, tac, tac, tac,



taque, tique, ta - que tique, tac, tique,




tic, tac, taque, ti-que, taque, ti-que,
tic, taque, ti-que, taque, tique,
taque, tique, tac, tac, tac, tac, tac, tac, tac.
taque, tique, tac, tac, tac, tac, tac, tac, tac.

FIN.

LA
CHERCHEUSE D'ESPRIT,
OPERA-COMIQUE;

Par M. FAVART:

Représenté pour la premiere fois sur le Théâtre de la Foire Saint Germain, le 20 Février 1741.

ACTEURS.

Madame **MADRÉ**, riche Fermiere.

Monsieur **SUBTIL**, Tabellion.

Monsieur **NARQUOIS**, Sçavant.

NICETTE, fille de Madame Madré.

ALAIN, fils de Monsieur Subtil.

L'ÉVEILLÉ.

FINETTE.

Le Théâtre représente un Village
Maison de Madame Madré es
dans le fond.



LA CHERCHEUSE D'ESPRIT, OPERA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

M. SUBTIL, Mad. MADRÈ.

M. SUBTIL.

H ! Je vous rencontre à propos, ma Commere Madré ; j'allois vous voir.

Madame MADRÉ.

Par quel hazard, Monsieur Subtil ?

M. SUBTIL, *mystérieusement.*

Je viens vous dire que j'ai dessein de me remarier.

Madame MADRÉ.

De vous remarier ! C'est fort bian fait. J'ai envie aussi de me remarier, moi.

M. SUBTIL.

Ah, ah ! Je suis charmé de cette conformité. Cela m'encourage à vous faire ma demande.

Madame MADRÉ.

Vous voulez m'épouser ? Je vous devine.

M. SUBTIL.

Pas-tout-à-fait.

Madame MADRÉ.

Comment l'entendez-vous donc ?

M. SUBTIL.

C'est votre fille que je vous demande en mariage.

Madame MADRÉ, *étonnée.*

Ma fille ! Ma fille Nicette !

M. SUBTIL.

Oui, Nicette, votre fille.

Madame MADRÉ.

Vous badinez !

M. SUBTIL.

Nanni, ma foi.

AIR. N°. 1. *Des Feuillantines.*

Je veux être son époux.

Madame MADRÉ.

Entre nous,
Compere, qu'en feriez-vous?

M. SUBTIL.

Belle demande, Madame!
J'en ferois.... parbleu! j'en ferois ma femme.

Madame MADRÉ.

AIR. N°. 2. *Je ne vous ai vû qu'un seul petit moment.*

Elle votre femme!

M. SUBTIL.

Oui vraiment.

Madame MADRÉ.

Hélas!
C'est une chose qui ne se peut pas.

M. SUBTIL.

AIR. N°. 3. *Si la jeune Iris a pour moi du mépris.*

Expliquez-vous mieux:
Je ne suis pas si vieux.

Madame MADRÉ.

Qu'importe?

M. SUBTIL.

Mon amour vous exhorte
A me rendre content.

Madame MADRÉ.

Nicette est un enfant.

M. SUBTIL.

Qu'importe?
J'en suis enchanté.

AIR. N°. 4. *Tes beaux yeux, ma Nicole.*

Sa taille eſt raviſſante,
Et l'on peut déja voir
Une gorge naiſſante
Repouſſer le mouchoir :
Elle a, par excellence,
Un teint.,. des yeux... elle a...
Elle a ſon innocence
Qui ſurpaſſe cela.

Madame MADRÉ.

Mais, ignorez vous que Nicette eſt la ſimplicité même ?

M. SUBTIL.

Tant-mieux, morbleu !

Madame MADRÉ.

Vous auriais là une jolie ſtatue !

AIR. N°. 5. *Que je ſuis à plaindre en cette débauche !*

Machinalement elle coud, tricote,
Et jamais ne lâche un mot.

M. SUBTIL.

Bon : tant-mieux, tant-mieux.

Madame MADRÉ.

Mais elle eſt ſi ſotte !...

M. SUBTIL.

Je riſquerai moins d'être ſot.

Madame MADRÉ.

Comment ! un homme d'eſprit comm vous, Procureur, & Notaire Royal, qı pis eſt, épouſer une Agnès !

M. SUBTIL.

C'eſt pour la rareté du fait.

Madame MADRÉ.

Vous voulez vous diſtinguer.

M. SUBTIL.

Ma défunte n'avoit que trop d'eſprit, de par tous les diables.

Madame MADRÉ.

C'eſt ſingulier, que vous autres gens de pratique, ruſés & malins de votre naturel, vous trouviais toujours des femmes plus ruſées & maleignes que vous.

M. SUBTIL.

C'eſt pour éviter ce malheur, que je veux épouſer Nicette. L'heureuſe ſimplicité!

Madame MADRÉ.

Oui! hom! Je ne ſçais où j'ai pêché cette beſtiole.

M. SUBTIL.

AIR. N°. 6. *J'offre ici mon ſçavoir faire.*

Que diriez-vous donc, ma chere,
Que diriez-vous d'Alain mon fils?

Madame MADRÉ.

Moi, je dis qu'Alain vaut ſon prix.

M. SUBTIL.

Eſt-il un plus ſot caractere?

Madame MADRÉ.

Moi, je dis qu'Alain vaut ſon prix.

M. SUBTIL.

De moi, ce nigaud ne tient guère.

Madame MADRÉ.

AIR. N°. 7. *Je voudrois bien me marier.*

De vous il tient peu, je le croi :
Ainsi disoit sa mere.

M. SUBTIL.

Je ne sçais qu'en faire, ma foi.

Madame MADRÉ.

Si vous vouliez, compere,
Je sçaurois bian qu'en faire, moi,
Je sçaurois bian qu'en faire.

Tenez, Monsieur le Tabellion ; ce garçon-là ne vaut rien pour votre étude : Pardi ! mettons-le au labour ; il y a moyen de s'accommoder : troc pour troc ; je vous donne Nicette, vous me donnerez Alain.

M. SUBTIL.

Quoi ! vous voudriez être la femme de ce benêt-là ?

Madame MADRÉ.

Chacun a ses petites raisons, mon compere : nous ne manquons pas d'esprit, vous & moi.

AIR. N°. 8. *C'est fort bien fait à vous.*

Craignez-vous l'artifice
Fatal à maint époux ;
Prenez une novice ;
C'est fort bian fait à vous :

Mais moi, que je choisisse,
Pour engager ma foi,
Un garçon sans malice;
C'est fort bian fait à moi.

Allons, déterminez-vous.

M. SUBTIL.

Parbleu ! Nicette mérite bien que je vous accorde Alain : touchez-là.

Madame MADRÉ.

C'est marché fait.

M. SUBTIL.

J'irai tantôt chez vous, dresser les articles des Contrats.

Madame MADRÉ.

Et nous ferons nos nôces à l'abri de celles de ma Nièce, qui épouse aujourd'hui l'Éveillé, comme vous le sçavez.

M. SUBTIL.

C'est bien dit. J'apperçois Nicette; laissez-moi la pressentir un peu sur cette affaire.

Madame MADRÉ, *à part.*

J'ai peur qu'il ne se repente....

SCENE II.

NICETTE, Madame MADRÉ, M. SUBTIL.

Madame MADRÉ *à Nicette.*

VENEZ-ÇA. Comme ça se tient! levez la tête; saluez Monsieur, & répondez sur ce qu'il vous dira.

(*Nicette salue niaisement.*)

M. SUBTIL.

AIR. N°. 9. *Si cela est, hé bien! tant-pis.*

Approchez, mon aimable fille.

(*à part.*)

Ah! que je la trouve gentille!

(*à Nicette.*)

Votre douceur
Gagne le cœur.

NICETTE.

Le cœur!

M. SUBTIL.

Pour vous Nicette je soupire;
C'est l'effet d'un regard que vous m'avez lancé.

NICETTE.

Lancé!

M. SUBTIL.

Soulagez mon martyre:

Pour jamais l'Amour m'a blessé.

NICETTE.

Blessé !

Madame MADRÉ.

L'entretien me fait rire.

M. SUBTIL.

De ces yeux si jolis
Tous les coups sont partis;
Je meurs d'amour.

NICETTE.

Hé bien! tant-pis.

Madame MADRÉ, *à M. Subtil.*

Vous lui parlez Hébreu. (*à Nicette.*) Nicette, Monsieur le Tabellion se présente pour être votre mari.

M. SUBTIL.

Oui, ma belle enfant.

AIR. N°. 10. *L'éclat de mon bonheur.*

Je viens de vous choisir
Pour ma petite femme.
Aurez-vous du plaisir,
En m'épousant ?

NICETTE.

Oh dame !

M. SUBTIL.

Hé bien ?

Madame MADRÉ.

Achevez donc.

NICETTE.

Oh dame!...

Je n'en sçais rien.

Madame MADRÉ.

Comment! est-ce ainsi qu'on doit répondre?

NICETTE.

Eh! mais, je ne peux pas sçavoir ça, moi.

Madame MADRÉ.

Il faut faire une révérence, & dire: *Oui, Monsieur.*

M. SUBTIL.

Ma chére Nicette, est-ce que vous avez de la répugnance pour moi?

NICETTE, *faisant la révérence.*

Oui, Monsieur.

Madame MADRÉ.

La petite impertinente!

NICETTE.

Vous m'avez dit de dire comme ça.

Madame MADRÉ.

Oui, d'abord; mais à présent il faut dire *non.*

M. SUBTIL, *à Nicette.*

Je vous demande si vous me trouvez digne d'être votre mari?

NICETTE.

Non, Monf.... Je dis non, ma mere.

M. SUBTIL.

Eh ! laiſſez-la parler comme elle voudra ; ſes réponſes me font voir qu'elle n'entend pas le langage des Amans.

AIR. N°. 11. *Ces filles ſont ſi ſottes !*

Cela me prouve ſon honneur.
(*à Nicette.*)
Oui, vous avez, mon petit cœur,
Des tréſors que j'admire,
De la vertu, de la pudeur.

Madame MADRÉ.

Répondez, petite fille.

NICETTE.

Cela vous plaît à dire,
Monſieur :
Cela vous plaît à dire.

Madame MADRÉ.

Quels diſcours ! Quel eſprit matériel !

M. SUBTIL.

AIR. N°. 12. *A ſa voiſine.*

Je ſçaurai bien le déboucher.
Ah ! l'aimable innocence !
Rien encor n'a pû l'enticher :
Quel plaiſir, quand j'y penſe !
Ah ! quel plaiſir de défricher
Son ignorance !

Madame MADRÉ.

AIR. N°. 13. *Dormir eſt un temps perdu.*

Son eſprit ne ſortira
Jamais de ſa coſſe ;

Toujours bête elle sera,
Après comme avant la nôce.
Moi je n'ignorois de rien.
Dès son âge....

M. SUBTIL.

On sçait fort bien
Que vous fûtes précoce.

Vous l'intimidez. (*à Nicette.*) Venez-çà, répondez à votre fantaisie. Oui, oui, votre mere le veut bien.

Madame MADRÉ, *à Nicette.*

Parlez, parlez.

M. SUBTIL.

Ecoutez-moi.

AIR. N°. 14. *Ma femme est femme d'honneur.*

Avec vous je veux m'unir;
Je me flatte d'obtenir
Votre main, ma chere.

NICETTE.

Ma main! Pourquoi faire?

M. SUBTIL.

Je vais me marier avec vous.

NICETTE.

Marier!

M. SUBTIL.

Oui, je vous chérirai avec tendresse; il faut, de son côté, qu'une femme ait beaucoup d'amitié pour son mari. M'aimerez-vous bien?

NICETTE.

Oui, Monſieur.

M. SUBTIL.

Elle dit oui, ma Commere; que je ſuis content!

AIR. N°. 15. *Ce qui n'eſt qu'enflûre.*

Sur cet aveu plein d'appas,
Mon bonheur ſe fonde.

NICETTE.

Quoi! Monſieur, ne doit-on pas
Aimer tout le monde,
Aimer tout le monde?

M. SUBTIL.

Ce ne ſeroit pas là mon compte.

Madame MADRÉ.

C'en eſt trop. Je perds patience.

M. SUBTIL.

Ne la chagrinez pas; elle eſt telle que je deſire.

Madame MADRÉ.

Laiſſez-la donc, pour ſonger au reſte.

(*à Nicette.*)

AIR. N°. 16. *Pourquoi vous en prendre à moi?*

Allez chercher de l'eſprit,
Nigaude, pécore;
Allez chercher de l'eſprit.

NICETTE.

Pourquoi me gronder encore?

M. SUBTIL.

Contre elle qui vous aigrit?

Madame MADRÉ.

Allez chercher de l'esprit,
Nigaude, pécore;
Allez chercher de l'esprit.

NICETTE.

Mais je ne sçais pas où l'on en trouve.

Madame MADRÉ *s'en va en haussant les épaules.*

Hom!

M. SUBTIL *rit.*

Ah, ah, ah; sans adieu, belle Nicette.

SCENE III.

NICETTE *seule.*

QUE je suis malheureuse! Ma mere me dit tous les jours: allez chercher de l'esprit; &, quand je demande où il y en a, elle hausse les épaules, & se moque de moi.

AIR. N°. 17. *Quel désespoir!*

Quel désespoir
D'être sans esprit à mon âge!
Quel désespoir!
Je pleure du matin au soir.
Il faudra voir
Si l'on en vend dans le Village.
Quel désespoir!
Je pleure du matin au soir.

(*Appercev*a

(Appercevant M. Narquois qui se promene en lisant.)

Je vois un habile homme,
Que pour l'esprit on renomme.

SCENE IV.

M. NARQUOIS, NICETTE.

NICETTE *continue en abordant M. Narquois.*

MONSIEUR, dites-moi comme
Je dois faire pour m'en pourvoir.

M. NARQUOIS.

Il faut sçavoir....

NICETTE.

Daignez, non pas pour grosse somme,
M'en faire avoir,
Si vous en avez le pouvoir.

M. NARQUOIS.

Expliquez donc la chose.

NICETTE.

Excusez-moi, si j'ose....

M. NARQUOIS.

Expliquez donc la chose.

NICETTE.

C'est...

M. NARQUOIS.

Elle hésite, elle rougit.

NICETTE.

C'est qu'il s'agit....
C'est que je voudrois une dose....

M. NARQUOIS.

De quoi?

NICETTE.

D'esprit,
Voulez-vous m'en faire crédit?

M. NARQUOIS, *riant.*

Ah ah.

NICETTE.

On dit com' ça, Monsieur Narquois, que vous êtes bien sçavant; & que vous avez été obligé de quitter Paris parce que vous aviez trop d'esprit?

M. NARQUOIS.

C'est la vérité, ma fille.

NICETTE.

Je ne puis donc mieux m'adresser pour en avoir.

M. NARQUOIS.

AIR. N°. 18. *Je veux garder ma liberté.*

Cela ne s'acquiert qu'à grands frais.

NICETTE.

Ah! Monsieur, quel dommage!
Je n'ai pas de grands moyens; mais,
En attendant davantage,
Prenez mon anneau.

M. NARQUOIS.

Gardez ce Joyau ;
Je n'en puis faire uſage.

J'agis ſans intérêt, mon enfant ; mais de quelle eſpece d'eſprit voulez-vous ? Car il y en a de pluſieurs ſortes.

NICETTE.

Dame ! je veux du meilleur.

M. NARQUOIS.

De cet eſprit chef-d'œuvre de l'art, brillanté par l'imagination, & rectifié par le bon ſens ?

NICETTE.

Je ne connois pas ces gens-là.

M. NARQUOIS.

AIR. N°. 19. *Confiteor.*

On peut définir cet eſprit ;
Saillie aimable & raiſonnée ;
Ou, comme un de nos Auteurs dit,
C'eſt la raiſon aſſaiſonnée.
Mon enfant, vous comprenez bien ?

NICETTE.

Comme ſi vous ne diſiez rien.

M. NARQUOIS.

L'eſprit que vous me demandez eſt une choſe bien rare !

NICETTE.

Comment avez-vous trouvé le vôtre ?

M. NARQUOIS.

En feuilletant de bons Livres.

NICETTE.

C'eſt donc pour feuilleter des Livres, que ma mere s'enferme dans le cabinet de Monſieur le Bailli ?

M. NARQUOIS.

Cela peut être.

NICETTE.

Prêtez-moi celui que vous tenez.

M. NARQUOIS.

Pourquoi faire ?

NICETTE.

Pour le feuilleter ; afin de trouver tout d'un coup de l'eſprit comme vous.

M. NARQUOIS.

Ah, ah ! L'eſprit ne ſe trouve pas ſi promptement. Le mien eſt le fruit d'une longue étude, j'ai commencé par les Humanités.

NICETTE.

Je ſuis déja fort humaine.

M. NARQUOIS.

Enſuite, j'ai étudié la Rhétorique, la Philoſophie, le Droit.

NICETTE.

Et ma mere a-t-elle auſſi étudié tout cela.

M. NARQUOIS.

Non vraiment.

NICETTE.

AIR. N°. 20. *Suivons l'Amour; c'est lui qui nous mene.*

Oh! bien, tenez, c'est trop de mystere:
Monsieur Narquois, donnez-moi plutôt
Du même esprit dont se sert ma mere;
Car c'est, je crois, de celui qu'il me faut.

M. NARQUOIS.

C'est-à-dire, que vous me demandez l'esprit naturel.

NICETTE.

Naturel, soit.

M. NARQUOIS.

Oh, oh! celui-là est un présent de la nature, que l'éducation ne sçauroit donner.

NICETTE.

Comment?

M. NARQUOIS.

AIR. N°. 21. *O reguingué, ô lon lan la.*

On peut fort bien le cultiver;
Mais non pas en faire trouver.

NICETTE.

Vous me voulez faire endêver.

M. NARQUOIS.

Ma fille, en cette conjoncture,
L'art ne peut rien sans la nature.

NICETTE.

Eſt-ce que vous n'avez pas de ç'teſprit-là, vous?

M. NARQUOIS.

J'en ai; mais......

NICETTE.

Mais vous ne voulez pas m'en donner. C'eſt bien vilain.

AIR. N°. 22. *Tu n'as pas le pouvoir.*

En vous j'ai mis tout mon eſpoir.

M. NARQUOIS.

J'aurois beau le vouloir : (*bis.*)
Hélas ! malgré tout mon ſçavoir,
Je n'ai pas ce pouvoir. (*bis.*)

NICETTE.

Il me quitte. Je ne connois rien de plus chiche que ce Vieillard-là.



SCENE V.

L'ÉVEILLÉ, NICETTE.

L'ÉVEILLÉ.

AIR, N°. 23. *L'Agaçante. Je vous aime, Célimene.*

FINETTE avec moi s'engage,
Ma parsonne l'attendrit;
Je l'empaumons par mon langage:
Morgué, vivent les gens d'esprit.
La fortune me rit;
J'épousons la parle du Village.
La fortune me rit.
Morgué, vivent les gens d'esprit.

NICETTE.

Ah! vous en avez? Donnez-m'en, Monsieur l'Éveillé.

L'ÉVEILLÉ.

AIR. N°. 24. *Viens, ma Bergere, viens seulette, ô lon lan la landerira.*

Que voulez-vous de moi, Nicette?
O lon lan la landerira.
Tatigué, qu'alle est joliette!
O lon lan la landerirette:
Que d'agrémens elle a déjà!

NICETTE.

AIR. N°. 25. *Vous en venez, vous en venez.*

L'esprit feroit mieux mon affaire;

J'en demande mon néceſſaire.

L'ÉVEILLÉ.

Oh ! puiſque vous en deſirez,
Vous en aurez, vous en aurez :
Je prévois bian que vous en aurez,
Que vous en aurez.

NICETTE.

Voyez ce vilain Monſieur Narquois ! il m'a dit com' ça, que ça ne ſe pouvoit pas.

L'ÉVEILLÉ.

Bon, bon ! V'la encore un biau olibrius ; il n'a de l'eſprit qu'en Latin ; j'en avons en François.

AIR. N°. 26. *Le tout par nature.*

Oh ! quant à l'égard de ça,
Du reſte j'en avons là.
Comme moi Finette en a,
Et bian-tôt, je vous jure,
Comme à nous il vous vïandra ;
Le tout par nature.

NICETTE.

Et ça ne peut-il pas ſe donner ?

L'ÉVEILLÉ.

Oui, vraiment.

AIR. N°. 27. *Tout cela m'eſt indifférent.*

En voici la comparaiſon :
Lorſque l'on greffe un ſauvageon,
La ſève, par ce ſtratagême,
Se communique & fait profit....
Il en eſt ainſi tout de même ;

On peut ſe bailler de l'eſprit.

NIÇETTE.

Et ne pourriez-vous m'en faire avoir dès à préſent ?

L'ÉVEILLÉ.

Moi ? Eh mais.... Tatiguoi ! Alle eſt bien drôlette !

AIR. N°. 28. *O ricandaine, ô ricandon.*

Et pourquoi non, mon biau tendron ?
O riçandaine, ô ricandon.
Quoique j'ayons l'air un peu rond,
J'en ſçavons long.
Avec ce petit bec mignon,
Votre recharche, mon trognon,
N'eſt pas vaine.
Le joli minois que voilà !
Pour vous il me parle déja.
(*Il rit.*)
Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah.
Ça puiſque l'eſprit eſt ſur jeu,
Par la jarni, je ſens bien que....
Oui, je vous en baillerai,
O ricandaine ;
Je vous en donnerai,
O ricandé.

NIÇETTE.

AIR. N°. 29. *Donnez, Amans ; mais donnez bien.*

Vaudeville du Magnifique.

Vos bontés me rendent confuſe :
Me ferez-vous de tels préſens ?
A moi qui n'ai que quatorze ans.

L'ÉVEILLÉ.

Jamais l'esprit ne se refuse....

Laissez faire, je vous donnerai tout ce que j'en ai.

NICETTE.

AIR. N°. 30. *Non, je ne veux pas rire.*

(*à part.*)

Me donner tout l'esprit qu'il a! (*bis.*)
Vaux-je la peine de cela?

L'ÉVEILLÉ.

Oui, ma petite Reine.
Vous en valez bian la peine,
Vous en valez bian la peine.
Oui-da,
Vous en valez bian la peine.

NICETTE.

AIR. N°. 31. *Allons la voir à S. Cloud.*

D'un pareil bien-fait, hélas!
Je serai reconnoissante.
Sur-tout ne me trompez pas;
Car je suis bien innocente.

L'ÉVEILLÉ.

Pargué, j'en serois bian fâché.

NICETTE.

Il faut me faire bon marché;
Car je ne suis pas riche.

L'ÉVEILLÉ.

Et moi, je ne suis pas chiche.

Je sis un garçon fort sarviabe, fort cha-

ritable; je ne demandons que vot' ami-quié.

NICETTE.

C'eſt trop juſte.

L'ÉVEILLÉ.

AIR. N°. 32. *Vaudeville du retour de Fontainebleau.*

Gardez-vous, ſur cet entretien,
De jaſer avec Finette.
Allez, je vous inſtruirons bien;
Ça, commençons, belle Nicette.

SCENE VI.

L'ÉVEILLÉ, FINETTE, NICETTE.

FINETTE, *retirant l'Éveillé.*

EH! gué gué gué gué, comme il y va!
La la la la la la la la la la la la.

L'ÉVEILLÉ.

Me vlà pris comme un Renard.

NICETTE.

Pardi, ma couſine Finette, vous êtes bian inſupportable de venir nous interrompre comme ça mal-à-propos.

FINETTE.

Oui-dà!

AIR. N°. 33. *L'autre jour Colin, d'un air badin.*

(*à l'Éveillé.*)

Avec ce Tendron,
Vous vouliez donc
Ici me faire niche.

L'ÉVEILLÉ.

Qu'appréhendez-vous ?

FINETTE.

Craignez mon couroux.

L'ÉVEILLÉ.

Queu transport jaloux !
Je ne lui fais pas les yeux doux.

FINETTE.

De conter fleurette
Vous n'êtes pas chiche ;
Laissez-là Nicette,
Tôt, que l'on déniche.
Pour cette poulette,
L'Éveillé me triche,
Tout prêt d'être mon mari !
Fi.

L'ÉVEILLÉ.

AIR. N°. 34. *Tourlouri rette, lironfa.*

Ecoutez-moi, belle brunette,
Et calmez ce brusque dépit. (*Il rit.*)

FINETTE.

Je crois encore qu'il en rit.

L'ÉVEILLÉ.

C'est... c'est... c'est que Nicette
Charche par-tout de l'esprit...
Queu mal fait-on quand on l'instruit ?

NICETTE.

AIR. N°. 35. *Tarare, ponpon.*

M'empêcher d'en avoir ! vous n'êtes guère bonne ;
Mais il m'en donnera,
Pour cette bague-là.

FINETTE.

Doucement, ma mignonne ;
Je lui défends.

NICETTE.

Pourquoi ?

FINETTE.

Oh ! l'Éveillé n'en donne
Qu'à moi.

NICETTE.

Eh mais ; vous en avez tant ?

FINETTE.

On n'en sçaurait trop avoir.

NICETTE.

Laissez-la dire, Monsieur l'Éveillé,
Donnez-m'en toujours.

L'ÉVEILLÉ.

AIR. N°. 36. *C'est la chose impossible.*

Oh ! Finette ne le veut pas.

NICETTE.

Franchement cela me chagrine.
Que dois-je faire en pareil cas ?
Ayons recours à ma cousine.
Je compte sur vous pour cela ;
Donnez-m'en donc.

L'ÉVEILLÉ.

Qu'alle eſt riſible !
C'eſt la la la la la la la la,
C'eſt la choſe impoſſible.

FINETTE.

Allez, l'Éveillé ſe moque de vous ; ça ne ſe donne point, ça vient tout ſeul.

NICETTE.

Et quand ça vient-il donc ?

FINETTE.

Dame ! ça vient.... ça vient quand ça vient ; queu queſtion elle fait-là ?

NICETTE.

Air. N°. 37. *Ah ! ah ! ah ! venez-y toutes, les belles jeunes filles, moudre.*

Ne puis-je ſçavoir comme
Cet eſprit me viendra ?

L'ÉVEILLÉ.

Ce ſera
Lorſqu'auprès d'un jeune homme,
Le petit cœur fera
Ti ta ti ta ti ta ta,
Et que vous ſentirez naître
Un deſir preſſant de connoître
Ce qui cauſe ça.

NICETTE.

Je n'y entends rien.

L'ÉVEILLÉ.

C'eſt que vous ne ſçavez pas ce que c'eſt que l'eſprit.

NICETTE.

Qu'est-ce que c'est donc ?

L'ÉVEILLÉ.

L'esprit ? c'est... c'est une belle chose !

NICETTE.

Hé bien ?

L'ÉVEILLÉ.

Ça sart biaucoup aux filles.

NICETTE.

Hé bien ?

L'ÉVEILLÉ.

C'est.....

FINETTE.

Oh c'est, c'est... qu'alle aille apprendre d'Alain ce que c'est.

L'ÉVEILLÉ.

Pargué, ça doit faire un bel attelage !

AIR. N°. 38. *Ah ! que Colin l'autre jour me fit rire !*

Qu'il vous en donne ; Alain en est le maître.

NICETTE.

Alain, Alain ! cela pourroit-il être ?
On dit, hélas !
Qu'il n'en a pas.

L'ÉVEILLÉ & FINETTE, *en s'en allant.*

Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah.

SCENE VII.

NICETTE *seule.*

AIR. N°. 39. *Il faut que je file, file.*

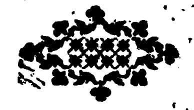
TOUT le monde m'abandonne :
Ça me fait sécher sur pié.
Ne trouverai-je personne,
Pour moi de bonne amitié,
Qui m'en donne, donne, donne,
Qui m'en donne par pitié ?

AIR. N°. 40. *Au bout, au bout, au bout du monde.*

Ne perdons pas encor courage,
Informons-nous dans le Village,
Je ferai tant que j'en aurai.
Quêtons à la ronde,
S'il le faut, j'irai
Au bout du monde.

AIR. N°. 41. *Rossignolet du verd bocage.*

Je mettrai fin, par cette emplette,
A mon chagrin.



SCENE

SCENE VIII.

NICETTE, ALAIN.

ALAIN.

VOus voilà donc? Bon jour, Nicette.

NICETTE.

Bon jour, Alain.

ALAIN, *rit niaiſement*.

Hé, hé, hé, hé.

NICETTE.

Qu'avez-vous à rire?

ALAIN.

Hé, hé, j'en ai envie toutes les fois que je vous rencontre.

NICETTE.

Eſt-ce que j'ai la mine riſible?

AIR. N°. 42. *Philis en cherchant ſon Amant.*

Tout chacun ſe moque de moi.

ALAIN.

Ce n'eſt pas pour ça, jarniguoi:
Dam', tenez, je ne ſçais pourquoi,
Je ris d'aiſe, à ce que je croi,
Quand je vous voi.

Eſt-ce qu'ous n'êtes pas itou bian-aiſe de me voir vous?

NICETTE.

Oui, Alain.

ALAIN.

Stapendant vous avez l'air triste.

NICETTE.

C'est que je suis fâchée.

ALAIN.

AIR. N°. 43. *Tu n'as pas ce qu'il me faudroit.*

Hé bien! Qu'est-ce qui vous chagreine?

NICETTE.

Ah! Je n'ai point d'esprit, Alain.

ALAIN.

Quoi! C'est ça qui vous met en peine?
Non plus que vous, je n'en ai brin;
Je n'en eus jamais, & j'ignore
A quoi l'esprit me sarviroit.
Je puis sans ça bian vivre encore.

NICETTE.

Oh! Moi, je sens qu'il m'en faudroit.

AIR. N°. 44. *Ton himeur est, Cathereine.*

C'est, dit-on, chose fort belle;
Aux filles ça sart biaucoup.

ALAIN.

Où cette drogue croît-elle?

NICETTE.

Ça se trouve tout d'un coup.

ALAIN.

Là-dessus je veux m'instruire.

NICETTE.

Un pareil desir me tient.
Tout ce que je puis vous dire,
C'est que ça vient, quand ça vient.

Sans ma cousine, l'Éveillé m'auroit peut-être donné de l'esprit.

ALAIN.

Je sis fâché de n'en point avoir, je vous en ferois présent.

NICETTE.

Je ne sçais; j'aimerois mieux vous avoir st'obligation-là qu'à d'autres.

ALAIN.

Je ne demanderois qu'à vous faire plaisir.

NICETTE.

Je voudrois bien vous faire plaisir aussi.

ALAIN.

Je ne sçais comme ça se fait, vous me revenez mieux que toutes les filles du village.

NICETTE.

Et vous, vous me plaisez mieux que Robin, mon Mouton.

ALAIN.

Tatigué! sans sçavoir c'en que c'est que l'esprit, vous me donnez envie d'en avoir.

NICETTE.

AIR. N°. 45. *Dans notre Village chacun vit content.*

Cherchons-en enſemble :
Quand nous en aurons,
Nous partagerons.

ALAIN.

Vous avez raiſon, ce me ſemble ;
J'en trouvarrons mieux,
Quand nous ſerons deux.

NICETTE.

Si j'en trouve, par hazard, en mon particulier, je vous en ferai part auſſi-tôt.

AIR. N°. 46. *Une Vielle d'argent, lirette.*

Tout à la bonne franquette,
Se partagera.

ALAIN.

La part ſera bien-tôt faite :
Dès qu'il m'en viendra,
Tout ſera pour vous, Nicette.
Tout pour vous ſera.

Je n'en veux avoir que pour vous.

NICETTE.

C'eſt bian honnête, mais il faut que ça ſoit en commun. Allons en chercher au plutôt.

ALAIN.

Par où faut-il aller ?

NICETTE.

Je n'en ſçais rien.

ALAIN.

Attendez.....

Air. N°. 47. *Un jour le bon Pere Abraham prêchoit avec instance.*

On trouve de tout à Paris.
On en vend là, sans doute;
Ne vous embarrassez du prix,
J'en aurons, quoiqu'il coûte.
Ensemble, allons-y de ce pas.
Eh! Que sçait-on? Peut-être, hélas!
J'en trouvarrons en route.

NICETTE.

Partons, c'est bien dit.

SCENE IX.

Madame MADRÉ, NICETTE, ALAIN.

Madame MADRÉ.

Air. N°. 48. *Je n' lui, je n' lui donne pas; mais je lui laisse prendre.*

ALAIN, où voulez-vous aller,
Avec cette innocente?
Demeurez, je dois vous parler.
(*à Nicette.*)
Et vous, impertinente,
Pourquoi lui donnez-vous le bras,
D'un petit air si tendre?

NICETTE.

Je n' lui je n' lui donne pas;
Mais je lui laisse prendre.

Madame MADRÉ.

AIR. N°. 49. *N'oubliez pas votre houlette, Lisette.*

Ne les laissons point seuls ensemble,
Je tremble,
Qu'ils n'y prennent plaisir.
Pouvez-vous de la sorte agir,
Sans rougir, petite pecore?

NICETTE.

Excusez-moi, Maman, j'ignore
Encore,
Lorsque l'on doit rougir.

Madame MADRÉ.

Allez, petite fille, allez mettre un fichu.

NICETTE.

Je n'ai pas froid, ma mere.

Madame MADRÉ.

Allez, vous dis-je, & que je ne sçache pas que vous parliez davantage avec Alain; entendez-vous? Que je ne sçache pas ça.

NICETTE.

Non, ma mere.

(*Elle sort en regardant Alain à plusieurs reprises; Alain la regarde aller.*)

SCENE X.

Madame MADRÉ, ALAIN.

Madame MADRÉ.

A Quoi vous amuſez-vous, Alain, avec une morveuſe ? Vous ne dites mot. Un garçon d'eſprit répondroit queuque choſe.

ALAIN, *d'un ton chagrin.*

Oh ! je n'ai pas d'eſprit, moi.

Madame MADRÉ.

Hé bien ! je vous en ferai avoir.

ALAIN, *d'un air joyeux.*

Tout de bon ?

Madame MADRÉ.

Oui.

ALAIN.

Oh, oh ! tant-mieux. Que je vous ſerai bien obligé !

AIR. N°. 50. *Je ne ſçais pas écrire.*
Vaudeville des Billets doux.

Jamais mon pere ne m'apprit
Comme il faut avoir de l'eſprit.

Madame MADRÉ.

J'en ferai mon affaire.
Je vous inſtruirai dès ce jour.
L'eſprit vient en faiſant l'amour.

ALAIN.

Je ne sçais pas le faire.

Madame MADRÉ.

C'est encore ce que je veux vous montrer. L'esprit ne se façonne que par le commerce du biau sesque.

ALAIN.

Montrez, montrez-moi ça.

Madame MADRÉ.

Faut premiérement que vous choisissiez une amoureuse.

ALAIN.

Qu'est-ce que c'est que ça, une amoureuse ?

Madame MADRÉ.

AIR. N°. 51. *On n'aime point dans nos Forêts.*

Une Belle qu'on-aime bien ;
Suppósons que ce soit moi-même.

ALAIN, *d'un air riant.*

Oh ! tenez, ne supposons rien ;
C'est déja fait.

Madame MADRÉ, *à part.*

C'est moi qu'il aime.

ALAIN.

Je viens de choisir à l'instant.

Madame MADRÉ, *à part.*

Ah ! qu'il me rend le cœur content !
C'est cet aveu que je demandois.

ALAIN.

Hé bien ? st'amoureuse, comme vous dites ?

Madame MADRÉ.

AIR. N°. 52. *Que je regrette mon Amant !*

Il faut l'aborder joliment ;
Et, d'une maniere galante,
On lui fait un doux compliment.

ALAIN.

Fort bien.

Madame MADRÉ.

Après on lui présente,
D'un air coquet,
Un bouquet,
De muguet,
Ou d'œillet,
Qu'on lui met
A son corset.

ALAIN.

Allez, allez, cela vaut fait.
Mais qu'est-ce que c'est que faire un compliment ?

Madame MADRÉ.

Par exemple, c'est recomparer sa Belle aux fleurs, au biau jour ; enfin, à ce qu'on trouve de plus agriable.

ALAIN.

Bon : revenons à st'amoureuse.

Madame MADRÉ.

AIR. N°. 53. *Quand la Bergere vient des Champs tout dandinant.*

Ensuite on lui baise la main,

D'un air badin,
Mon cher Alain;
Quelquefois même plus malin,
Zeste, on l'embrasse;
Avec audace.

ALAIN.

Le tour est fin.
Et l'esprit ?

Madame MADRÉ.

L'esprit alors commence à venir. (*En lui donnant son bouquet.*) Eprouvons si vous avez bian retenu tout ce que je vous ai dit ? Vlà mon bouquet.

ALAIN, *prend le bouquet & le met à son côté.*

Donnez.

Madame MADRÉ.

AIR. N°. 54. *Est-ce que ça se demande ?*

Il n'entend pas.

ALAIN.

J'entends fort bien
Toute la manigance.

Madame MADRÉ.

Oui, mais voyez s'il en fait rien!

ALAIN.

Baillez-vous patience.

Madame MADRÉ.

Répétez donc
Votre leçon.

ALAIN.

Oh! ce n'est pas la peine.

Alain tantôt
Sera moins sot;
De ça soyez çartaine.

Madame MADRÉ, *à part.*

On lui a dit apparemment que je dois l'épouser. (*à Alain.*) Vous sçavez donc...

ALAIN.

Hé, oui, oui, je sçavons..... suffit.

Madame MADRÉ.

A propos, vous êtes de la noce de Finette; je vous choisis pour mon meneux, & je vais acheter des rubans pour vous, comme ça se pratique.

ALAIN.

Bon, bon. (*à part.*) Je donnerai tout ça à Nicette.

Madame MADRÉ.

Suivez-moi.

ALAIN, *bas à Nicette qui paroît.*

Oh! oh! Attendez-moi là, mon Amoureuse.



L'ÉVEILLÉ.

AIR. N°. 56. *Et la belle le trouva bon.*

Me promenant à l'écart,
Un jour au fond d'un bocage,
Je t'avisis, par hazard,
A l'abri d'un épais feuillage,
Tu dormois tranquillement.

FINETTE.

Oh! vraiment, j'en faisois semblant.

NICETTE.

Fort bien.

L'ÉVEILLÉ.

Même AIR.

Que ton air étoit charmant!
J'admire d'une cachette,
J'approche enfin doucement,
Et je baise ta main blanchette;
Tu t'éveille en te fâchant.

FINETTE.

Oh! vraiment, j'en faisois semblant.

Mais pendant que tu rappelles le passé, tu ne songes pas au présent.

L'ÉVEILLÉ.

T'as morgué raison. Apprête-toi, j'allons venir te charcher pour nous marier.

NICETTE.

Vlà-t-il pas qu'elle l'empêche encore d'en dire davantage!

SCENE XIII.

FINETTE, NICETTE.

FINETTE.

AIR. N°. 57. *Toujours va qui danse.*

LEs soins, les soucis, l'embarras,
Sont les fruits du mariage;
On a des enfans sur les bras,
Il faut faire un ménage;
Mais de toutes ces peines-là,
Un époux récompense.
Ta la la la la la la la,
Toujours va qui danse.

NICETTE, *appelle Finette, comme elle est prête d'entrer dans la maison.*

Ma cousine? Ma cousine? (*à part.*) Il faut que je l'éloigne de cheux nous, Alain va venir me trouver.

FINETTE.

Qu'est-ce que c'est?

NICETTE.

(*à part vivement.*) Elle en instruiroit ma mere. (*haut niaisement.*) Monsieur le Tabellion m'a dit de vous dire comme ça qu'ous alliez cheux lui tout à l'heure, tout à l'heure.

FINETTE.

Est-ce qu'il y auroit queuque anicroche à mon mariage ? Voyons ça.

SCENE XIV.

NICETTE *seule.*

J'APPERÇOIS Alain ; je vais lui dire tout ce que j'ai entendu. Mais commençons par essayer les semblans de ma cousine.

(*Elle se met sur le gazon & fait semblant de dormir.*)

SCENE XV.

ALAIN, NICETTE.

ALAIN.

AIR. N°. 58. *Je sommeille.*

HOLA, belle Nicette, holà.
Où donc êtes-vous ? La voilà
Qui sommeille.
Avec ces rubans ornons-la ;
Mais prenons garde que cela
Ne la réveille.

Même

Même AIR.

Mordi, le tour seroit malin;
Mais je crains trop....

NICETTE.

Alain, Alain,
Je sommeille.

ALAIN.

J'en ai biaucoup à vous conter;
Çà, çà, que, pour nous écouter,
Ou se réveille.

Même AIR.

Elle dort, approchons; tout doux....
Je n'oserois, retirons-nous.

NIÇETTE.

Je sommeille.

ALAIN.

Nicette c'est assez dormi;
C'est la voix d'Alain votre ami
Qui vous réveille.

NICETTE *se leve & présente la main à Alain.*

Allons, baisez-moi la main, afin que je fasse semblant de me fâcher. Je sçais comme vient l'esprit.

ALAIN.

Oh! je le sçais bien itou. Allez; l'esprit vient de l'amour!

NIÇETTE.

De l'amour!

ALAIN.

J'allons vous expliquer ça ; quand on a choisi une amoureuse, c'est-à-dire, queuqu'un qu'on aime bien ; on li fait un compliment, & pis encore, on li donne des fleurs.

NICETTE.

C'est drôle.

ALAIN.

AIR. N°. 59. *La fille de Village, ou Attendez-moi sous l'orme.*

On prend la main encore.

NICETTE.

Ensuite que fait-on ?

ALAIN.

Puis on la baise encore.

NICETTE.

L'esprit ainsi vient donc ?

ALAIN.

Puis on embrasse.

NICETTE.

Encore !

ALAIN.

Oh ! l'on n'y manque point,
Et d'encore en encore,
L'esprit vient à son point.

J'allons en faire l'expérience. Allons. Prenez que vous v'là. Vous allez voir, vous allez voir...

(Il va au fond du Théâtre & revient le bouquet à la main & le chapeau sous le bras, en disant :)

D'une magniere galante; (*il fait la révérence, & dit:*) le compliment à st'heure. Mademoiselle Nicette, vous êtes belle..... belle..... comme..... comme vous-même. Je ne sçais, mordi, rien de plus biau à quoi vous recomparer. (*d'un ton plus familier.*) L'esprit viant-il?

NICETTE.

Non. Mais j'ai bonne espérance; ça me rend joyeuse.

ALAIN.

AIR. N°. 60. *De l'amour je subis les loix; je n'en fais plus un vain mystere.*

Recevez donc ce biau bouquet.

NICETTE.

Très-volontiers.

ALAIN.

Il faut, Nicette,
Que je l'attache à ce corset.

NICETTE.

Très-volontiers.

ALAIN, *après avoir attaché le bouquet.*

L'affaire est faite.
Prenons & baisons cette main.

(*Il baise la main de Nicette.*)

NICETTE, *émue.*

Alain.... Alain.... mon cœur palpite.

ALAIN.

Le mien galope aussi son train.

NICETTE.

Cher Alain,
Quel ſujet nous agite !

AIR. N°. 61. *Dieux ! quel tourment !*

C'eſt de l'eſprit aſſurément,
Qui nous vient bruſquement.

ALAIN.

Je penſons tout de même.

Eprouvons encore ça. (*Il lui baiſe encore la main.*)

Je ſens en ce moment....
Ah ! quel moment !

NICETTE.

Un trouble extrême.

ENSEMBLE.

C'eſt de l'eſprit aſſurément.

ALAIN.

Je n'aurons que faire d'aller à Paris pour en charcher. Mais ce n'eſt pas le tout.

NICETTE.

Je m'en doute bien ; car il me ſemble que l'eſprit ne commence qu'à me venir, & c'eſt ſi peu....

ALAIN.

Oh ! il y a encore l'embraſſement.

NICETTE.

Ah ciel ! J'entends touſſer Monſieur le Tabellion. Le v'là. Cachez-vous derriere moi.

SCENE XVI.

NICETTE, ALAIN, M. SUBTIL.

M. SUBTIL.

Belle Nicette, je viens pour dresser les articles de mon mariage avec vous. Mais vous me paroissez émue.

NICETTE, *en serrant la main d'Alain qui est caché derriere elle.*

C'est que je suis à côté de ce qui me fait plaisir.

M. SUBTIL.

Je lui fais plaisir ! L'aimable enfant ! Que cette ingénuité a de charmes !

NICETTE, *d'un ton niais affecté.*

Rendez-moi un service, Monsieur Subtil ; la nôce de ma cousine se fait cheux nous ; je n'ai pas achevé d'y ranger ; si ma mere venoit, elle gronderoit. Allez audevant d'elle pour l'amuser ; elle est allée par là-bas.

AIR. N°. 62. *Va-t-en voir s'ils viennent, Jean.*

Empêchez-la que d'ici
Elle ne s'approche ;
L'Éveillé, Finette aussi ;
Je crains leur reproche :

Ces causeurs avec maman
De moi s'entretiennent.

M. SUBTIL.

Rassurez-vous, belle Nicette; je vais faire le guet. (*En s'en allant.*) Qu'il est doux de garder ce qu'on aime!

SCENE XVII.

NICETTE, ALAIN.

NICETTE *acheve l'air ci-dessus vivement, lorsque M. Subtil est éloigné.*

VA-T-EN voir s'ils viennent, Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.

ALAIN.

Qu'est-ce que c'est que son mariage avec vous?

NICETTE.

Il dit qu'il sera mon mari: je ne sçais pas ce que ça signifie; mais il faut que le mariage soit bian joli, puisque l'Éveillé & ma cousine sont si aises de se marier.

ALAIN.

AIR, N°. 63. *Vîte à Catin un verre.*

Oh! ne vous en déplaise,
Je serois, tatiguoi,
Fâché que vous soyez bian-aise.
Avec un autre qu'avec moi.

NICETTE, *avec sentiment.*

Je sens bien aussi que je ne pourrois être bien-aise sans vous. Puisque c'est ainsi, marions-nous nous deux.

ALAIN.

Bon, comme ça.

NICETTE.

Comment ferons-nous? Faut prendre conseil de l'esprit.

ALAIN.

AIR. N°. 64. *Pour voir un peu comme ça s'ra.*

C'est raisonner fort prudemment,
Il réglera notre conduite.
J'en étions à l'embrassement;
De ma leçon c'est une suite.
Belle Nicette, éprouvons-la,
Pour voir un peu comment ça s'ra.

(*L'Éveillé qu'on ne voit point, chante.*)

AIR. N°. 65. *Quel plaisir d'être avec vous!*

Quel plaisir
Vient me saisir!
Voici le moment qui va nous unir.

ALAIN, *avec dépit.*

Peste soit de l'importun!

NICETTE.

C'est l'Éveillé: cachez-vous dans not' maison, je vais bien vîte le renvoyer.

SCENE XVIII.

L'ÉVEILLÉ, NICETTE.

L'ÉVEILLÉ.

*Reprise de l'*AIR *ci-dessus.*

QU'IL m'est doux de t'obtenir,
Ma brunette,
Joliette !
Quel plaisir
Vient me saisir !
Celle que j'aime,
Qui m'aime de même,
Va remplir
Tout mon désir :
Voici le moment qui va nous unir.

Nicette, vot' couseine est-elle prête ? Je venons la charcher.

NICETTE.

Oh vraiment ! elle est fâchée que vous l'ayez fait trop attendre. Elle est sortie.

L'ÉVEILLÉ.

Queu conte ! Eh ! où est-elle allée ?

NICETTE.

Oh ! dame.... Ecoutez.

(Elle parle bas à l'Éveillé.)

SCENE XIX.

Madame MADRÉ, L'ÉVEILLÉ, NICETTE.

Madame MADRÉ, *à M. Subtil qu'elle fait entrer dans la maison pendant que Nicette parle à l'Éveillé.*

ENTREZ toujours, Monsieur Subtil, je vais vous envoyer Alain & Nicette.

NICETTE, *à l'Éveillé.*

Ne dites pas que je vous l'ai dit, au moins.

L'ÉVEILLÉ.

Non, non, grand merci. (*En s'en allant.*)

*Fin de l'*AIR *ci-dessus.*

Quel plaisir vient me saisir !
Voici le moment qui va nous unir.

NICETTE, *appercevant sa mere.*

Ah ! v'là bien autre chose !



SCENE XX.

Madame MADRÉ, NICETTE.

Madame MADRÉ.

QUE faites-vous ici petite fille ? Ah ! ah ! v'là un fichu plaisamment mis.

NICETTE.

Dame ! je suis si simple.

Madame MADRÉ.

Pourquoi ces fleurs dans vos cheveux ? V'là qu'est nouveau : je ne prétends pas qu'ous vous ajustiais comme ça ; quand vous serez mariée, à la bonne heure : on ne trouvera plus à redire à vos actions.

AIR. N°. 66. *Baise-moi donc, me disoit Blaise.*

A votre gré vous pourrez faire.

NICETTE.

Hé bien ! hé bien ! mariez-moi, ma mere :
Que ce soit plutôt que plus tard ;
Car, tenez, j'ai tant de bêtise,
Que je pourrois bien, par mégard,
Faire encore quelque sottise.

Madame MADRÉ.

Vot' mariage va se terminer tout-à-l'heure. Vot' mari futur est cheux nous.

NICETTE, *vivement.*

Est-ce que vous le sçavez ?

Madame MADRÉ.

Eh ! vraiment oui.

NICETTE.

Vous l'avez donc vû entrer ?

Madame MADRÉ.

Eh oui ! vous dis-je. Qu'elle est bête !

NICETTE.

Et vous me permettez que je me marie avec lui ; non avec d'autres ?

Madame MADRÉ.

Oui, oui, esprit bouché, je le permets, je le veux, je l'ordonne, & vous serez ensemble dès demain.

NICETTE.

Que je suis contente !

Madame MADRÉ.

Quel empressement ! Où court-elle ?

NICETTE.

Alain, Alain.

Madame MADRÉ, *voyant sortir Alain de chez elle, avec M. Subtil.*

Que vois-je !

SCENE XXI. ET DERNIERE.

M. SUBTIL, ALAIN, Madame MADRÉ, NICETTE, L'ÉVEILLÉ, FINETTE.

M. SUBTIL.

Ne puis-je sçavoir, Alain, pourquoi je vous trouve chez Madame Madré ?

FINETTE, *à M. Subtil.*

Ah! vous v'là, Monsieur le Tabellion. J'ai couru tout le Village pour vous trouver. On dit que vous avez à me parler.

M. SUBTIL.

Qui vous a dit cela ?

FINETTE.

C'est Nicette.

L'ÉVEILLÉ, *à Finette.*

Pardi, Mademoiselle Finette, est-ce que nous jouons aux barres ? Queu caprice vous prend d'être fâchée contre moi ?

FINETTE.

Qui vous a dit cela ?

L'ÉVEILLÉ.

C'est Nicette.

Madame MADRÉ.

Alain, qu'eſt-ce qui vous a fait entrer cheux nous?

ALAIN.

Hé, hé, hé, c'eſt Nicette.

Madame MADRÉ.

C'eſt Nicette, c'eſt Nicette. Expliquez-nous ça, morveuſe.

NICETTE.

Dame! ma mere, vous ſçavez bien que vous m'avez dit com' ça: petite fille, que je ne ſçache pas qu'ous parliez avec Alain.

Madame MADRÉ.

Hé bien! eſt-ce ainſi que vous m'obéiſſez?

NICETTE.

Vraiment oui. Afin que vous ne le ſçachiez pas, ni perſonne, j'ai envoyé Finette d'un côté, l'Éveillé de l'autre, M. Subtil a bien voulu avoir la bonté de faire le guet, & j'ai fait cacher Alain cheux nous.

L'ÉVEILLÉ.

Pargué en v'là d'une bonne!

M. SUBTIL.

Quelle innocente!

FINETTE, *rit.*

Ah, ah, ah.

Madame MADRÉ.

Il eſt bien queſtion de rire!

NICETTE, *vivement.*

AIR. N°. 67. *Loin que le travail m'épouvante.* De la Parodie *d'Atys.*

A préſent je ne dois plus feindre :
De vous je n'ai plus rien à craindre ;
Alain m'épouſera demain.
Au plaiſir mon ame ſe livre :
Si je n'avois mon cher Alain,
Je crois que je ne pourrois vivre.

L'ÉVEILLÉ.

Comme elle en dégoiſe!

FINETTE.

Qui eſt-ce qui diroit ça?

Madame MADRÉ, *à Nicette.*

Queu galimatias me faites-vous? Vous me paroiſſez bien alerte!

NICETTE.

C'eſt qu'Alain m'a donné de l'eſprit ; vous ne me gronderez plus de n'en point avoir.

ALAIN.

Oh vraiment! je lui ai donné bien autre choſe : voyez, voyez ; je lui ai donné encore votre bouquet & vos rubans ; c'eſt mon amoureuſe, j'ai bien retenu tout ce qu'ous avez dit.

AIR. N°. 68. *Chacun à ſon tour, liron, lirette.*

Bon effet ça viant de produire :

Grand merci, Madame Madré.
Vous avez bien voulu m'instruire :
Morgué, je vous en sçais bon gré.
J'instruisons votre fille Nicette,
Je li montre à faire l'amour :
Chacun a son tour,
Liron, lirette,
Chacun a son tour.

M. SUBTIL.

Que dites-vous à cela, Madame Madré ?

Madame MADRÉ.

Vous-même, Monsieur Subtil ?

M. SUBTIL.

Je dis que je cherchois une Agnès, & que je n'en trouve plus. Ils sont plus fins que nous, puisqu'ils nous ont attrapés ; ainsi mon avis est qu'on les marie ensemble, pour arrêter les progrès de l'esprit.

Madame MADRÉ.

AIR. N°. 69. *Ne vous laissez jamais charmer ;*
Iris, c'est une erreur extrême.

Vous penseriez à les unir ?
Connoissent-ils le mariage ?

ALAIN.

L'esprit commence à nous venir :
J'en trouvarrons bien-tôt l'usage.

Madame MADRÉ.

Je ne m'attendois pas à ce qui nous arrive.

M. SUBTIL.

Ni moi. Puiſqu'il m'eſt impoſſible de trouver ce que je deſirois; je vous épouſerai, ſi bon vous ſemble, Madame Madré.

Madame MADRÉ.

Je voulois épouſer un Nigaud, mais.... c'eſt la même choſe, je vous prends; laiſſons-les enſemble.

FINETTE, *à Nicette.*

Je vous félicite, couſine.

AIR. N°. 70. *Non, je ne ferai pas ce qu'on veut que je faſſe.*

De vous voir de l'eſprit, je ſuis fort ſatisfaite:
Alain, le ſot Alain a dégourdi Nicette.

L'ÉVEILLÉ.

Morgué, c'eſt à bon droit que le Proverbe dit:
Vive, vive les ſots, pour donner de l'eſprit.

V'là les violons qui viennent nous rejoindre; parguenne, en l'honneur de ça, danſons un petit branle, en attendant que tout not' monde ſoit raſſemblé.

FIN.



De la Chercheuse d'Esprit.

N° 1. M. Subtil. Mad. Madré.

Je veux être son E-poux. Entre nous, Compe-

M. Sub.

re, qu'en feriez-vous? Belle demande, Madame! J'en fe-

rois... parbleu, j'en ferois ma fem - me.

N° 2. Mad. Madré. M. Sub. Mad. Madré.

Elle, votre femme! oui vrai-ment. hélas!

C'est u-ne chose qui ne se peut pas.

N° 3. M. Sub. Mad. Mad.

Expliquez-vous mieux. Je ne suis pas si vieux. Qu'impor-

M. Sub.

te? Mon amour vous exhor-te A me rendre con-


2
Mad. Madré. M. Sub.
tent. Nicette eſt un enfant. Qu'impor-te?
N°. 4.
Sa taille eſt raviſſante, Et l'on peut dé-ja
voir U-ne gorge naiſſante Re-pouſſer le mou-
choir. Elle a par excel-lence Un teint... des yeux... elle
a... Elle a ſon in-no-cence, Qui ſur-paſſe ce-la.
N° 5. Mad. Madré.
Machi-nale-ment elle coud, tricotte, Et ja-
M. Sub. M. Madré.
mais ne lâche un mot. Bon: tant mieux, tant mieux. Mai: l-
M. Sub.
le eſt ſi ſotte... Je riſquerai moins d'être ſot,


N° 6. M. Sub.
Que diriez-vous donc, ma chere; Que diriez-vous d'A-
Mad. Madré.
lain mon fils? Moi, je dis qu'Alain vaut son prix.
M. Sub.
Mad. Madré.
Est-il un plus sot caractè-re? Moi je dis qu'A-
M. Sub.
lain vaut son prix. De moi ce Nigaud ne tient guère.
N° 7. M. Madré.
De vous il tient peu, je le croi; Ainsi di-soit sa me-
M. Sub.
Mad. Madré.
re. Je ne sçais qu'en faire, ma foi. Si vous vou-
liez, compe-re, Je sçaurois bien qu'en faire moi, Je sçaurois
bien qu'en fai-re.


N° 8.
Craignez -vous l'arti - fi - ce Fatal à maint E-
poux: Pre - nez u-ne Novice; C'est fort bien fait à
vous. Mais moi, que je choisisse, Pour engager ma
foi, Un Garçon sans ma - lice; C'est fort bien fait à
moi.
N° 9. M. Sub.
A part.
Appro - chez, mon ai - ma-ble fil - le. Ah! que
A Nicette.
je la trou-ve gen - til - le! Votre douceur ga-
Nic.
M. Sub.
gne le cœur. Le cœur! Pour vous, Ni - cette,


je sou-pi-re ; C'est l'effet d'un re-gard que vous m'a-
Nic. M. Sub.
vez lancé. Lan-cé ! Soula-gez mon martyre : Pour ja-
Nic. Mad. Madré.
mais l'amour m'a blessé. Blessé ! L'entretien me fait
M. Sub.
rire. De ces yeux si jo-lis Tous les coups sont par-
Nic.
ris. Je meurs d'amour. Hé bien ! tant-pis.
N°. 10. M. Sub.
Je viens de vous choi-sir Pour ma pe-ti-te femme.
Nic. M. S.
Aurez-vous du plai-sir en m'épousant ? Oh dame ! Hé!
M. Mad. Nic.
bien ? Achevez donc. Oh ! dame...Je n'en sçais rien.

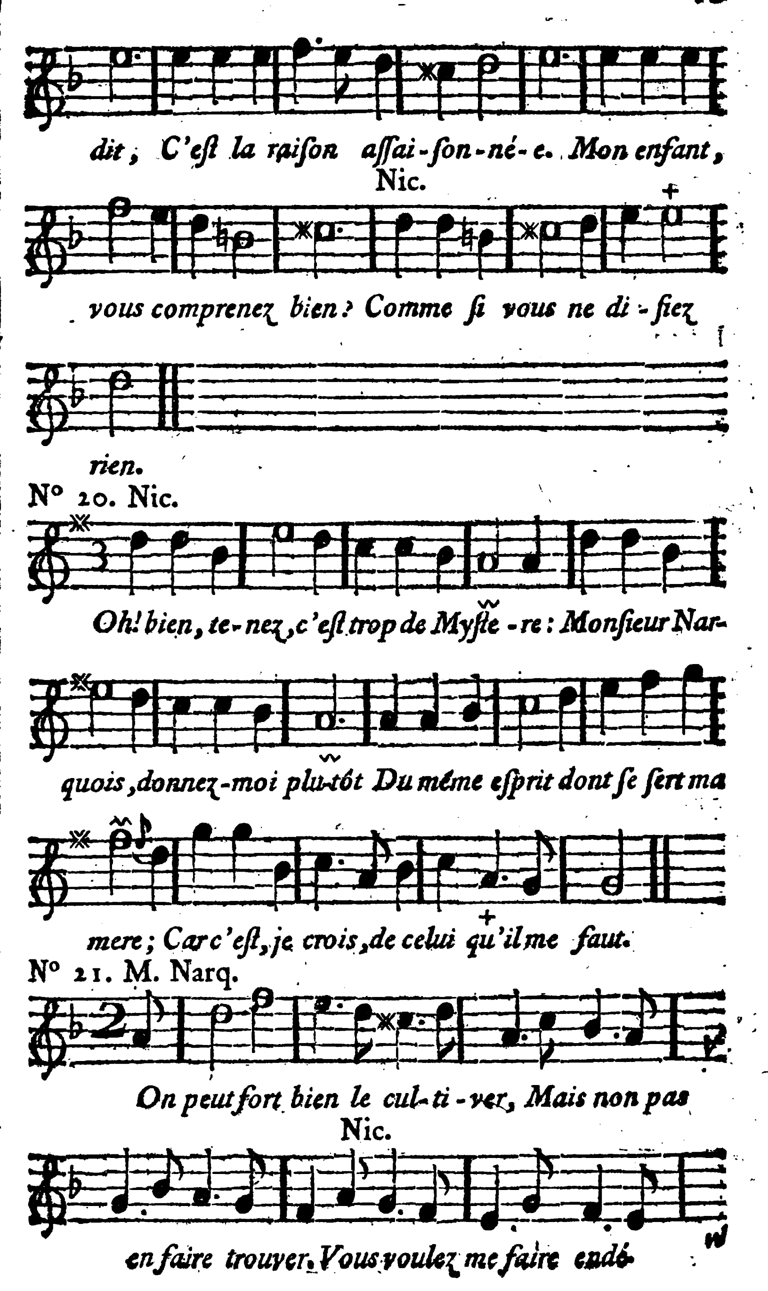

N° 11. M. Sub.
Cela me prouve son honneur. Oui, vous avez, mon
petit cœur, Des trésors que j'admi - re; De la vertu,
Nic.
de la pudeur. Cela vous plaît à di - re, Monsieur;
Cela vous plaît à di - - re.
N° 12. M. Sub.
Je sçaurai bien le déboucher. Ah! l'aimable inno -
cence! Rien encor n'a pû l'enticher. Quel plaisir
quand j'y pense! Ah! quel plai-sir de défri - cher Son
i - gno - ran - ce!


N° 13. Mad. Madré.
Son es-prit ne sor-ti-ra Jamais de sa cosse ;
Toujours bê - te elle se-ra, Après comme avant la
M. Sub.
nôce. Moi je n'ignarois de rien; Dès son âge.. On sait fort
bien Que vous fûtes pré- co - ce.
N° 14. M. Sub.
Avec vous je veux m'unir; Je me flatte d'obte -
Nic.
nir Votre main, ma chere? Ma main? Pourquoi faire?
N°. 15. M. Sub.
Sur cet aveu plein d'appas Mon bonheur se fon -
Nic.
de. Quoi! Monsieur, ne doit-on pas Aimer tout le mon-


de, Aimer tout le mon-de?
N° 16. Mad. Madré.
Al-lez chercher de l'es-prit, Ni-gaude, pé-
core; Allez chercher de l'es-prit.
Nic.
M. Sub.
Pourquoi me gronder en-core? Contr'elle qui
vous aigrit? Allez, &c.
N° 17. Nic.
Quel dé-ses-poir, D'être sans esprit à mon
âge! Quel dé-sespoir! Je pleure du matin au
soir. Il fau-dra voir Si l'on en vend dans le vil-


lage. Quel désespoir! Je pleu-re du matin au
soir. Je vois un habile homme Que pour l'esprit on re-
nomme. Monsieur, dites-moi comme Je dois faire pour
M. Narquois.
Nic.
m'en pourvoir. Il faut sçavoir.. Daignez, non pas pour
grosse somme, M'en faire avoir, Si vous en avez
M. Narq.
Nic.
le pouvoir. Expliquez donc la cho-se. Ex-cu-
M. Narq.
Nic.
sez-moi, si j'ose... Expliquez donc la chose. C'est...
M. Narq.
Nic.
Elle hésite, el-le rou-git. C'est qu'il s'a-git, C'est


M. S. N.
que je voudrois u-ne dose... De-quoi? d'esprit. Vou-
lez-vous m'en faire cré-dit?
N° 18. M. Narq. Nic.
Ce-la ne s'acquiert qu'à grands frais. Ah! Monsieur,
quel domma-ge! Je n'ai pas de grands moyens; Mais,
en at-tendant d'avantage, Prenez mon an-
M. Narq.
neau. Gardez ce joyau; Je n'en puis faire u-sa-ge.
N° 19. M. Narq.
On peut dé-fi-nir cet es-prit Saillie ai-
mable & rai-sonné-e; Ou, comme un de nos Auteu


dit ; C'est la raison assai-son-né-e. Mon enfant,
Nic.
vous comprenez bien ? Comme si vous ne di-siez
rien.
N° 20. Nic.
Oh! bien, te-nez, c'est trop de Myste-re : Monsieur Nar-
quois, donnez-moi plu-tôt Du méme esprit dont se sert ma
mere ; Car c'est, je crois, de celui qu'il me faut.
N° 21. M. Narq.
On peut fort bien le cul-ti-ver, Mais non pas
Nic.
en faire trouver. Vous voulez me faire endé-

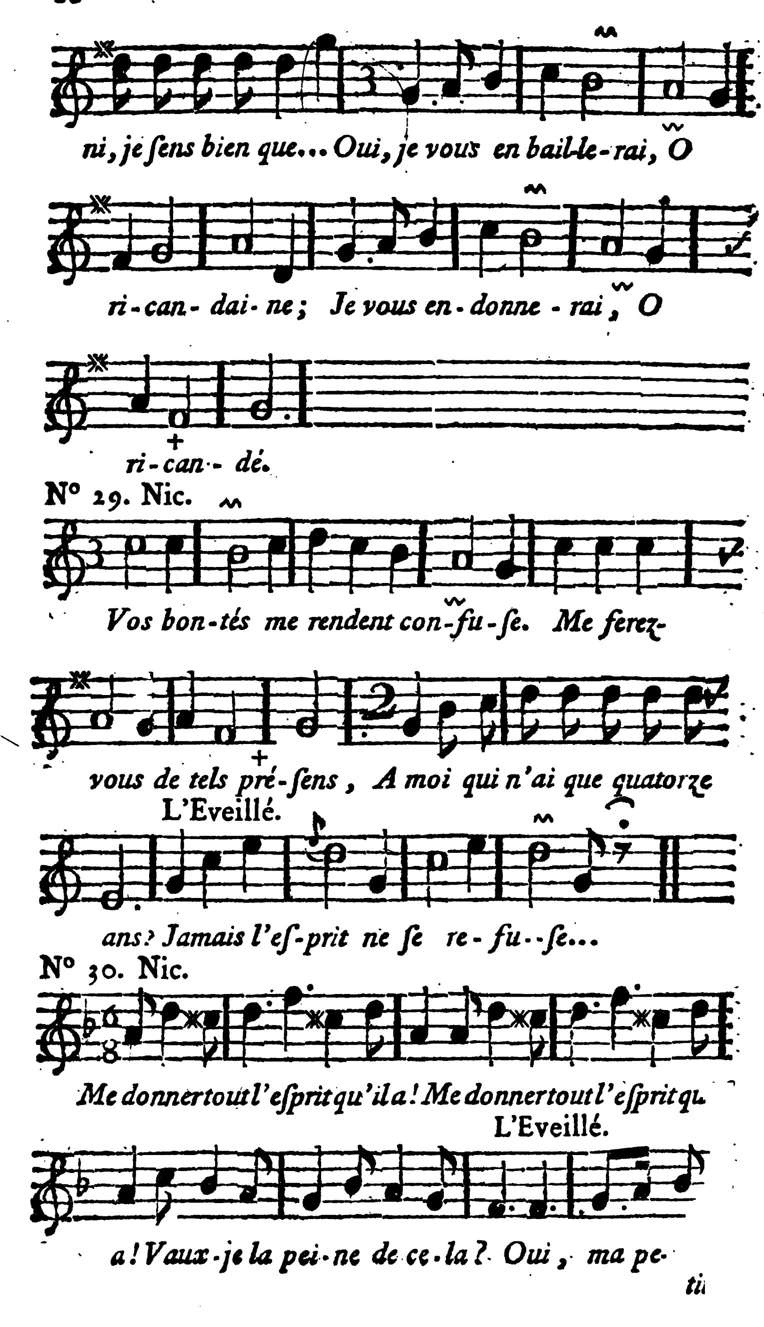

M. Narq.
ver. Mafille, en cet-te conjonc-tu-re, L'art ne peut
rien fans la natu-re.
N° 22. Nic.
M. Narq.
En vous j'ai mis tout mon efpoir. J'aurois beau le vou-
loir, J'aurois beau le vouloir. Hélas! malgré tout mon fça-
voir, Je n'ai pas ce pouvoir, Je n'ai pas ce pouvoir.
N° 23. L'Eveillé.
Finet-te avec moi s'engage, Ma parfonne l'atten-
drit; Je l'empaumons par mon langage: Morgué, vive les
gens d'efprit! La fortu-ne me rit; J'époufons la


par-le du vil-la-ge; La for-tune me rit: Morgué, vi-
ve les gens d'esprit!
N° 24.
Que voulez-vous de moi, Nicette? O lon lan la,
lande-ri-ra. Tati-gué, qu'elle est jo-li-et--te!
O lon lan-la, lan-de-ri-ret-te. Que d'agrémens
elle a dé--ja!
N° 25. Nic.
L'esprit seroit mieux mon affaire; J'en deman-
L'Eveillé.
de mon nécessaire. Oh! puisque vous en de-si-rez, Vous



ſauvageon, La ſeve, par ce ſtra-ta-gême, ſe commu-

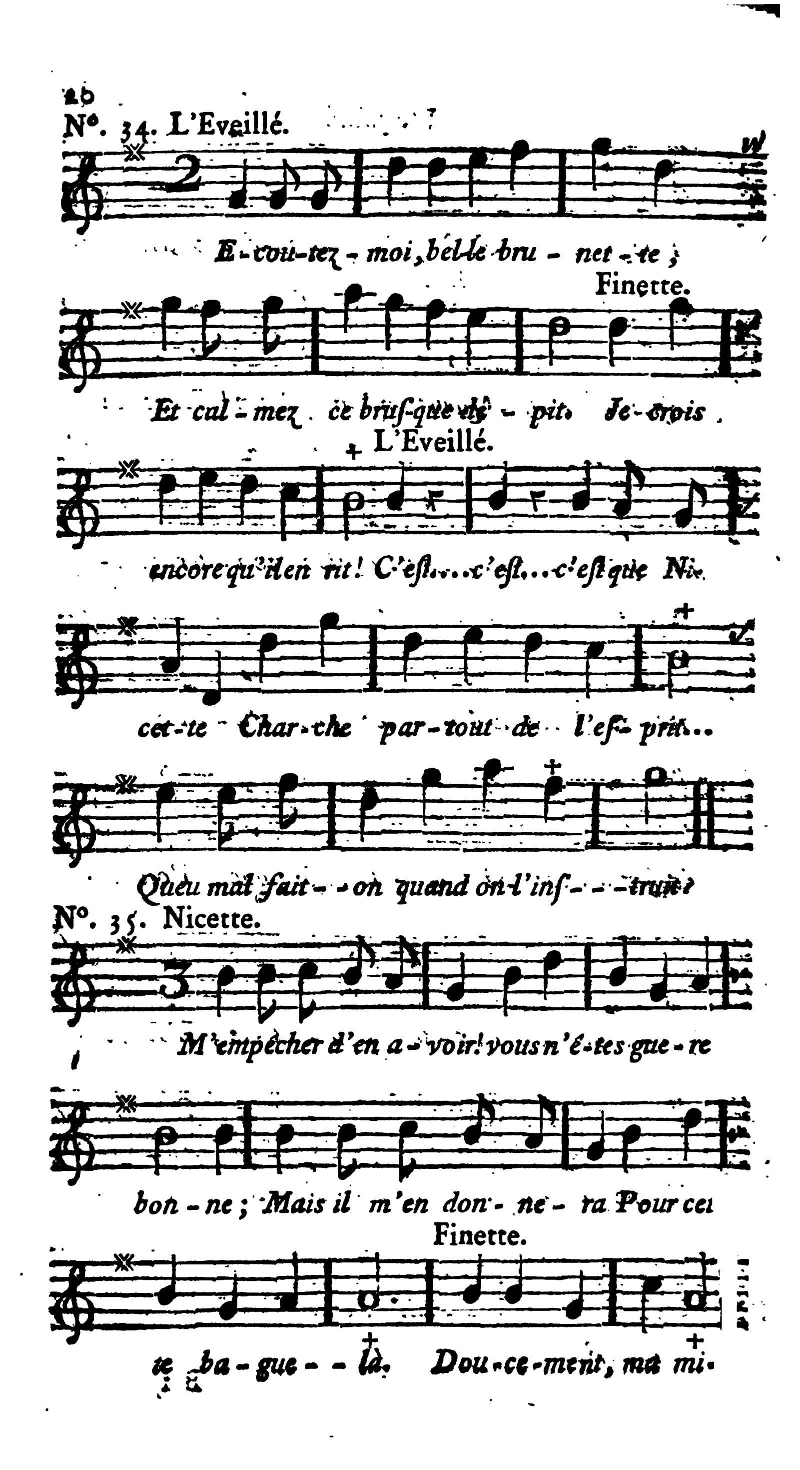

nique & fait profit... Il en est ainsi tout de même;
On peut se bailler de l'es- prit.
N° 28.
Eh! pourquoi non, mon biau ten - dron? O rican-
daine, O rican - don. Quoique j'ayons l'air un peu rond,
J'en sçavons long. Avec ce petit bec mignon, Votre recher-
che, mon trognon, N'est pas vai - ne. Le jo - li minois
En riant.
que voilà. Pour vous il me par-le dé-jà. Ah, ah, ah,
ah, ah, ah, ah, ah. Çà, puisque l'esprit est sur jeu, Par la jar-


ni, je sens bien que... Oui, je vous en bail-le-rai, O
ri-can- dai- ne; Je vous en-donne - rai, O
ri-can-- dé.
N° 29. Nic.
Vos bon-tés me rendent con-fu-se. Me ferez-
vous de tels pré-sens, A moi qui n'ai que quatorze
L'Eveillé.
ans? Jamais l'es-prit ne se re-fu--se...
N° 30. Nic.
Me donnertoutl'espritqu'il a! Me donnertoutl'espritqu
L'Eveillé.
a! Vaux-je la pei-ne de ce-la? Oui, ma pe-
ti

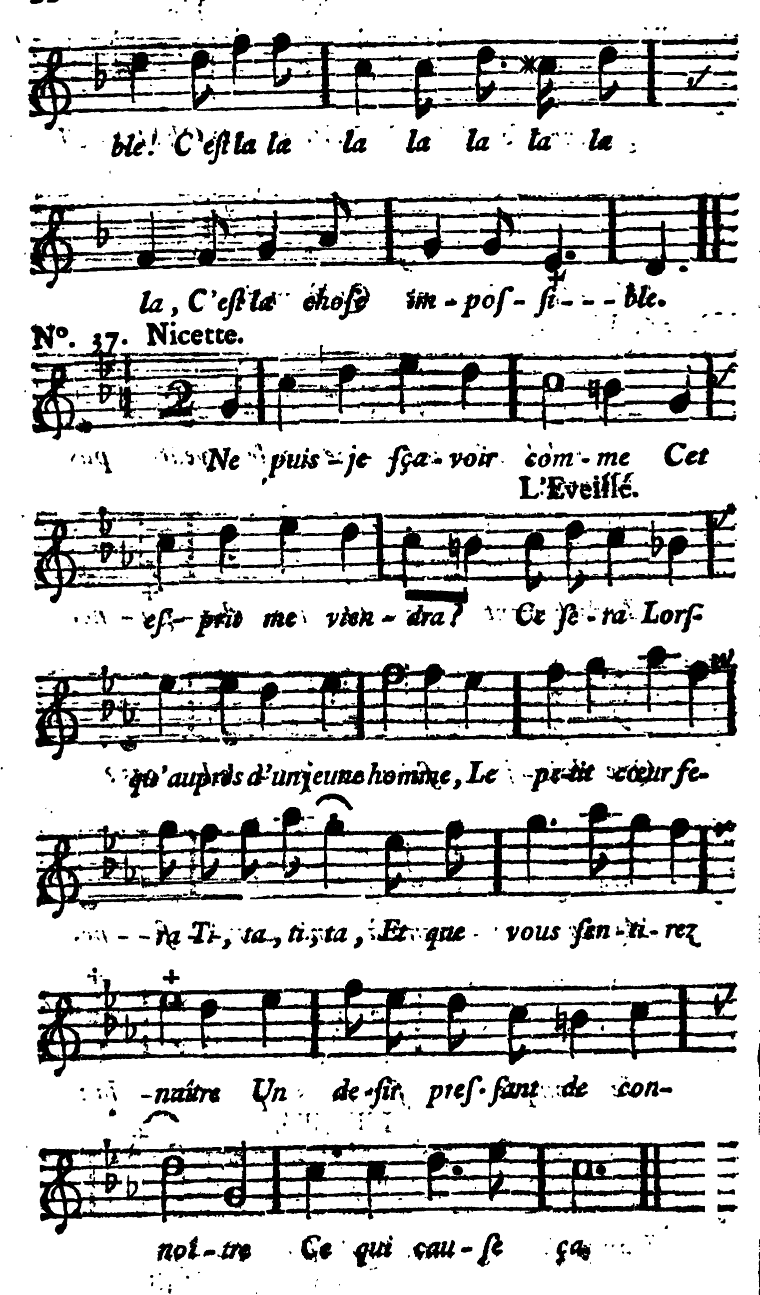

ti - te Reine. Vous en va - lez bian la
pei-ne, Vous en va-lez bian la pei - ne, Oui-dà; Vous
en va - lez bian la pei - - - ne.
N°. 31. Nic.
D'un pa - reil bien-fait, hé - las ! Je se - rai re-
connoif - san - - - te. Sur - tout ne me trompez
L'Éveillé.
pas; Car je suis bien in - no - cen - - te. Par-gué, j'en
Nic.
se - rois bian fâ - ché. Il faut me fai - re bon mar-
L'Eveillé.
ché; Car je ne suis pas ri - che. Et mai je ne


ſuis pas chi - - - che.
N°. 32. L'Eveillé.
Gar-dez-vous, ſur cet en-tre - - tien,
De ja - ſer a - - - vec Fi - - ne - te. Al-lez, je
vous inſ - - trui - rons bien; Çà, com-men-
Finette.
çons, bel - le Ni - cet - te. Eh! gué, gué,
gué! Comme il y va! la, la la la
la, la la la la la ta la - la.
N°. 33. Finette.
Avec ce ten-dron, Vous vou-liez donc I-


L'Eveillé.
Fin.
ci me faire - niche? Qu'appré-hen-dez vous? Crai-
L'Eveillé.
gnez mon courroux. Quel transport jaloux! Je ne lui
Fin.
fais pas les yeux doux. De con-ter fleu-
ret-te Vous n'ê - - tes pas chi-che;
laissez - - là Ni - cet - te, Tôt que l'on dé-
ni-che. Pour cet-te pou-let-te, L'E-veil-
lé me tri-che. Tout prêt d'ê-tre mon Ma-
ri, Fi!


26
N°. 34. L'Eveillé.
E-cou-tez-moi, bel-le bru-net-te;
Finette.
Et cal-mez ce brus-que dé-pit. Je crois
L'Eveillé.
encore qu'il en rit! C'est...c'est...c'est que Ni-
cet-te Char-che par-tout de l'es-prit.
Queu mal fait-on quand on l'ins-truit?
N°. 35. Nicette.
M'empêcher d'en a-voir! vous n'ê-tes gue-re
bon-ne; Mais il m'en don-ne-ra Pour cet
Finette.
te ba-gue-là. Dou-ce-ment, ma mi-


21
Nic. Fin.
gnonne ; Je lui défends. Pourquoi ? Oh ! l'Eveil-
lé n'en donne Qu'à moi.
N°. 36. L'Eveillé.
Oh ! Fi- ne- te ne le veut pas
Nicette.
Franchement ce - la me cha - gri - ne.
Que dois - je faire en pa - reil cas ?
Ayons re - cours à ma Cou - si - - ne.
Je compte sur vous pour ce - la :
L'Eveillé.
Don-nez - m'en donc. Qu'elle est ni - - - ste.
B iij


blé! C'est la la la la la la la
la, C'est la chose im-pos-si---ble.
N°. 37. Nicette.
Ne puis-je sçavoir comme Cet
L'Eveillé.
es-prit me vien-dra? Ce se-ra Lors-
qu'auprès d'un jeune homme, Le pe-tit cœur fe-
ra Ti, ta, ti, ta, Et que vous sen-ti-rez
naître Un de-sir pres-sant de con-
noî-tre Ce qui cau-se ça.


N°. 38. Finette.
Qu'il vous en don-ne, Alain en est le
Nicette.
maî-tre. Alain, A-lain, ce-la pourroit-il
ê--tre? On dit, hé--las! Qu'il n'en a
L'Ev. & Fin.
pas. Ah, ah ah ah ah ah ah ah ah ah ah ah.
N°. 39. Nicette.
Tout le mon--de m'a-ban--don-ne,
Ça me fait sé--cher sur pié; Ne trou-
ve-rai-je per-son-ne, Pour moi de bonne
a-mi-tié, Qui m'en don-ne, don-ne,


don-ne, Qui m'en don-ne par pi-tié?
N°. 40. Nicette.
Ne per-dons pas en-cor cou-ra-ge,
In-for-mons-nous dans le Vil--la-ge;
Je fe-rai tant que j'en au-rai. Qué-
tons à la ronde. S'il le faut, j'i-
rai Au bout du mon---de.
N°. 41. Nicette.
Je mettrai fin par cette em-plet-te A
Alain.
mon cha-grin. Vous voi-là donc? bon

Nic.

jour, Ni-cet-te. Bon jour, A-lain.

N°. 42. Nicette.

Tout cha-cun se mo-que de moi.

Ce n'est pas pour-ça, jar-ni-goi.

Dam', te-nez, je ne sçais pour-quoi,

Je ris d'aise, à ce que je croi, Quand

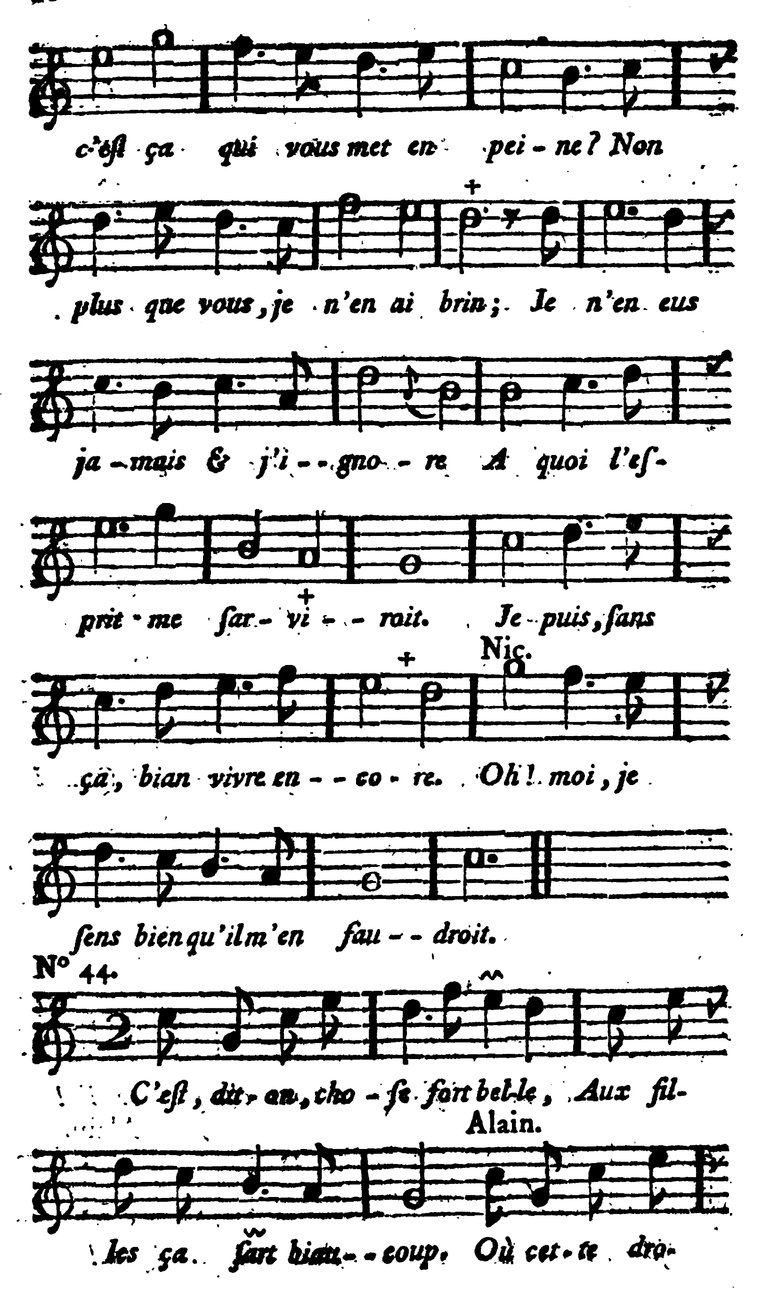
je vous voi.

N°. 43. Alain.

Hé bien! Qu'est-ce qui vous cha-gri-ne? Ah!

Nicette. Alain.

je n'ai point d'es-prit, A-lain. Quoi!


c'eſt ça qui vous met en pei - ne? Non
plus que vous, je n'en ai brin; Je n'en eus
ja - mais & j'i - - gno - - re A quoi l'eſ-
prit me ſar - vi - - - roit. Je puis, ſans
Nic.
ça, bian vivre en - - co - re. Oh! moi, je
ſens bien qu'il m'en fau - - droit.
N° 44.
C'eſt, dit-on, cho - ſe fort bel-le, Aux fil-
Alain.
les ça ſart biau - - coup. Où cet - te dro-

Nic.

gue croît-el-le? Ça se trou-ve tout d'un

Alain.

coup. Là-des-sus je veux m'ins-trui-re.

Nic.

Un pa-reil de-sir me tient. Tout ce que je

puis vous di-re, C'est que ça vient quand ça

vient.

N°. 45. Nic.

Cher-chons-en en-sem-ble, Quand nous

Alain.

en au-rons, Nous par-ta-ge-rons. Vous a-vez

rai-son, ce me sem-ble; J'en trou-ve-rons


mieux, Quandnous se - - rons deux.
N°. 46. Nicette.
Tout à la bon-ne fran-quet-te Se par-
Alain.
ta - ge - ra. La part se - ra bien - tôt
fai - te : Dès qu'il m'en vien - dra, Tout se-
ra pourvous, Ni - cet - te, Tout pour vous se - ra.
N°. 47.
On trou - ye de tout à Pa - - ris.
On en vend là, sans dou - te ; Ne vous em-
barrassez du prix, J'en au - rons ; quoi qu'il



coû - - te. Ensemble, allons-y de ce pas.

Eh! que sçait-on? peut-être, hé - las! J'en

trou - ve - - - rons en rou - - te.

N° 48. Me. Madré.

A - lain, où vou - lez-vous al - - ler A-

vec cette in - no-cen- - - te? De - meu-rez, je

A Nicette.

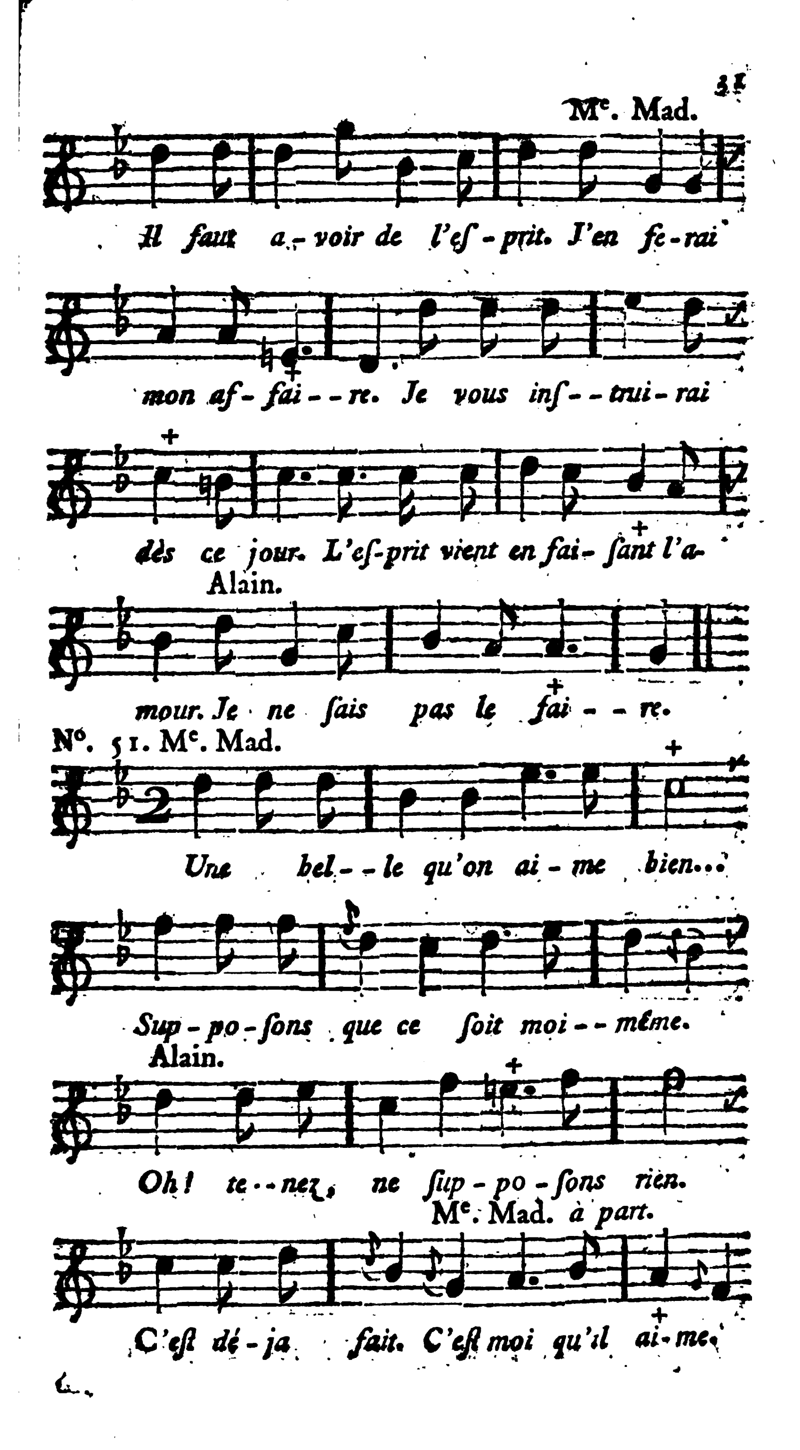
dois vous par - ler. Et vous, im - - per - ti - nen-

te! Pour-quoi lui donnez-vous le bras? D'un pe-tit

Nicette.

air si ten - - dre? Je n' lui, Je n' lui don - ne

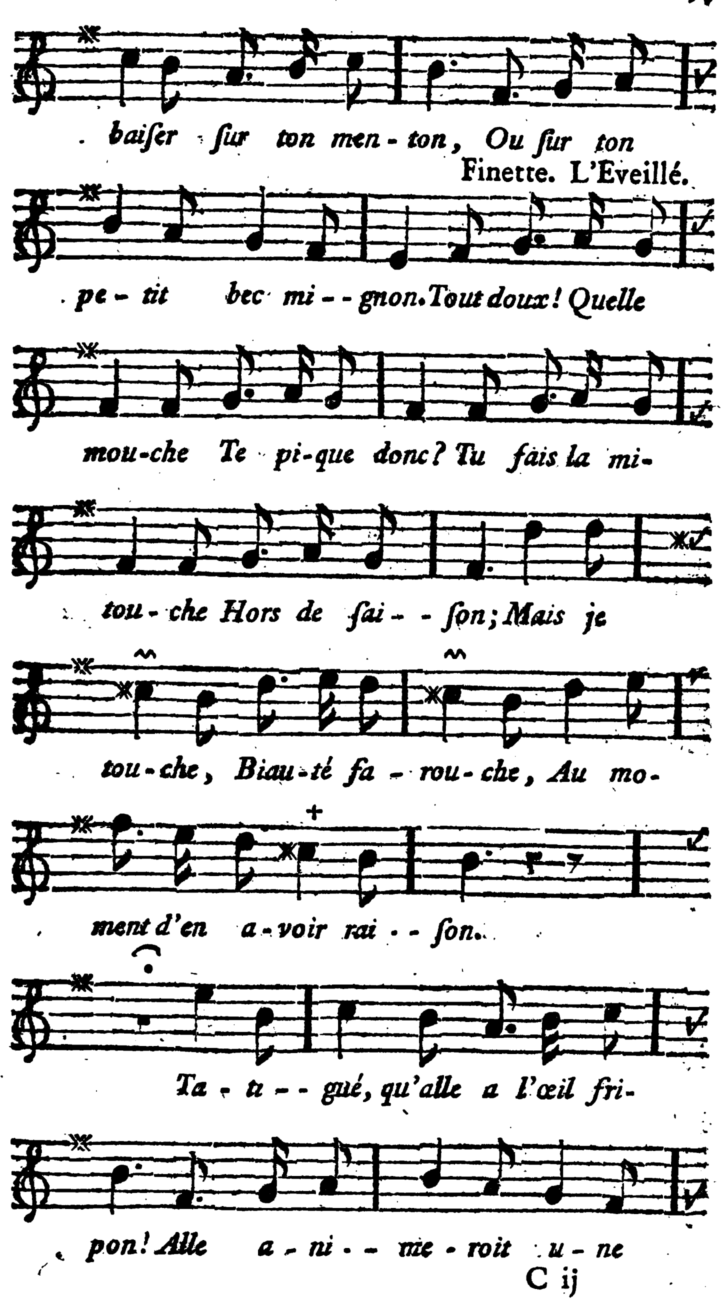

pas: Mais je lui laiſ-ſe pren-dre.
N°. 49. Me. Mad. à part.
Ne les laiſ-ſons point ſeuls en-ſem-ble, Je
trem-ble Qu'ils n'y pren-nent plai-ſir.
A Nicette.
Pou-vez-vous de la ſorte a-gir,
ſans rou-gir, pe-ti-te pé-co-re?
Nic.
Ex-cu-ſez-moi, Maman; j'i-gno-re En-
co-re Lorſ-que l'on doit rou-gir.
N°. 50. Alain.
Ja-mais mon pe-re ne m'ap-prit Comme


Me. Mad.
Il faut a-voir de l'es-prit. J'en fe-rai
mon af-fai--re. Je vous ins--trui-rai
dès ce jour. L'es-prit vient en fai-sant l'a-
Alain.
mour. Je ne sais pas le fai--re.
No. 51. Me. Mad.
Une bel--le qu'on ai-me bien...
Sup-po-sons que ce soit moi--même.
Alain.
Oh! te--nez, ne sup-po-sons rien.
Me. Mad. à part.
C'est dé-ja fait. C'est moi qu'il ai-me.


Alain.
Je viens de choi--sir à l'inst-tant.
Me. Mad. à part.
Ah! qu'il me rend le cœur con-tent!
No. 52. Me. Mad.
Il faut l'a--bor-der jo-li-ment;
Et d'u--ne ma-nie-re ga-lan-te,
On lui fait un doux com-pli-ment.
Alain. Me. Mad.
Fort bien. A-près on lui pré--sen-te,
D'un air co-quet, Un bou-quet, De mu-
guet, Ou d'œil-let, Qu'on lui met A son cor-


Alain.
-set. Al-lez, al-lez, ce-la vaut fait.
N°. 53. Me. Mad.
En-suite on lui bai-se la main, D'un
air ba--din, Mon cher A---lain;
Quelque-fois mê-me plus ma-lin, Zeste,
on l'em-bras-se A--vec au-
Alain.
da-ce. Le tour est fin.
N°. 54. Me. Madré.
Alain.
Il n'en-tend pas. J'en-tends fort bien
Tout-te la ma-ni--gan--ce.


Me. Madré.
Oui; mais voy - - ez s'il en fait rien.
Alain.
Baillez - vous pa - ti - - - en - - - ce.
M. Mad.
Ré - pé - - tez donc Vo - - tre le - - çon.
Alain.
Oh! ce n'est pas la pei - - ne,
Alain tan - - tôt se - - ra moins sot:
De ça soy - - ez çar - - tai - - ne.
No. 55. L'Eveillé.
Tu ne fe - ras plus le dra - gon,
Bel - le Bru - nette, si ma bou - che Vole u


baiser sur ton men-ton, Ou sur ton
Finette. L'Eveillé.
pe-tit bec mi--gnon. Tout doux! Quelle
mou-che Te pi-que donc? Tu fais la mi-
tou-che Hors de sai--son; Mais je
tou-che, Biau-té fa-rou-che, Au mo-
ment d'en a-voir rai--son.
Ta-tu--gué, qu'alle a l'œil fri-
pon! Alle a-ni--me-roit u-ne



ſou-che : Au-près d'el-le, j'ar-ni-co-
-ton, J'ai de l'eſ-prit comme un dé-mon.
N°. 56. L'Eveillé.
Me pro-me-nant à l'é-cart, Un jour
au fond d'un bo--ca-ge Je t'a--vi-ſis
par ha-zard, A l'a-bri d'un é-pais feuil-
Lent.
la--ge.. Tu dor-mois tran-quil-le-ment.
Finette.
Oh! vrai-ment, j'en fai-ſois ſem-blant.
N°. 57. Finette.
Les ſoins, les ſou-cis, l'em-bar-ras


ſont les fruits du ma - ri - a - ge ; On a des
en - fans ſur les bras, Il faut faire un mé - na -
ge ; Mais de tou - tes ces pei - nes -
là, Un E - poux ré - com - pen - ſe. Ta la la
la la la la la, Toujours va qui dan - ſe.
Nº. 58. Alain.
Ho - là, bel - le Ni - cette, ho - là ; Où donc é -
tes - vous ? La voi - - - là Qui ſom -
meil - - le. A - vec ces ru - bans or - nons -


la; Mais prenons gar-de que ce-
la Ne la ré--veil----le.
N°. 59. Alain.
Nicette.
On prend la main en--co-re. En-
Alain.
ſui-te que fait-on? Puis on la baiſe en-
Nicette.
Alain.
co-re. L'eſ-prit ainſi vient donc? Puis
Nic.
Al.
on embraſſe. Enco-re! Oh! l'on n'y man-que
point; Et d'en-core en en-co-re, l'eſ
prit vient à ſon point.

N°. 60. Alain.

Re-ce-vez--donc ce biau bou--quet.

Nic. Al.

Très-vo-lon---tiers. Il faut, Ni--cet--te,

Que je l'at--tache à ce cor---set.

Nic. Al.

Très-vo-lon---tiers. L'af-faire est fai--te;

Pre-nons & bai--sons cet--te main.

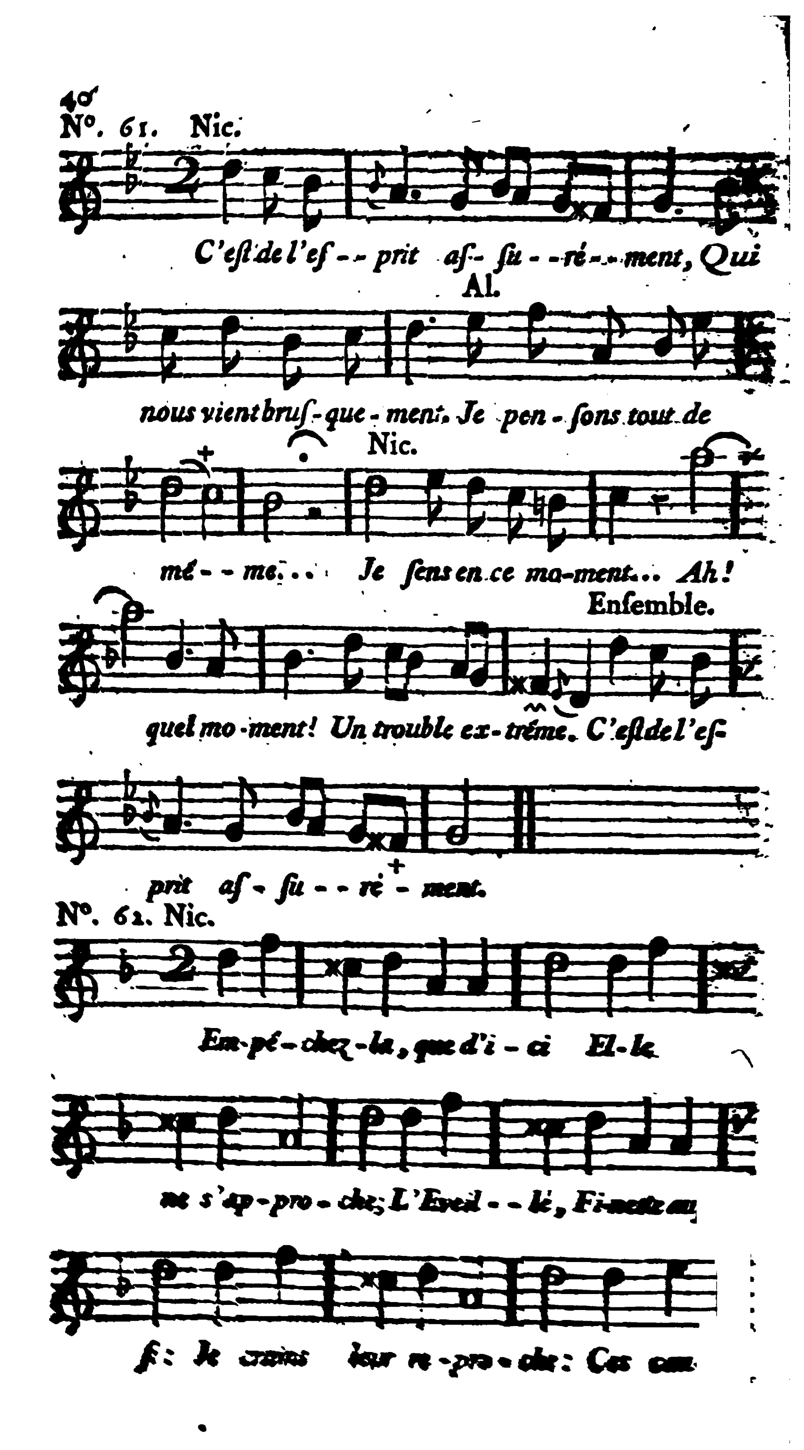
Nic.

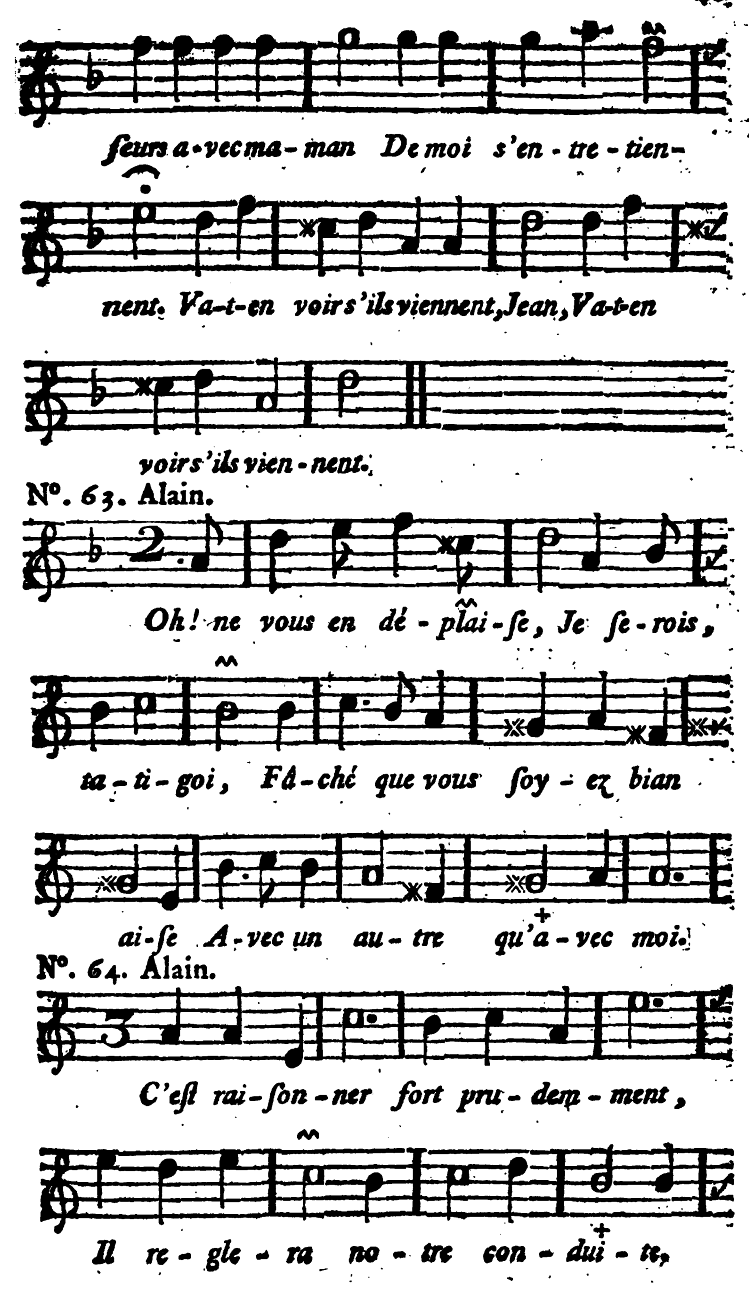
A-lain...A--lain...mon cœur pal--pi--te.

Al. Nic.

Le mien ga-lope auf-si son train. Cher A-

lain, quel su-jet nous a---gi--te?


40
N°. 61. Nic.
C'est de l'es--prit as-su--ré--ment, Qui
Al.
nous vient brus-que-ment. Je pen-sons tout de
Nic.
mê--me... Je sens en ce mo-ment... Ah!
Ensemble.
quel mo-ment! Un trouble ex-trême. C'est de l'es-
prit as-su--ré-ment.
N°. 62. Nic.
Em-pê-chez-la, que d'i-ci El-le
ne s'ap-pro-che; L'Eveil--le, Fi-nette au
si: Je crains leur re-pro-che: Ces con


ſeurs a-vec ma-man De moi s'en-tre-tien-
nent. Va-t-en voir s'ils viennent, Jean, Va-t-en
voir s'ils vien-nent.
N°. 63. Alain.
Oh! ne vous en dé-plai-ſe, Je ſe-rois,
ta-ti-goi, Fâ-ché que vous ſoy-ez bian
ai-ſe A-vec un au-tre qu'a-vec moi.
N°. 64. Alain.
C'eſt rai-ſon-ner fort pru-dem-ment,
Il re-gle-ra no-tre con-dui-te,


N°. 61. Nic.
C'est de l'es - - prit as - su - - ré - - ment, Qui
Al.
nous vient brus - que - ment. Je pen - sons tout de
Nic.
mê - - me. . . Je sens en ce mo - ment. . . Ah!
Ensemble.
quel mo - ment! Un trouble ex - trême. C'est de l'es-
prit as - su - - ré - ment.
N°. 62. Nic.
Em - pê - chez - la, que d'i - ci El - le
ne s'ap - pro - che; L'Eveil - - lé, Fi-nette auss
si: Je crains leur re - pro - che: Ces cau-


ſeurs a-vec ma-man De moi s'en-tre-tien-
nent. Va-t-en voir s'ils viennent, Jean, Va-t-en
voir s'ils vien-nent.
N°. 63. Alain.
Oh! ne vous en dé-plai-ſe, Je ſe-rois,
ta-ti-goi, Fâ-ché que vous ſoy-ez bian
ai-ſe A-vec un au-tre qu'a-vec moi.
N°. 64. Alain.
C'eſt rai-ſon-ner fort pru-dem-ment,
Il re-gle-ra no-tre con-dui-te,


N°. 61. Nic.
C'est de l'es - - prit as- su - - ré - - ment, Qui
Al.
nous vient brus - que - ment. Je pen - sons tout de
Nic.
mê - - me... Je sens en ce mo-ment... Ah!
Ensemble.
quel mo - ment! Un trouble ex - trême. C'est de l'es-
prit as - su - - ré - ment.
N°. 62. Nic.
Em-pê - chez - la, que d'i - ci El - le
ne s'ap - pro - che; L'Eveil - - lé, Fi-nette aus
si: Je crains leur re - pro - che: Ces cau-

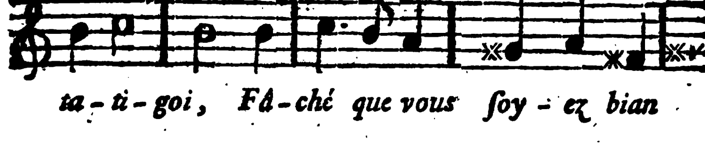
ſeurs a-vec ma-man De moi s'en-tre-tien-

nent. Va-t-en voir s'ils viennent, Jean, Va-t-en

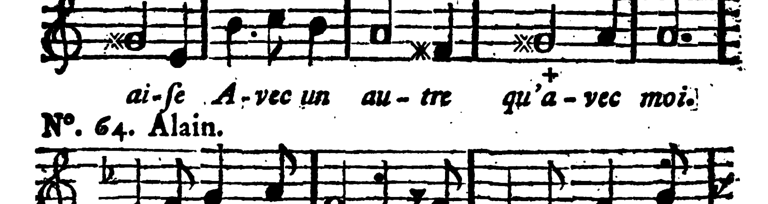
voir s'ils vien-nent.

N°. 63. Alain.

Oh! ne vous en dé-plai-ſe, Je ſe-rois,



ta-ti-goi, Fâ-ché que vous ſoy-ez bian



ai-ſe A-vec un au-tre qu'a-vec moi.

N°. 64. Alain.

C'eſt rai-ſon-ner fort pru-dem-ment,

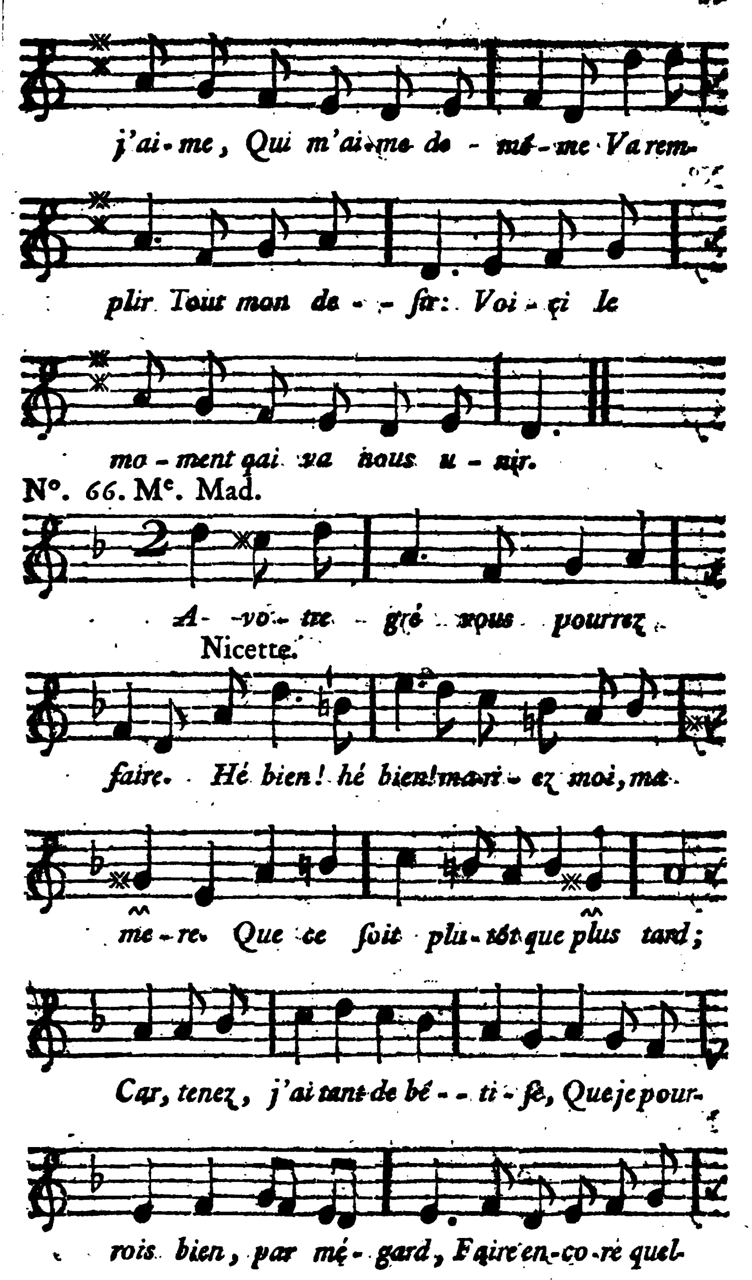


Il re-gle-ra no-tre con-dui-te,


40
N°. 61. Nic.
C'eſt de l'eſ -- prit aſ - ſu - - ré - - ment, Qui
Al.
nous vient bruſ - que - ment. Je pen - ſons tout de
Nic.
mê - - me. . . Je ſens en ce mo-ment. . . Ah!
Enſemble.
quel mo - ment! Un trouble ex - trême. C'eſt de l'eſ-
- prit aſ - ſu - - ré - ment.
N°. 62. Nic.
Em - pê - chez - la, que d'i - ci El - le
ne s'ap - pro - che; L'Eveil - - lé, Fi-nette auſ
ſi: Je crains leur re - pro - che: Ces cau-


ſeurs a-vec ma-man De moi s'en-tre-tien-
nent. Va-t-en voir s'ils viennent, Jean, Va-t-en
voir s'ils vien-nent.
N°. 63. Alain.
Oh! ne vous en dé-plai-ſe, Je ſe-rois,
ta-ti-goi, Fâ-ché que vous ſoy-ez bian
ai-ſe A-vec un au-tre qu'a-vec moi.
N°. 64. Alain.
C'eſt rai-ſon-ner fort pru-dem-ment,
Il re-gle-ra no-tre con-dui-te,

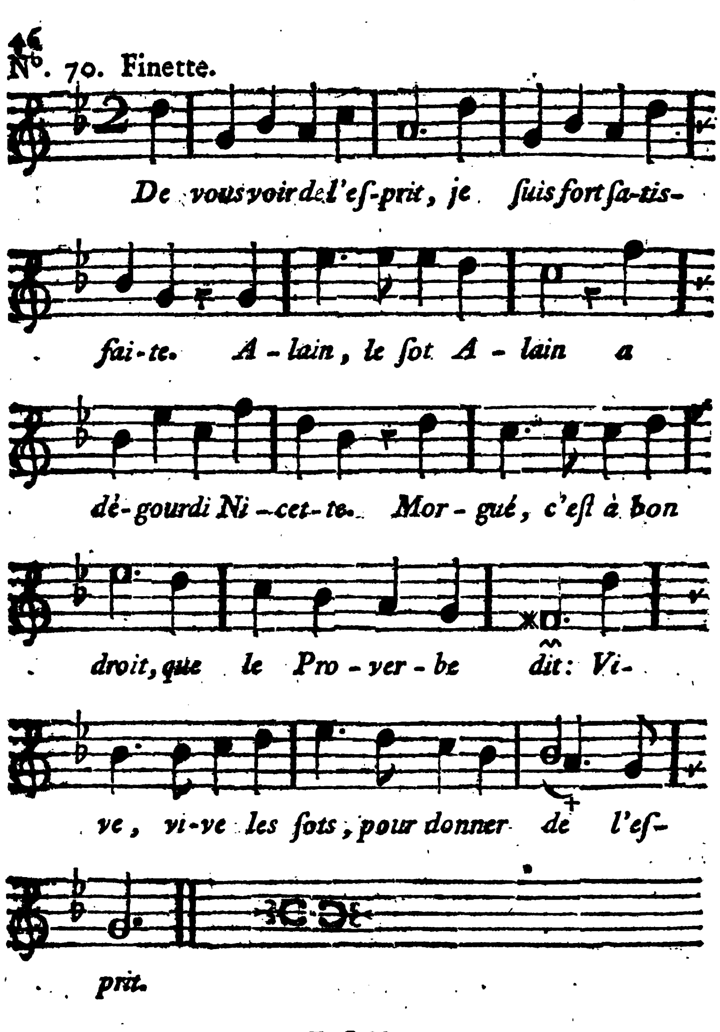

J'en é-tions à l'em-braf-fe-ment;
De ma le-çon, c'eft u-ne fui-te.
Bel-le Ni-cette, é-prou-vons-la,
Pour voir un peu com-ment ça f'ra.
N°. 65. L'Eveillé.
Quel plai-fir Vient me fai-fir! Voi-ci le
mo-ment qui va nous u-nir. Qu'il m'eft
doux de l'ob-te-nir! Ma bru-net-te, Jo-li-
-et-te; Quel plai-fir Vient me fai-fir! Cel-le q


j'ai-me, Qui m'ai-me de - mê-me Va rem-
plir Tout mon de - - sir: Voi - ci le
mo - ment qui va nous u - nir.
N°. 66. Me. Mad.
A - vo - tre - gré vous pourrez
Nicette.
faire. Hé bien! hé bien! mari - ez moi, ma-
mè - re. Que ce soit plu-tôt que plus tard;
Car, tenez, j'ai tant de bê - - ti - se, Que je pour-
rois bien, par mé - gard, Faire en-co-re quel-


que ſo - ti - - - ſe.
N°. 67. Nicette.
A pré - - ſent je ne dois plus fein-dre;
De vous je - n'ai plus rien à crain - dre:
A - lain m'é - - pou - ſe - ra de - - - main.
Au plaiſir mon a - me ſe li - - - vre. Si je n'a-
vois mon cher A - - lain, Je crois que je
ne pour-rois vi - - - vre.
N°. 68. Alain.
Bon ef-fet ça viant de pro - dui-re, Gramerci


-Ma-da-me Ma-dré; Vous a-vez bian vou-lu m'inſ-
trui-re : Morgué, je vous en ſçais bon gré. J'inſ-trui-
ſons vo-tre fil-le Ni - - cet-te, Je li
montre à fai-re l'a-mour. Cha-cun a ſon tour, li-
ron, li - - ret-te. Cha-cun a ſon tour.
N°. 69. Mad. Madré.
Vous pen-ſe-riez à les u-nir? Con-noiſ-ſent-
Alain.
ils le ma-ri-a - - ge? L'eſprit commence à nous ve-
nir, J'en trouvarons bientôt l'u-ſa-ge.

N°. 70. Finette.



F I N.

De l'Imprimerie de la Veuve SIMON & Fils, Imprimeur de S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé, & de l'Archevêché, rue des Mathurins, 1769.

LE PRIX DE CYTHERE,

OPERA-COMIQUE;

Par M. le Marquis D. P. & M. FAVART;

Représenté pour la premiere fois sur le Théâtre du Fauxbourg S. Germain, le 12 Février 1742.

NOUVELLE ÉDITION.

Le prix est de 24 sols avec la Musique.

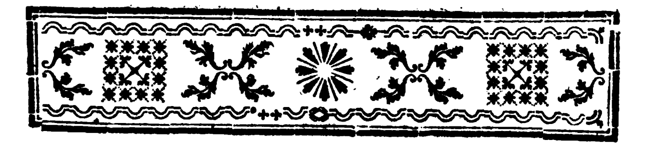


A PARIS;

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. D. CC. LXI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



PROLOGUE.

Messieurs, vous attendez dans la Piéce nouvelle,
Le ſtyle vif, léger, charmant,
D'une riante Bagatelle.
L'y trouverez-vous ? Nullement :
Nous avons tâché ſeulement
De plaire par le ſentiment.
Ah ! par le ſentiment ! on nous la donne belle :
C'eſt bien ici ſon élément !
Dit un Cauſtique en ce moment :
Ces gens ont perdu la cervelle,
Je vais ſiffler aſſûrément.
Eh ! Monſieur, un peu d'indulgence,
Ou que, du moins, votre ſilence
Laiſſe écouter tranquillement.
Faut-il d'abord qu'on épilogue ?
Par-tout, le ſentiment fut toujours de ſaiſon :
Eh ! pourquoi le bannir de notre Dialogue ?
Souffrez à ce ſujet une comparaiſon.

Les Orangers dans les champs d'Hespérie,
Hauts, touffus, croissent par forêts;
Sur leur cîme toujours fleurie,
Les Pommes d'or font briller leurs attraits,
Et les rameaux sont courbés sous le faix.
Les Nymphes quittent la prairie,
Pour folâtrer sous leur ombrage épais,
Et respirer à longs traits
Les doux parfums & le frais.
Ces Arbres cultivés en France,
Ont, il est vrai, beaucoup dégénéré;
Mais malgré cette différence,
Un Parterre, sans eux, n'est jamais bien paré.
On les voit surpasser encore,
Quoiqu'ici délicats & nains,
Tous les autres présens de Pomone & de Flore,
Qui font l'honneur de nos Jardins.

Les sentimens, Messieurs, sont de pareille espéce;
Ils ont toujours droit de charmer:
Transplantons-les, ils se font estimer,
Et conservent leur noblesse.
Peut-être est-ce une erreur; daignez-nous animer
Dans l'épreuve qu'on en va faire.
Notre dessein est téméraire;

On n'atteint pas d'abord le Vrai :
Mais lorſque l'on tente un eſſai,
L'unique but, Meſſieurs, eſt de vous plaire :
Ce point ſeul mérite ſalaire.

Fin du Prologue.



ACTEURS.

L'AMOUR.

HEBÉ.

UN ASIATIQUE.

UNE GEORGIENNE.

UN ESPAGNOL.

UN FRANÇOIS.

UNE FRANÇOISE.

UN HOLLANDOIS.

UNE HOLLANDOISE.

UN SAUVAGE.

UNE SAUVAGESSE.

HABITANS de Cythere.

La Scene est dans l'Isle de Cythere.



LE PRIX DE CYTHERE,

OPERA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, HEBÉ.

L'AMOUR.



ERCURE a-t-il exécuté mes ordres, Charmante Hebé? A-t-on annoncé le Prix que je propose aux Amans de tout Sexe & de toutes Nations?

HEBÉ.

Oui, puissant Amour.

Air : *A l'ombre de ce verd Boccage.*

On sçait déjà dans tout Cythere,
Que pour l'Amant le plus épris,
Venus, votre divine mere,
Réserve trois baisers pour Prix;

Et que la plus parfaite Amante,
Dont vous approuvez les ardeurs,
Obtiendra la faveur charmante,
De triompher de tous les cœurs.

L'AMOUR.

C'est vous, aimable Nymphe, que je charge du soin d'examiner ceux qui se croiront dignes du Prix,

Air : *De nécessité nécessitante.*

Pour juger ce point qui m'intéresse,
Je veux, Hebé, qu'à vous on s'adresse.
Qui peut mieux se connoître en tendresse,
Que la Déesse de la jeunesse ?

Je vous quitte, afin de laisser le champ libre aux prétendans.

SCENE II.

HEBÉ, UN HOLLANDOIS, UNE HOLLANDOISE.

HEBÉ.

ACQUITTONS-nous de l'emploi que l'Amour me donne : mon Sexe est Juge compétent sur ces matieres. Il me vient déjà de la pratique.

LE HOLLANDOIS.

Bon jour, Mamſelle; enſeigne-moi Monſié l'Amour.

HEBÉ.

Que lui voulez-vous?

LA HOLLANDOISE.

Nous venir tous deux enſemblement pour avoir la Prix de Cythere.

HEBÉ.

C'eſt à moi qu'il faut s'adreſſer. Qui êtes-vous?

LE HOLLANDOIS.

Je vous dire, Mamſelle, que moi l'y étre Hollandois, Mamſelle, & mon femme que v'là l'y étre Hollandoiſe auſſi pareillement, Mamſelle.

HEBÉ.

Deux Epoux Hollandois prétendre au Prix de Cythere! Entre-nous, vous ne me paroiſſez guères ſuſceptibles de ſentimens amoureux.

Air: *Tant de valeur & tant de charmes.*

L'Amour eſt un enfant aimable,
Enjoué, folâtre, & badin.

LA HOLLANDOISE.

Il n'étre ici qu'ein franc mutin;
Chez nous l'y étre plus raiſonnable.

HEBÉ.

Faites-moi donc connoître votre façon d'aimer ?

LA HOLLANDOISE.

Nous faire consister le véritable amour dans le mariache.

HEBÉ.

Je suis de votre avis, si vous conservez dans les bras de l'Hymen tous les agrémens & la vivacité de l'Amour.

LA HOLLANDOISE.

Oh ! Nous n'entendre rien à tous les jolis petits sottises des Amoureux des autres Nations. Nous commencer d'abord par l'épousement, & nous faire après connoissance.

HEBÉ.

C'est-à-dire, que votre amour commence où finit celui des autres.

LE HOLLANDOIS.

Sans doute. Moi, par exemple, avoir épousé mon femme par Lettre de change.

HEBÉ.

Comment cela ?

LE HOLLANDOIS.

Un jour mon Correspondant de Batavia, envoyer à moi pléfiéres Marchandises, & moi trouver son fille dans la facture.

HEBÉ.

Dans la facture ?

LE HOLLANDOIS.

Oui, parblé. L'y avoit : *item, j'envoye à vous, Monsié, un fille bien conditionnée, pour en faire votre femme.*



HEBÉ.

Et vous l'avez épousée à lettre vûe ?

LE HOLLANDOIS.

A lettre vûe.

HEBÉ.

Sans chercher auparavant à lui plaire ?

LE HOLLANDOIS.



HEBÉ.

A ce que je vois, l'Amour n'eſt chez vous qu'une affaire d'intérêt?

LA HOLLANDOISE.

Pardonne-moi. L'Amour l'y être chez nous le ſoûtien de la République, autant que le lien du Commerce.

LE HOLLANDOIS.

Air : *Margot la Ravaudeuſe.*

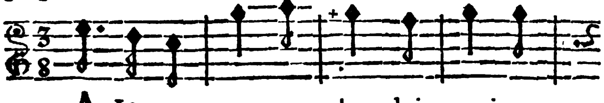
Moi l'épouſer, mon Dame,
Pour avoir ein enfant,
Et mon petite femme
M'aime ſi grandement,
Que, pour prouver ſon flâme,
Au bout de quatre mois,
Li m'en donnir trois.

HEBÉ.

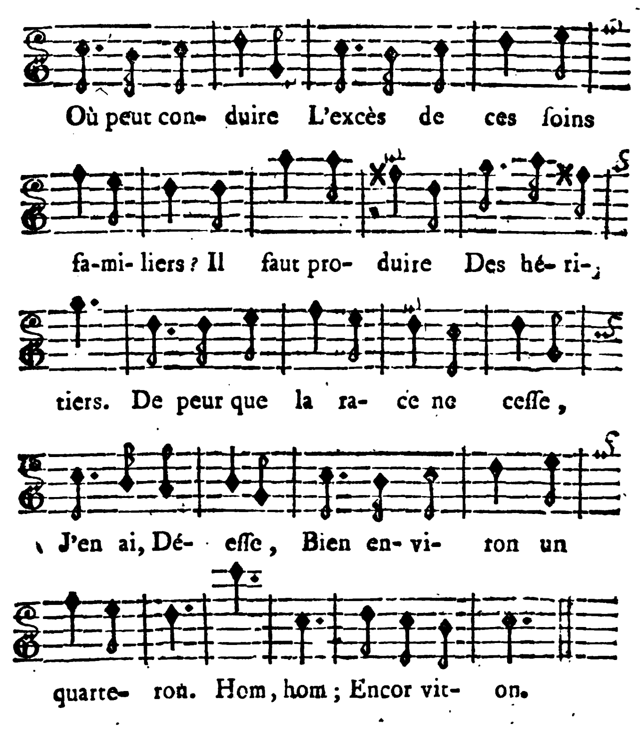
Voilà une grande preuve de tendreſſe.

LE HOLLANDOIS.

Oh! Nous aller d'abord au ſolide. C'eſt-là ce qui s'appelle du véritable amour, & non ces doucérs vaines, ces amuſſemens inutiles qui font perdre le tems aux autres péples.



A L'amour tout ce- la doit nuire:



Moi avoir ein Manufacture d'étoffes pour mon Commerce avec ein Manufacture de Sujets pour la République, & mon femme seconder moi également dans l'ein & dans l'autre.

HEBÉ.

C'est un trésor.

LE HOLLANDOIS.

Aussi, nous vivre tous deux dans ein grand union.

LA HOLLANDOISE.

Jamais de débat entre nous : mon Mari ne me dire jamais le moindre mot.

LE HOLLANDOIS.

Depuis que nous l'y être ensemble, moi ne lui avoir seulement pas dit : comment vous porte-toi, mon femme ?

HEBÉ.

Tout cela est fort bien ; mais ce n'est pas assez pour remporter le Prix.

LE HOLLANDOIS.

Que faut-il donc ?

HEBÉ.

Une convenance dans les cœurs plûtôt que dans les biens ; une sympathie étroite, & tous ces petits soins que vous méprisez, & sans lesquels l'Amour ne subsiste point.

Air : *Pierre Bagnolet.*

Vous ignorez de quelle espéce
Est un amour tendre & parfait ;
Il a de la délicatesse.

LE HOLLANDOIS.

Oh ! ce n'être point là son fait.

HEBÉ.

Les François raisonnent plus juste ;
Chez eux l'Amour est délicat.

LA HOLLANDOISE.

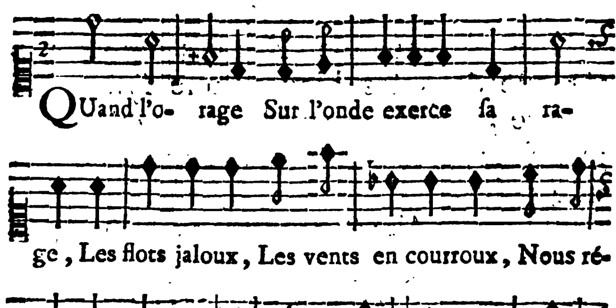
Si délicat,
Qu'un rien l'abat :
Chez nous, plé fort & plé robuste,
L'y étre toûjours en même état.

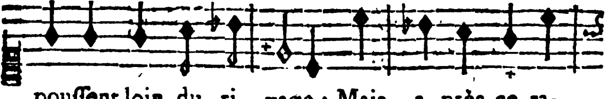
Air : *Nous sommes Précepteurs d'Amour.*

Sans jamais pousser de soupirs,
Ni dire de fadaises vaines,
Si nous goûter peu ses plaisirs,
Nous n'éprouver jamais ses peines.

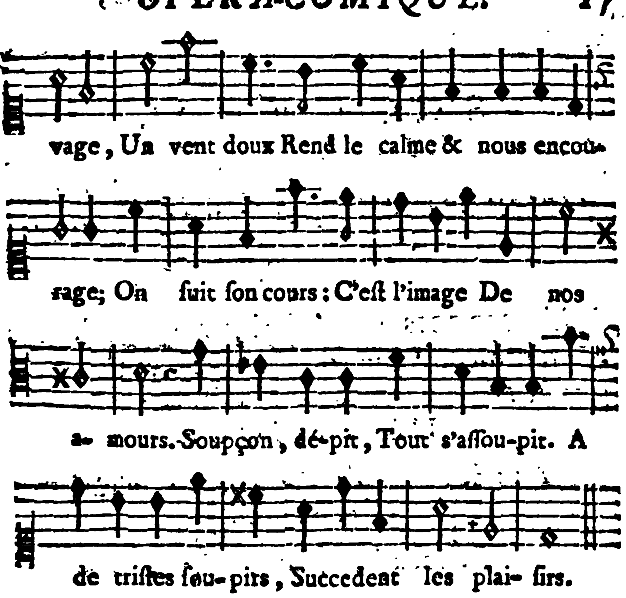
HEBÉ.

Et ce sont ses peines mêmes qui font valoir ses charmes.





vage,



Je ne puis vous adjuger le Prix : votre union n'est qu'un trafic ; vous n'avez jamais connu l'Amour.

LE HOLLANDOIS.

Eh ! bien, nous ne vouloir pas le connoître davantache : notre Commerce en aller beaucoup plé mieux. Bon jour, Mamselle.

SCENE III.

HEBÉ, UN ASIATIQUE, UNE GÉORGIENNE, *Esclaves suivantes.*

HEBÉ.

J'APPERÇOIS un Asiatique suivi de ses femmes. Que demandez-vous, Seigneur ?

L'ASIATIQUE.

Air : de l'*Europe Galante* : *Vivir, vivir, Gran Sultana.*

Je veux le Prix de Cythere.

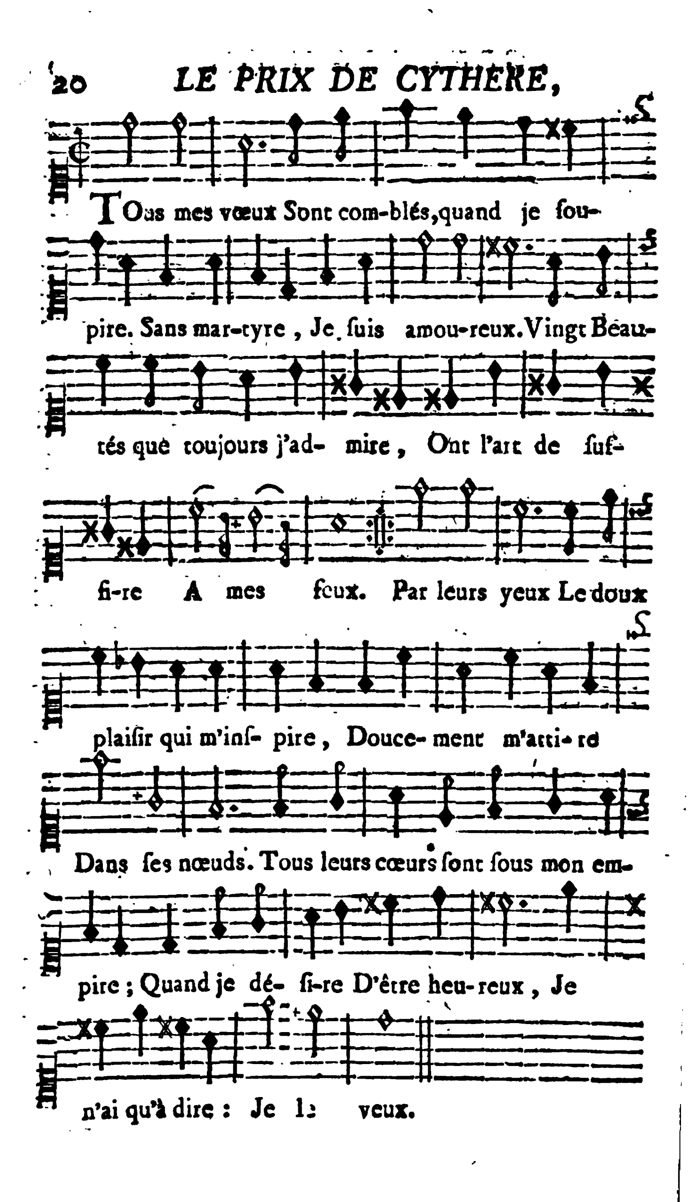
HEBÉ.

Sur quoi fondez-vous vos prétentions ?

L'ASIATIQUE.




mour. U- ne troupe choi- si- e D'objets plus beaux
que le jour, Y com-po- se sa Cour; Et c'est-
là que sous ses loix Je fais un li- bre
choix. Tout s'enflamme à ma voix: Des Belles
l'heureux escla- vage Maintient mes droits. Là,
de sa li- ber- té, Le Sexe est peu ten- té. Quel
bien plus doux l'en dédommage? La volup- té.


TOus mes vœux Sont com-blés, quand je sou-
pire. Sans mar-tyre, Je suis amou-reux. Vingt Beau-
tés que toujours j'ad- mire, Ont l'art de suf-
fi-re A mes feux. Par leurs yeux Le doux
plaisir qui m'ins- pire, Douce- ment m'atti- re
Dans ses nœuds. Tous leurs cœurs sont sous mon em-
pire; Quand je dé- si-re D'être heu-reux, Je
n'ai qu'à dire: Je le veux.

HEBÉ.

Ce n'eſt pas aſſez d'être heureux : il faut que l'objet de notre paſſion jouiſſe de la même félicité.

L'ASIATIQUE.

Toutes mes Eſclaves partagent mon bonheur & mes bienfaits. Conſtant au ſein de l'inconſtance, mon imagination vagabonde va, revient, s'arrête & parcourt le cercle enchanteur des Beautés qui m'environnent : toutes ſe diſputent l'heureux avantage de me plaire ; & leur émulation m'offre ſans ceſſe des charmes renaiſſans qui renouvellent mes deſirs.

Air : *Valet chez une Fermiere* : de Raton & Roſette.

Un bon Jardinier arroſe,
Avec ſoin, ſoir & matin,
Le parterre de ſon jardin ;
Il fait éclore la roſe,
Il élague le jaſmin ;
Rame l'œillet, taille le thym :
Moi, d'une ardeur auſſi vive,
Toutes les fleurs je cultive
Dans mon joli, joliet,
Toutes les fleurs je cultive
Dans mon joli Jardinet.

HEBÉ.

Vous avez de l'occupation.

Air : *Vous qui vous moquez par vos ris.*

Mais la vingtiéme part d'un cœur
Est bien peu, je vous jure,
Et de cette injuste rigueur,
L'Amour, je crois, murmure:
Le pauvre enfant tombe en langueur,
Faute de nourriture.

L'ASIATIQUE.

Ah! personne n'aime avec autant d'excès que moi.

HEBÉ.

Quelle en est la preuve?

L'ASIATIQUE.

Ma jalousie. Mes Esclaves me sont si cheres, que je n'épargne rien pour me les conserver: je préfererois le trépas à leur perte.

HEBÉ.

C'est quelque chose.

L'ASIATIQUE.

Et j'aimerois mieux leur donner la

mort, que de les voir passer entre les bras d'un autre.

HEBÉ.

Oh ! Ceci est de trop. Qu'en pensent ces Belles ?

LA GÉORGIENNE.

Je répondrai avec la permission du Souverain Seigneur de mes pensées, qu'il est le maître de ses Esclaves ; nous sommes son bien : c'est à lui d'en disposer.

HEBÉ.

Cette soumission est-elle bien sincere ? N'enviez-vous point la douce liberté des Européennes ?

LA GÉORGIENNE.

Nullement. Je suis Géorgienne, esclave née des plaisirs d'un Maître : je ne désire point un bien dont j'ignore les douceurs.

HEBÉ.

J'ai peine à vous croire.

LA GÉORGIENNE.

Une petite Fable peut vous convaincre.

HEBÉ.

Voyons.

LA GÉORGIENNE.

LE SERIN ET LE MOINEAU,

FABLE.

Dans les beaux jours de l'Eté,
Un petit Moineau volage,
Tout bouffi de vanité,
Insultoit à l'esclavage
D'un Serin né dans la cage.
O charmante liberté!
Disoit-il en son ramage:
Au sein des airs je voyage;
Je dors couvert d'un feuillage;
Je folâtre sous l'ombrage;
Là, sur des grains je fourage;
Ici, je trouve un rivage,
Où sur un sable argenté,
L'eau coule en sa pureté;
J'y bois avec volupté.
Après ce grand étalage,
Il va d'un autre côté.
Le Serin, en oiseau sage,
Ne l'avoit pas écouté.

L'Hyver tout change de face;
La beauté des Cieux s'efface:
Rien dans les champs; l'eau se glace;
Aux oiseaux on fait la chasse:
Le Moineau revint enfin,
Transi, demi-mort de faim,
Prier qu'on lui donne place
Dans la cage du Serin,
En tout tems pleine de grain.
Le Serin, à son tour, le fronde,
Et lui dit avec équité:
Gentil Moineau, qui cours le Monde,
Tu reviens bien gras de ta ronde!
Vois, par ce qu'il t'en a coûté,
Qu'une liberté vagabonde
Vaut beaucoup moins, tout bien compté,
Qu'une douce captivité.

L'ASIATIQUE.

Que dites-vous à cela, Déesse?

HEBÉ.

Qu'il n'est point d'heureux esclavage, s'il n'est volontaire, & si l'Amour n'en fait les charmes.

L'ASIATIQUE, *à la Georgienne.*

Continuez, fleur de beauté, à justifier des sentimens qui vous rendent dignes du Prix de Cythere, aussi-bien que moi.

LA GÉORGIENNE.

Je ne le desire, Seigneur, que pour vous en faire hommage.

HEBÉ.

Air : *Quand le péril est agreable.*

Ses sentimens sont donc les vôtres ?
Et vous l'aimez beaucoup ?

LA GÉORGIENNE.

Hélas !
Pourquoi ne l'aimerois-je pas ?
J'en ai bien aimé d'autres.

HEBÉ.

Ah ! ah ! Que dites-vous à cela, Seigneur Patron ?

L'ASIATIQUE.

Que tous les différens maîtres qui l'ont possedée devoient jouir des mêmes priviléges.

LA GÉORGIENNE.

Je me suis toujours fait gloire d'une entiere soumission à leurs ordres.

HEBÉ.

Et vous croyez par-là mériter le Prix ?

LA GEORGIENNE.

Sans doute. N'est-ce pas une vertu de sçavoir commander à son cœur, de surmonter souvent ses dégoûts en faveur de celui qui nous achete ? Car tous les hommes ont les mêmes droits sur nôtre amour ; naissons-nous plus pour l'un que pour l'autre ?

HEBÉ.

Air ; *Monsieur, en vérité.*

Si quelque Patron inconnu,
De vous faisant emplette,
Vous disoit, d'un air ingénu ;
Je t'aime, ma Poulette ;
Accorde-moi ton petit cœur.

LA GÉORGIENNE.

Je répondrois, d'un air honnête ;
M'y voilà prête ;
En vérité, Seigneur,
Vous me faites bien de l'honneur.

HEBÉ.

Air ; *Tout cela m'est indifférent.*

S'il vous disoit, après cela :
Prouve-moi ce que tu dis là.
Que répondriez-vous, ma Chère !

LA GÉORGIENNE.

Refrain.

Tout comme il vous plaira,
Lafira,
Tout comme il vous plaira.

HEBÉ.

Air : *Ma mere étoit bien obligeante.*

Vous êtes par trop obligeante ;
Je crois qu'on ne peut l'être plus.

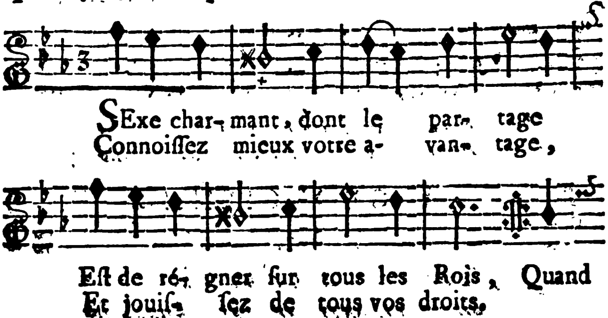
LA GÉORGIENNE.

Air. *Le Confiteor.*

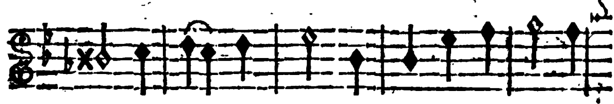
Les attraits qui nous sont donnés
Ne sont pas faits pour notre usage ;
Aux hommes ils sont destinés.
A la Nature on fait outrage,
En s'opposant à leurs desirs,
Lorsque l'on naît pour leurs plaisirs.

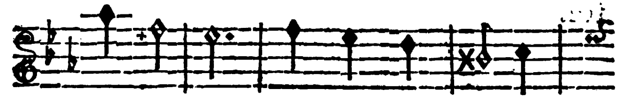
HEBÉ.

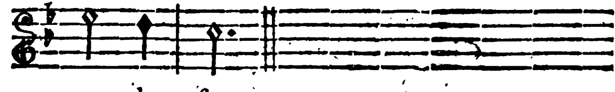
Qu'osez-vous dire ? De pareils sentimens dégradent la beauté, & doivent révolter une ame délicate ; le Sexe est né libre, & son cœur est moins un tribut qu'une récompense.











L'ASIATIQUE.

Vous pouviez vous passer de lui donner un semblable conseil.

HEBÉ.

Apprenez comme on aime en Europe.

Air : *Est-il de plus douces odeurs?* Du Coq du village.

Savoir contraindre ses desirs,
Pour nous c'est une gloire.
Un tendre Amant, par des soupirs,
Achete sa victoire :

C'eſt le cœur ſeul qui fait ſentir
Un bien .... un bien ſuprême !
La douce attente du plaiſir
Vaut tout le plaiſir même.

LA GÉORGIENNE.

Oh ! je vous avoue que l'on ne connoît point en Aſie une pareille vertu ; mais je ſoupçonne que nous ſommes de meilleure foi.

Air : *Le tout par nature.*

Mettre la contrainte à part,
En nous ſeroit-ce un écart ?
Vos Amans, pétris de fard,
Nourriſſent l'impoſture.
Chez eux, l'amour eſt un art ;
Chez nous, c'eſt la nature.

HEBÉ.

Vous avez beau dire, je ne puis vous juger que ſur les uſages de Cythere : les vôtres y ſont trop oppoſés. Voici comme je penſe à l'égard de vous deux : Seigneur, votre paſſion jalouſe & deſpotique effarouche l'Amour ; & vous, belle Eſclave, votre ſoumiſſion l'avilit. Réformez-vous l'un & l'autre.

L'ASIATIQUE.

J'y perdrois trop. Adieu, Déeſſe.

SCENE IV.

HEBÉ, UN ESPAGNOL

HEBÉ.

AH ! voici le contraste ; un Espagnol.

L'ESPAGNOL.

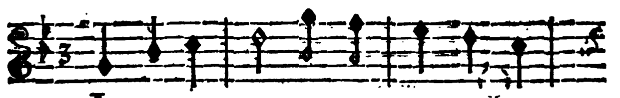
Air : *Folies d'Espagne.*

Charmante Hebé, si l'amour, la constance,
Accompagnés des soins les plus soumis,
En ce grand jour, obtiennent récompense ;
Qui, plus que moi, doit se flatter du Prix ?

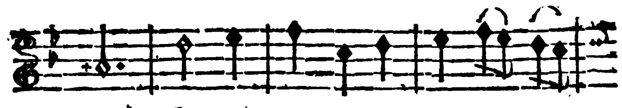
HEBÉ.

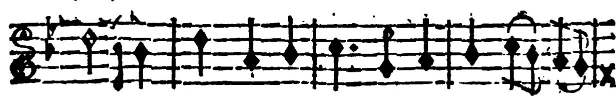
Il faut me détailler vos droits.

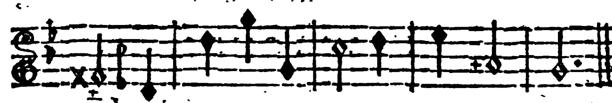
L'ESPAGNOL.











HEBÉ.

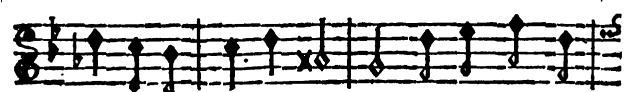
Voilà une constance à l'épreuve; mais ce n'est pas un titre suffisant que d'avoir vieilli sous les fenêtres de sa Maîtresse; il faut, en amour, quelque chose de plus que la spéculation.

L'ESPAGNOL.



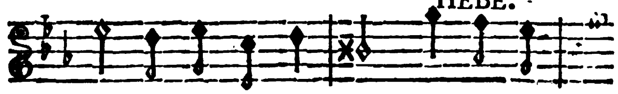


Au

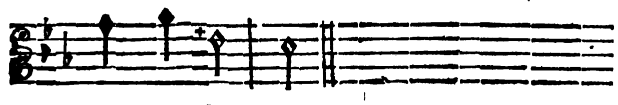


Au se-rein, à la bru- me; Pleurant mes en-

HÉBÉ.



nuis, J'y paf- fe les nuits. C'eft ce qui



vous en- rhu- me.

La fortune ne vous a-t-elle jamais offert l'occafion de converfer de plein pied avec votre Maitreffe ?

L'ESPAGNOL.

Pardonnez-moi, & je dois, pour ma gloire, vous faire part de mon aventure.

HEBÉ.

Oh ! voyons, voyons.

L'ESPAGNOL.

Je fuis entreprenant de mon naturel.

HEBÉ.

Eh ! bien ?

L'ESPAGNOL.



HEBÉ.

Ah! vous joignez la prudence au courage!

L'ESPAGNOL.

Air : *Il faut l'envoyer à l'école.*

Frappé de ſon divin aſpect,
Je la pris pour une Déeſſe.
Ma tendreſſe
Fit auſſi-tôt place au reſpect.

HEBÉ.

Mais un baiſer du moins ſe vole.

L'ESPAGNOL.

Non ; c'eſt oſer plus qu'il ne faut.

HEBÉ, *à part.*

Le nigaud !
Il faut l'envoyer à l'école.
(Haut.)

Votre Déeſſe fit-elle long-tems durer l'extaſe ?

L'ESPAGNOL.

Ah ! je l'aurois ſouhaité. Qu'Iſabelle me paroiſſoit charmante !

Air : *Joconde nouveau.*

Hélas ! mes regards curieux
Avoient pleine franchiſe.
Elle ouvre enfin ſur moi les yeux ;
Mais quelle eſt ſa ſurpriſe !

Le cœur saisi d'étonnement,
Cette Beauté sévere
N'a pas la force seulement
D'exprimer sa colere.

HEBÉ.

Comment en agîtes-vous avec une colere de cette espéce ?

L'ESPAGNOL.

En téméraire. Isabelle ne s'apperçoit pas que la surprise où elle est, m'offre ses charmes dans un état qui ranime toute la vivacité de mon amour.

Air : *Cher Alain ! quel sujet nous agite ?* De la Chercheuse d'esprit.

J'oublie aussi-tôt les égards,
Et mon ardeur accroît son trouble.
Trop excité par ses regards,
Mon audace à l'instant redouble ;
J'embrasse & presse ses génoux,
En lui disant : souffrez, ma chere,
Souffrez, en ces momens si doux,
Que je vous jure un respect sincere.

HEBÉ.

Quelle témérité ! Eh ! comment prit-elle la chose ?

L'ESPAGNOL.

A cette protestation accompagnée d'une

action aussi hardie, elle retombe demi-pâmée de courroux & de saisissement.

HEBÉ.

Elle a dû vous sçavoir bon gré de votre modération.

L'ESPAGNOL.

C'est tout le contraire : bien loin de rendre justice à la noblesse de mon procédé, elle sort de sa léthargie pour se livrer à toute sa colere, & me voyant gagner l'escalier,

Air : *Du haut en bas.*

Elle s'emporte, elle me traite
Du haut en bas.
A peine étois-je au premier pas,
Que, pour mieux hâter ma retraite,
Elle accourt, me pousse & me jette
Du haut en bas.

HEBÉ.

Voilà une fille bien indifférente!

L'ESPAGNOL.

Depuis ce tems, elle n'ouvre plus ses jalousies pour écouter mes plaintes amoureuses.

HEBÉ.

Quelle ingratitude !

L'ESPAGNOL.

Mais il me reste une ressource.

Air : *Tarare, ponpon.*

Je puis, si j'ai le Prix, toucher son cœur barbare;
Je puis, si j'ai le Prix,
Surmonter ses mépris.
Alors de ma Guitarre
Le tendre & joli son
L'adoucira.

HEBÉ.

Tarare,
Ponpon!

Il est tems de vous désabuser, mon cher. Le Prix n'est pas pour vous.

L'ESPAGNOL.

Comment! Un Amant qui sait retenir la bride à ses desirs par excès d'amour; constant malgré les rigueurs, & dont les égards....

HEBÉ.

Tout cela vous nuit.

Air : *Pour bien peindre une femme*, ou *au Bal du Cours, les Dames.*

Le trop d'égards nous glace,
Et d'un tems précieux,
Tout autre, à votre place,
Eût profité bien mieux.

Un Amant ennuyeux
De notre cœur s'efface.
Sçachez, Amant transi,
Qu'ici,
Un timide respect,
Suspect,
Fâche plus que l'audace.

L'ESPAGNOL.

Mais.....

HÉBÉ.

Il suffit, je m'y connois; j'ai prononcé.

Air : *Alain, Alain, je sommeille.* De la Chercheuse d'esprit.

Quand l'Espagnol, plaintif Amant,
Soupire & pleure son tourment,
On sommeille.
J'aime mieux un François actif,
Quoique souvent un peu trop vif:
Cela réveille.



SCENE V.

HEBÉ, UN FRANÇOIS, UNE FRANÇOISE.

LE FRANÇOIS.

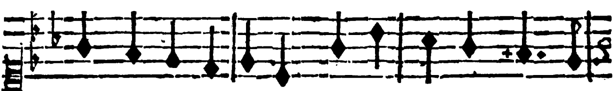
SERVITEUR, Déesse : nous sommes François, vous le voyez ; qu'on nous donne le Prix.

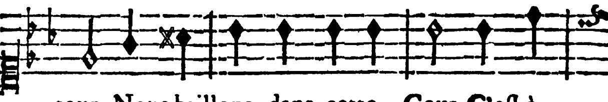
HEBÉ.

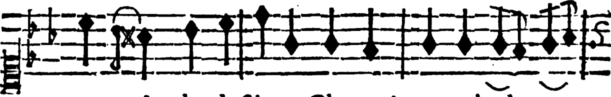
Il faut subir un petit examen.

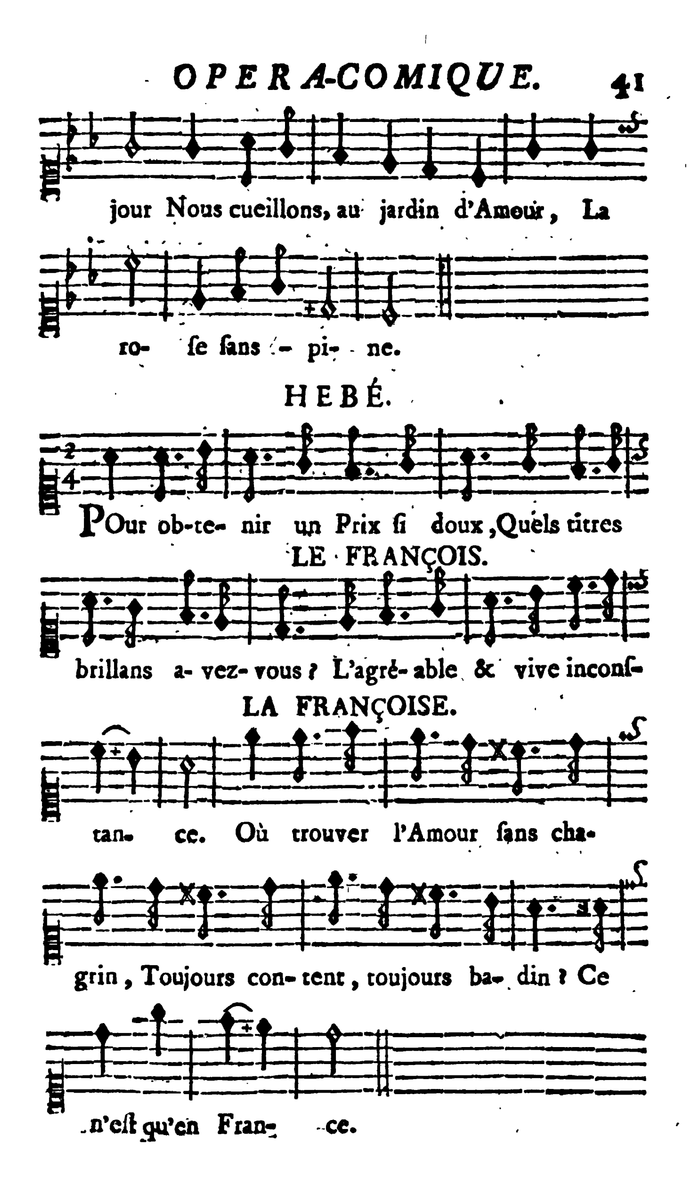
LA FRANÇOISE.










jour Nous cueillons, au jardin d'Amour, La
ro- se sans - pi- ne.
HEBÉ.
POur ob-te- nir un Prix si doux, Quels titres
LE FRANÇOIS.
brillans a- vez- vous? L'agré- able & vive incons-
LA FRANÇOISE.
tan- ce. Où trouver l'Amour sans cha-
grin, Toujours con- tent, toujours ba- din? Ce
n'est qu'en Fran- ce.

LE FRANÇOIS.

Chez nous l'Amour n'eſt jamais une paſſion ; mais un arrangement dont le plaiſir eſt le principe, le lien & l'objet.

LA FRANÇOISE.

Chez nous la déclaration eſt douce ; l'épreuve courte, les plaiſirs vifs, la fin tranquille.

LE FRANÇOIS.

J'aime aujourd'hui Madame, elle m'idolâtre ; demain, nous nous quitterons ſans jalouſie, ſans dépit, ſans éclairciſſement.

HEBÉ.

Voilà une maniere d'aimer fort commode.

LA FRANÇOISE.





pleurs, Langueurs, Douleurs, Douceurs, Fadeurs.

LE FRANÇOIS.

On ne peut nous refuser le Prix sans ingratitude.

LA FRANÇOISE.

MENUETS DE M. DE ROCHET.

PREMIER MENUET.

PAr mes exploits, A la fois, Je soumets mille

Amans sous mes loix; Du Dieu d'Amour, Chaque

jour, J'augmente la Cour: Il m'en coûte en dé-

tail, Un coup d'éven- tail, Un tendre re- gard,

Un ſouris mignard : Chacun a ſa part ; Et

tous ſont dupes de mon art.

DEUXIÉME MENUET.

J'Attends du fils de Cy- pris, Le Prix ; J'ai vain-

cu juſqu'au jourd'hui Pour lui, Et je cours a-

vec ar- deur De victoire en vic- toire, Sans li-

HEBÉ.



vrer mon cœur. Il eſt moins doux de charmer,

LA FRANÇOISE.









L'Amour, &c. *jusqu'au mot* FIN.

HEBÉ.

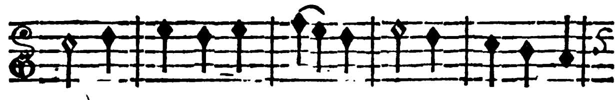
Oubliez-vous que la fidélité?...

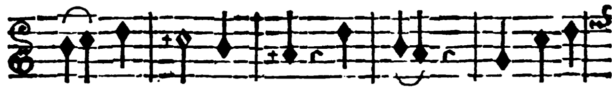
LE FRANÇOIS.

Oh! parbleu, la fidélité, aussi-bien que la jalousie, est un monstre étranger que nous ne connoissons point.

LA FRANÇOISE.









HEBÉ.

Vous expliquez fort mal les attributs du charmant Dieu de Cythere.

Air : *Je passe la nuit & le jour.*

Les aîles qu'on donne à l'Amour,
Nous marquent sa vîtesse extrême
A suivre, à servir, nuit & jour
Avec ardeur, l'objet qu'il aime :
Et si l'on le dépeint enfant,
C'est qu'il doit aller en croissant,
En augmentant,
En grandissant.

LA FRANÇOISE.

Bon! Il languit en vieillissant.

LE FRANÇOIS.

Tenez, entre-nous, je crois qu'un Amant constant n'est purement qu'un être de raison.

LA FRANÇOISE.

Air : *Ton humeur est, Catherine.*

L'Amour à nous vaincre est preste :
Mais la défaite d'un cœur
Lui devient souvent funeste ;
Il meurt, dès qu'il est vainqueur.
Ainsi, quand le Frélon blesse,
Il succombe à son effort ;
Son aiguillon, qu'il nous laisse,
Est la cause de sa mort.

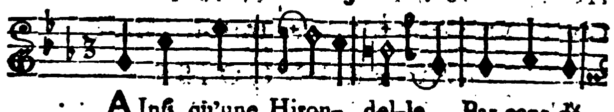
LE

LE FRANÇOIS.

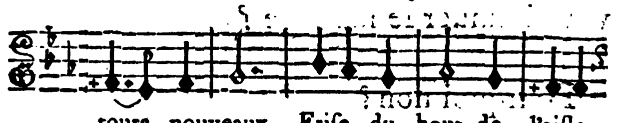
TRIOLET.

» *L'honneur de passer pour constant*
» *Ne vaut pas la peine de l'être.*
» *Doit-on briguer sincerement*
» *L'honneur de passer pour constant?*
» *Près de l'objet le plus charmant,*
» *C'est bien assez de le paroître.*
» *L'honneur de passer pour constant*
» *Ne vaut pas la peine de l'être.*

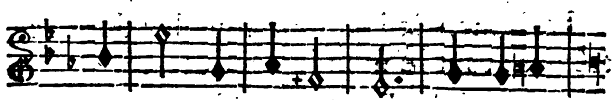
LA FRANÇOISE.



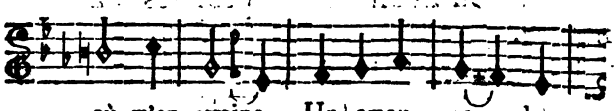
AInsi qu'une Hiron- del-le, Par cent dé-



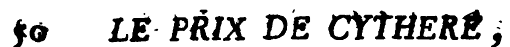
tours nouveaux, Frise du bout de l'aisle

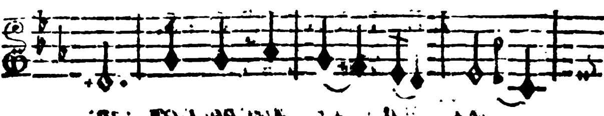


La sur- fa- ce des eaux; Je voltige



où m'en- traine Un amou- reux de-







HEBÉ.

Vous aurez peine à faire goûter ici votre systême ? il faut qu'une ardeur mutuelle ait pour but une union solide.

LA FRANÇOISE

Ah ! Ciel ! Que dites-vous-là ? Voudriez-vous insinuer le mariage ?

HEBÉ.

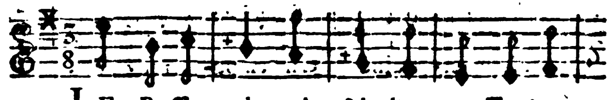
Pourquoi non ?

LE FRANÇOIS.

L'Hymen & l'Amour sont les deux extrêmes : tout le monde sçait cela.

LA FRANÇOISE.

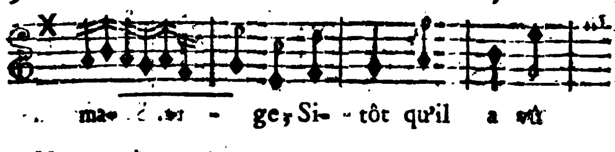
Nous en avons mille preuves dans la nature.

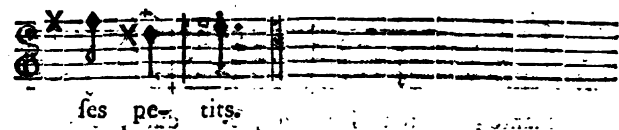


LE Rossi-gnol qui fait l'amour, Toujours


chan- - - - - te. Sa voix tou-
chante, Sur tous les tons, sé- duit, en-
chante, Fredon- - ne nuit & jour:
Mais au bout d'un mois, quel dom- mage! A-
dieu tous ses ac- cens gen- tils. Il cesse
son ten- dre ra- mage, Si- tôt qu'il
a vû ses Pe- tits. Il cesse son tendre ra-







LE FRANÇOIS.

Tout cela juſtifie aſſez notre façon de penſer ; & vous n'héſitez plus, ſans doute, à nous juger dignes du Prix ?

HERÉ.

C'eſt ce qui vous trompe Il n'y a point de véritable amour ſans conſtance ; & vous n'êtes point amoureux.

Air : *Une faveur, Liſette.*

Notre Prix ne ſe donne
Qu'à la ſincérité.
Votre amour, ma mignonne,
N'eſt rien que vanité ;
Et cet Amant folâtre,
En ſervant vos appas,
Soi-même s'idolâtre.
Non, non, vous n'aimez pas.

LE FRANÇOIS

J'appelle d'un pareil jugement.

LA FRANÇOISE.

Je voudrois bien sçavoir à qui vous reservez le Prix ? Ah ! ah ! Est-ce à ces figures qui se présentent ?

HEBÉ.

Il faut les examiner. Ce sont des Sauvages.

SCENE VI.

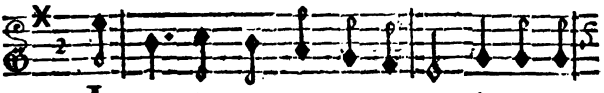
HEBÉ, LE FRANÇOIS, LA FRANÇOISE, UN SAUVAGE, UNE SAUVAGESSE.

HEBÉ, *aux Sauvages.*

NE fuyez pas. Prétendez-vous au Prix, mes enfans ?

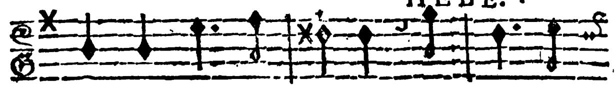
LE SAUVAGE.

Ma chere Aurore peut le remporter.

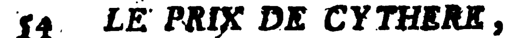


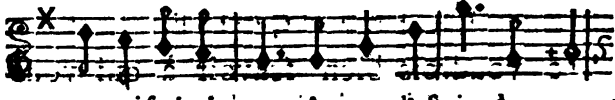
JE ne viens que pour me former ; Car mon i-

HEBÉ.



gnorance est pro- fonde. Qui sçait plai-

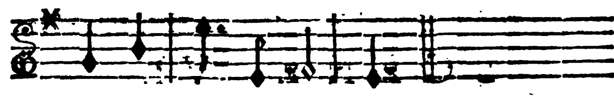




re, qui sçait ai- mer, A tout l'esprit du mon-



de. Qui sçait plai- re, qui sçait ai- mer, A



tout l'es- prit du mon- de.

LA SAUVAGESSE.

Mon cher Ytis, toi seul mérites le Prix: c'est à moi de prendre pour modele l'Amante qui le remportera, afin de t'aimer autant que tu es digne d'être aimé.

LE SAUVAGE ET LA SAUVAGESSE, *ensemble*.

DUO D'ISSÉ. C'est moi qui vous aime.

C'est moi, c'est moi qui t'aime le moins tendrement.

LA FRANÇOISE.

Ah! ah! ah! les drôles d'Amoureux. Ils prennent le contrepied de l'Opera!

LE FRANÇOIS.

Voilà un Amour bien sauvage.

LA SAUVAGESSE.

Ne cherche pas à aimer davantage, Ytis ; ne m'aimes-tu pas de tout ton cœur ?

LE SAUVAGE.

Air : *Prends, mon Iris, prends ton verre.*

Oui, je t'aime, je t'adore :
Est-ce assez de tout mon feu ?
Tu mérites plus, Aurore ;
J'en dois faire ici l'aveu. (Fin.)
Mais l'Amour, l'Amour lui-même,
Dont l'ardeur doit être extrême,
T'aimeroit encor trop peu.
Oui, je t'aime, &c.

LA FRANÇOISE.

Comment donc ? Il n'a pas tant de tort.

LE FRANÇOIS, *examinant la Sauvagesse.*

La friponne est jolie.

HEBÉ.

(*A la Sauvagesse.*)

Interrogeons-les. Belle Aurore, pourquoi aimez-vous Ytis ?

LA SAUVAGESSE.

Parce qu'il est aimable.

HEBÉ, *au Sauvage.*

Et toi, pourquoi l'aimes-tu ?

LE SAUVAGE, *montrant Aurore.*

Regardez-la.

HEBÉ.

Air : *Nous autres bons Villageois.*

Mais, en faisant un tel choix,
N'as-tu point cherché la naissance?

LE SAUVAGE.

On naît égaux dans nos Bois.

HEBÉ.

N'as-tu point cherché l'opulence?

LE SAUVAGE.

Nos cœurs, en formant leur lien,
Ne connoissent ni tien, ni mien.
La nature est tout nôtre bien;
Elle ne nous refuse rien.

HEBÉ.

Air : *Il étoit un Moine blanc.*

Aurore a de la beauté.
L'aimes-tu par vanité?

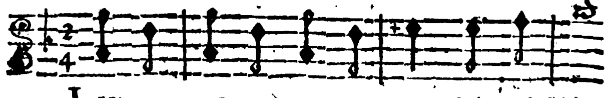
LE SAUVAGE.

Je l'aime pour elle-même.

LA SAUVAGESSE.

J'aime Ytis aussi de même.

LE SAUVAGE.

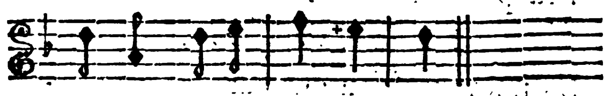


LUi plaire est mon princi- pal; Et quoi-









LA FRANÇOISE.

J'avoue qu'on doit être flatté d'un pareil hommage.

LE FRANÇOIS, *à la Françoise.*

Madame, permettez-moi de déranger un peu leur petite inclination.

LA FRANÇOISE.

J'y pensois. Déesse, nous allons vous montrer un échantillon de notre pouvoir.

HEBE.

Je ne m'y oppose point.

LE FRANÇOIS, *à la Sauvagesse.*

Venez-çà, la belle Enfant : on a des desseins sur votre personne.

LA FRANÇOISE, *au Sauvage.*

Beau garçon, regardez-moi : on vous veut du bien.

LA SAUVAGESSE, *se jettant dans les bras du Sauvage avec une espéce de crainte.*

Mon cher Ytis.

LE SAUVAGE, *la serrant dans les siens.*

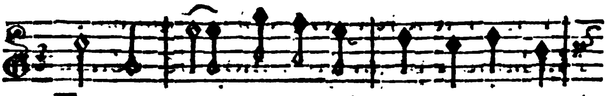
Ma petite Aurore.

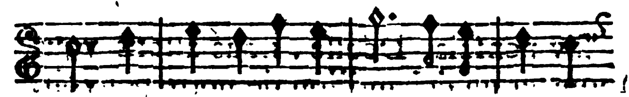
LE FRANÇOIS.

Ils ne nous écoutent pas.

LA FRANÇOISE.

Ils se carressent, sans daigner nous répondre.

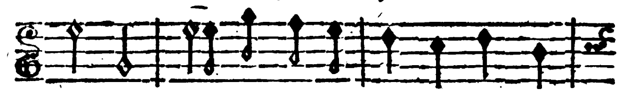


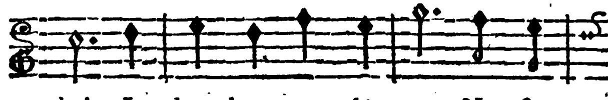


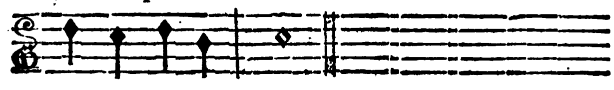

LE SAUVAGE, *tenant toujours dans ses bras la Sauvagesse.*
les plai- sirs. Offrez plus en- core. De l'a-
mour de ma chere Au-rore, Quel trésor plein d'at-
traits Me dédom- ma- ge- roit ja- mais ?
HEBÉ, *aux Français.*
Vos ef- forts Ne rendent leurs nœuds que plus
forts. Vous a-joû-tez un prix Aux feux d'Aurore
LE FRANÇOIS, *à la Sauvagesse.*
& d'Y- eis. Viens fixer un Mar- quis. Vois ces
yeux attendris, Ce souris. Ton cœur n'est point é-



LA SAUVAGESSE, *au François.*







LA FRANÇOISE, *à part.*

Rien n'égale mon dépit: je sacrifierois volontiers toutes mes conquêtes pour être aimée de ce petit homme.

LE FRANÇOIS, *à part.*

Je suis piqué: il n'en faudroit pas davantage pour me rendre inconstant.

LE SAUVAGE.

Si l'on ne peut être digne du Prix qu'en faisant une infidélité, nous retournons dans nos Forêts.

HEBÉ.

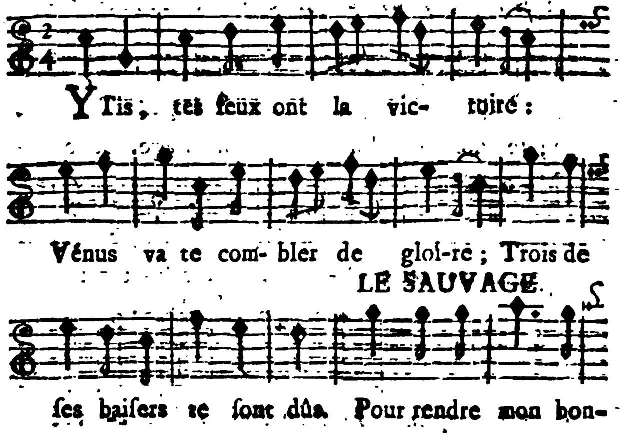
Demeurez, demeurez.


CE beau sé- jour a de quoi plai- re, A Cy-
LE SAUVAGE, & la SAUVAGESSE.
there res- tez tous deux. Non ; je trou-ve par-
tout Cy- there, Où je vois l'o- bjet de
HEBÉ.
mes vœux. Vous a-vez en- fin l'avan- ta-
ge ; Je dois vous donner mon suf- frage. Belle Au-
rore, amou- reux Y- tis, Vous méri- tez tous
LE SAUVAGE.
deux le prix. Lorsque l'on s'aime a- vec



HEBÉ.

Vous ignorez apparemment l'un & l'autre la récompense qui vous attend.





HEBÉ.

Aurore ne sera pas si difficile : l'Amour lui réserve le don de plaire universellement.

LA SAUVAGESSE.

Oh! qu'il garde son présent pour une autre.

HEBÉ.

Air : Non, je ne ferai pas.

Eh! quoi! vous refusez un bien si désirable?

LA SAUVAGESSE.

Ce n'est qu'aux yeux d'Ytis que je veux être aimable.

HEBÉ.

Vous verrez tous les cœurs soumis à votre loi.

LA SAUVAGESSE.

Le cœur de mon Amant est l'univers pour moi.

LE FRANÇOIS.

Madame, l'amour naïf l'emporte sur le nôtre.

LA FRANÇOISE.

Il faut s'en consoler; & nous dédommager à force de conquêtes; dépeuplons Cythere d'Amans fidéles. Suivez-moi.

SCENE DERNIERE.

HEBÉ, L'AMOUR, LE SAUVAGE, LA SAUVAGESSE.

HEBÉ.

AMOUR, voilà les seuls Amans que vous deviez récompenser; mais ils refusent le Prix.

L'AMOUR.

Ils en seroient indignes, s'ils l'avoient accepté; j'ai pris soin moi-même de les inspirer. Air : *Du Cap de Bonne-Espérance.*

Des ardeurs toûjours nouvelles
Rendront leurs jours fortunés.
Que ces Amans pour modeles
A Cythere soient donnés.
Que les Graces les couronnent;
Que les Jeux les environnent.
Venez, venez jeunes cœurs,
Reconnoître vos vainqueurs.

DIVERTISSEMENT.

DIVERTISSEMENT.

LES AMOURS, LES GRACES, LES AMANTS ET AMANTES *viennent couronner* YTIS ET AURORE.

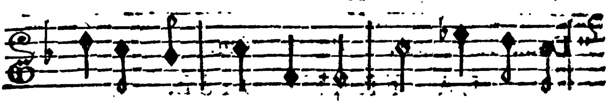
AURORE.

PREMIER AIR.



pui-se tous tes traits sur mon cœur; Tu ne pour-







roît charmant! Oui, je l'aime, autant qu'il m'aime:



Quel bonheur écla- tant ! L'A-mour conſ-

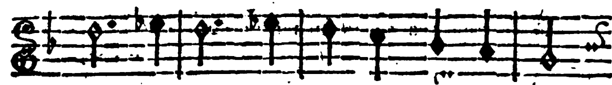


tant N'a pour prix que ſoi- même. Je

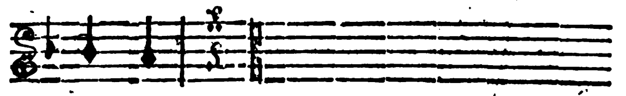
me ris Des biens de la For-tune : La gran-



deur eſt im- por- tune ; Je ne veux qu'Y-

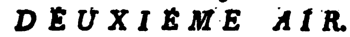


tis : Ses feux Rempliſ- ſent tous mes vœux.

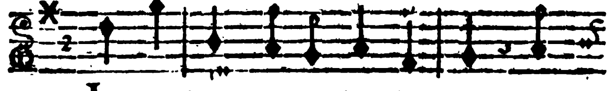


Doux vainqueur. *Au Rondeau.*

LA FRANÇOISE.



DEUXIEME AIR.



L'Inconſtance eſt un bien flat- teur ; Il

faut vo- ler - - - - - -

en a- mou-ret- te, De fleurette en fleuret-

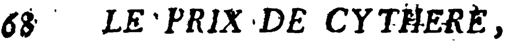
te. L'abeil- le légere & co- quette,

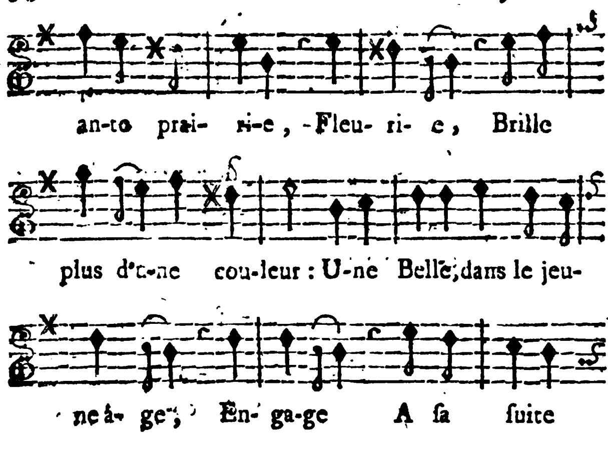
Ne com- pose jamais son miel plein de dou-

ceur, Du bu- tin d'une seule fleur. Du

Lys à la Vi- o- let- te, Elle vol- ti- ge a-

vec ar- deur. te. Dans u- ne ri-

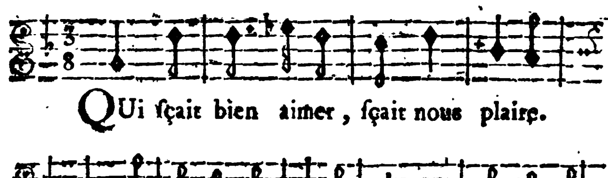


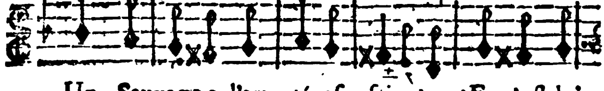


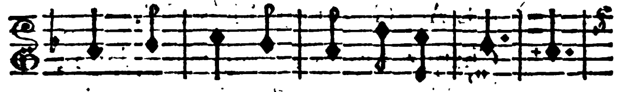


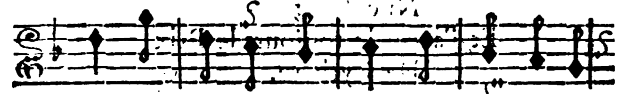
VAUDEVILLE.

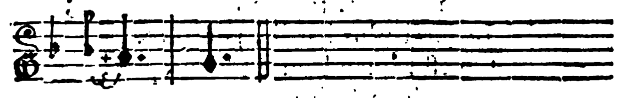
HEBÉ.











LA HOLLANDOISE.

Sans goûter li plaisirs folâtrés,
Dont François li sont idolâtres,
Moi vais au but, & de vingt fils
L'y être mere.
N'ai-je pas bien gagné sti Prix
De Cythere.

LE TURC.

Vingt Beautés regnent sur mon ame ;
A ma voix l'Amour les enflâme.
Au milieu des Jeux & des Ris,
Pour me plaire,
Toutes viennent m'offrir le Prix
De Cythere.

LA GÉORGIENNE.

Chaque Amant a droit de me plaire,
Sans jamais m'éprouver contraire;
Je n'ai ni haine, ni mépris,
Ni colere;
Et j'accorde toujours le Prix
De Cythere.

L'ESPAGNOL.

Vain respect, tu n'es qu'une injure;
Je serai plus hardi, j'en jure.
On est, quand on est bien épris,
Téméraire.
Je ne manquerai plus le Prix
De Cythere.

LA FRANÇOISE.

Tous mes jours sont des jours de Fêtes,
Chaque instant étend mes conquêtes;
Dans tous les cercles de Paris
Je sçais plaire;
N'est-ce pas obtenir le Prix
De Cythere ?

LE FRANÇOIS.

Volupté douce & passagere,
Je t'atteins d'une aîle legere.
Au milieu des Jeux & des Ris,
Sans mystere,
Je cueille à tout moment le Prix
De Cythere.

LE SAUVAGE, *à la Sauvagesse.*

On couronne, charmante Aurore,
Un amour que tu fis éclore ;
Sans toi, peut-on bien être épris ?
O ma chere !
C'est à toi que je dois le Prix
De Cythere.

LA SAUVAGESSE.

L'un à l'autre jamais contraire,
Nous cherchons en tout à nous plaire ;
Le beau feu qui nous rend épris
Est sincére :
Notre amour est pour nous le Prix
De Cythere.

✕

Appliquez-vous, beau Mousquetaire,
A bien aimer, plûtôt qu'à plaire ;
Etre fidelle à son Iris,
Et se taire :
C'est ainsi qu'on obtient le Prix
De Cythere.

✕

Un Epoux adjudicataire,
De sa femme est propriétaire ;
Mais quelqu'un de ses bons amis,
Locataire,
A son insçû, cueille le Prix
De Cythere.

✕

Belles, dont le cœur mercénaire
Ose abuser du don de plaire,
Qui met les faveurs de Cypris
A l'enchere,
N'a pas droit de prétendre au Prix
De Cythere.

Si tu sers un Objet sévère ;
Tendre Amant, sois soumis, espere ;
Pour triompher de ses mépris,
Persévere,
Un jour vient qu'on obtient le Prix
De Cythere.

FIN.

Le Privilége général de toutes les Œuvres de M. Favart a été accordé le 27 Avril 1759, & a été enregistré le 16 Mai suivant à la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 521. fol. 356.

DON QUICHOTE
CHEZ
LA DUCHESSE,
BALLET COMIQUE
EN TROIS ACTES;

Représenté pour la première fois par l'Académie Royale de Musique, le 12 Février 1743.

NOUVELLE ÉDITION.

Le prix est de 24 sols, avec la Musique.



A PARIS,
Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

DON QUICHOTE.
SANCHO.
ALTISIDORE, *Suivante de la Duchesse*
UNE PAYSANNE.
CHASSEURS ET PASTRES.
SUIVANTES DE LA DUCHESSE.
DOMESTIQUES DE LA DUCHESSE,
Représentant,
MERLIN, } *Enchanteurs.*
MONTESINOS, }
AMANS ET AMANTES *enchantés.*
DÉMONS.
JAPONNOIS.
JAPONNOISES.



DON QUICHOTE CHEZ LA DUCHESSE, *BALLET COMIQUE.*

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une Forêt.

SCENE PREMIERE.

Bruit de chasse, SANCHO *poursuivi par un Ours.*

AU secours, au secours.
Un monstre en furie,
Veut trancher mes jours;
Fuyons, fuyons sa barbarie.

Au ſecours, au ſecours.

(*Appercevant l'Ours.*)

Je le vois! .... Tout mon ſang ſe glace.
Ah! malheureux Sancho! ciel! où fuir? où courir?
Je vais périr.
Ah! la maudite chaſſe!

SCENE II.

DON QUICHOTE, SANCHO.

DON QUICHOTE, *tuant l'Ours.*

EXPIRE ſous mes coups, diſcourtois Enchanteur.
Mon bras au défaut du tonnerre,
De monſtres ſçait purger la terre.

SANCHO, *fierement.*

Tout cede à notre valeur.

SCENE III.

DON QUICHOTE, ALTISIDORE, SANCHO.

DON QUICHOTE, *à* ALTISIDORE.

J'AI vaincu le Géant; vivez, Altiſidore;
Jamais en vain on ne m'implore.

ALTISIDORE.

Un Géant !

SANCHO.

Ces Géans malins
A leur gré changent de figure ;
Un jour transformés en moulins,
Ils nous ont disputé l'honneur d'une aventure.

ALTISIDORE.

Pour ce triomphe, heureux vainqueur,
Non, ce n'est pas assez de ma reconnoissance.
(*A part.*)
Feignons, pour l'arrêter, une amoureuse ardeur.
(*Haut.*)
Un sentiment plus doux vous rend cher à mon cœur.

DON QUICHOTE.

La gloire d'un bienfait en est la récompense :
Adieu, je pars content.

ALTISIDORE & SANCHO.

Quoi ! {Vous quittez / Nous quittons} ces lieux !

DON QUICHOTE.

Je pars en Héros glorieux.

ALTISIDORE & SANCHO.

Quoi ! {Vous quittez / Nous quittons} ces lieux !

ALTISIDORE.

Où regnent les plaisirs;

SANCHO.

Où regne l'abondance?

DON QUICHOTE.

Je suis de mes exploits comptable à l'Univers;
Dans le sein du repos je ternirois ma gloire.
Non, non, je dois voler de victoire en victoire,
Les plaisirs sont pour moi plus honteux que les fers.
Je vais remplir ma destinée.

SANCHO.

Il n'est rien tel que de jouir.

DON QUICHOTE.

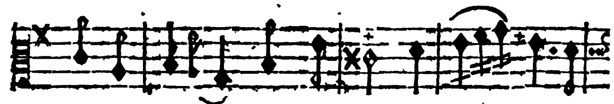
Je vais mériter Dulcinée.

ALTISIDORE, *tendrement.*

Eh! quoi! tout autre bien ne peut vous éblouir!

DON QUICHOTE.






jour ; A l'af- pect des yeux que j'a- do-re, On
voit é- clo- re Le ten- dre A- mour : A l'af-
pect des yeux que j'a- do- re, On voit é-
clo- - - - re Le ten- dre A- mour.
SANCHO.
D'un riche a- zur fa bouche é- cla-te ; Son
teint fait pâ- lir l'e- car- la-te ; Le co-
rail em-bellir fes yeux. De fon fein l'é-



ALTISIDORE.

Hélas! que ſon ſort eſt heureux!

(A Don Quichote.)
Mais s'il faut en ce jour que le ciel nous ſépare,
Du moins voyez les jeux
Que la Ducheſſe vous prépare.
Habitans de ces forêts,
Du vainqueur célébrez la gloire;
Son bras plus ſûr que nos traits,
Remporte une illuſtre victoire.

SCENE IV.

DON QUICHOTE, ALTISIDORE, SANCHO, PASTRES.

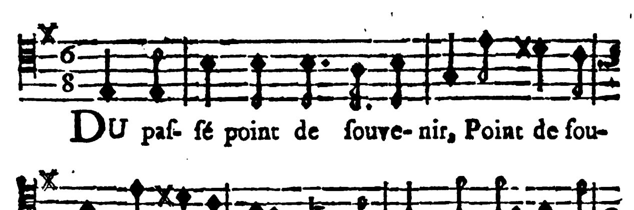
CHŒUR.

CHANTONS tous
Un Héros indomptable,
Auſſi vaillant qu'aimable;
Rien n'échape à ſes coups.
Ce vainqueur
Eſt le rempart des Belles;
Et des Géans rebelles
Son bras eſt la terreur.
Dans nos bois,
Célébrons mille fois
Et ſon amour, & ſes brillans exploits.
La beauté qui l'enflamme
Regne ſeule en ſon ame;
Il ne la vit jamais.

C'eſt la fleur des amans parfaits.
Chantons tous, &c.

(On danſe.)

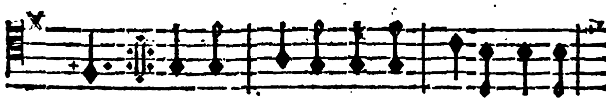
SANCHO.



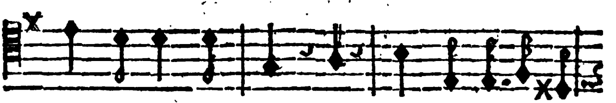
Du paſ- ſé point de ſouve- nir, Point de ſou-



ci pour l'ave- nir, Au préſent il faut s'en te-



nir. Je veux ri-re, je veux boire, Aimer



quand le cœur m'en dit: Bon, bon; cela me ſuf-



fit. Bien moins de gloire, Plus de pro- fit.

(On danſe.)

SCENE V.

Les Acteurs précédens, UNE PAYSANNE.

SANCHO, *à Don Quichote, appercevant la Paysanne.*

SEIGNEUR, ô favorable jour !
L'Infante Dulcinée arrive avec sa Cour.

ALTISIDORE & DON QUICHOTE.

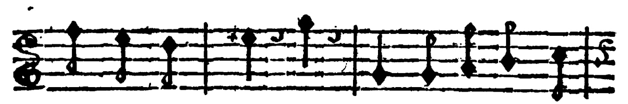
L'Infante Dulcinée !

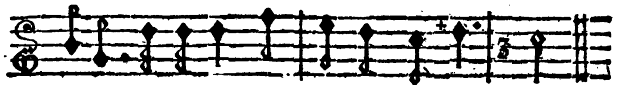
SANCHO, *bas à Altisidore.*

Il faut user d'adresse
Pour le fixer en ce séjour.
(*A la Paysanne*)
Recevez mon hommage, adorable Princesse.

LA PAYSANNE.







DON QUICHOTE.

C'est une villageoise !

SANCHO.

O ciel ! les Enchanteurs
A vos yeux cachent-ils ses charmes ?

DON QUICHOTE.

Quoi ! c'est l'objet divin à qui je rends les armes !

SANCHO.

Dulcinée enleve les cœurs.

SANCHO ET LE CHŒUR.

Son éclat éblouit, tout ressent son empire.

LA PAYSANNE.

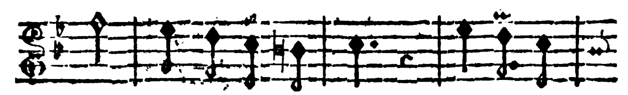
Finissez, je ne veux pas rire.

ALTISIDORE.

Que d'attraits ! que d'esprit !
Malgré moi, je l'admire.
Ah ! mon cœur en soupire
De honte & de dépit.

LA PAYSANNE.



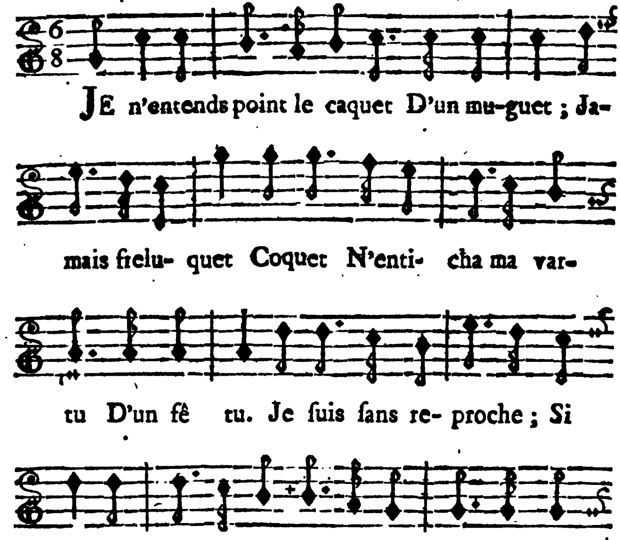



vons la peau si bian po- li- e, Si je n'a-
vons vos biaux at- traits, Les nôtres sont tout
comme on les a faits; Je ne sçais pas me
rendre plus jo- li- e. Sans avoir tant
de fa-vo- ris, Je trouvons à qui plaire;
C'est notre af- faire: Par- di, chacun vaut son
prix; chacun vaut son prix.

DON QUICHOTE, *se jettant aux genoux de la Paysanne.*

O miracle de la Nature !
Malgré l'effort d'un Enchanteur,
Don Quichote vous jure
Une éternelle ardeur.
Vous guidez mon bras & mon cœur,
Ce fer confondra l'imposture.

LA PAYSANNE.







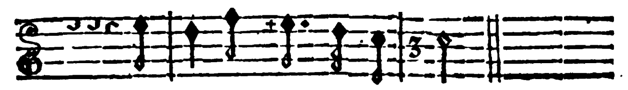
sez-vous mieux. Les Biau-tés de la vil-le, D'hi-



meur plus ci-vile, Plus poliment Recevront un ga-



lant. Je n'avons point ce ta- lent : Vraiment !



Je n'avons point ce ta- lent.

DON QUICHOTE.

Vous fuyez ! ô douleur mortelle !
Je vous suivrai par-tout, cruelle.

SCENE VI.

MERLIN, DON QUICHOTE, SANCHO, ALTISIDORE, LE CHŒUR.

MERLIN, *à Don Quichote.*

ARRÊTE, tu poursuis en vain
Une Princesse infortunée ;
Reconnois la voix de Merlin,
Va, chez Montesinos, délivrer Dulcinée.
Mille coups redoublés sur le brave Sancho,
Désenchanteront cette Belle.
Espere tout d'un Ecuyer fidéle,
Qui va faire éclater son zéle
Pour l'Infante du Tobozo.



SCENE

SCENE VII.

SANCHO, DON QUICHOTE, ALTISIDORE, LE CHŒUR.

SANCHO.

NENNI, nenni ; ce n'eſt qu'un badinage :
Monſieur Merlin, chacun répond pour ſoi.

CHŒUR.

Quel honneur pour Sancho! quel brillant avantage!

DON QUICHOTE.

Mon ſort ne dépend que de toi.

SANCHO.

Bon ! bon ! ce n'eſt qu'un badinage.

DON QUICHOTE.

Une Iſle ſera ton partage.

SANCHO.

Quand vous me feriez Prince ou Roi,
En pareil cas, chacun répond pour ſoi.

DON QUICHOTE.

Mon bras va te punir d'un refus qui m'outrage.

SANCHO.

Aie, aie, aie.

ALTISIDORE, *retenant Don Quichote*,
Arrêtez.

SANCHO, *tremblant de peur.*

Qu'exigez-vous de moi ?

DON QUICHOTE.

Mon bonheur sera ton ouvrage.

SANCHO.

J'enrage.

CHŒUR.

Quel honneur pour Sancho! quel brillant avantage!

Fin du premier Acte.





ACTE. II.

Le Théâtre représente l'entrée de la caverne de MONTESINOS.

SCENE PREMIERE.

DON QUICHOTE.

SÉJOUR funeste, où regne la terreur ;
Devenez, s'il se peut, plus redoutable encore ;
Vous ne m'inspirez point d'horreur :
Vous renfermez la Beauté que j'adore.

SCENE II.

SANCHO, DON QUICHOTE.

SANCHO.

TOus vos malheurs vont prendre fin.
Je viens d'xécuter moi-même,

L'ordre inhumain
De Merlin.
J'en sens encore une douleur extrême.

DON QUICHOTE.

Ami Sancho, le succès est certain.

SCENE III.

ALTISIDORE, DON QUICHOTE, SANCHO.

ALTISIDORE.

SEIGNEUR, quel dessein téméraire
Vous fait braver les horreurs du trépas?
Fuyez ces lieux.

DON QUICHOTE & SANCHO.

La gloire a pour {moi / nous} trop d'appas.

ALTISIDORE.

Arrêtez, arrêtez, je ne dois plus vous taire
Un feu trop longtemps combattu;
L'amour est foiblesse ou vertu,
Tout dépend du choix qu'on sçait faire.
La victoire & l'honneur illustrent votre bras;

Des rivages brillans, où ſe leve l'Aurore,
Le bruit de vos exploits m'attire en ces climats;
Et ſous le nom d'Altiſidore,
La Reine du Japon vous offre ſes États.

SANCHO.

Seigneur, ne les refuſons pas.

DON QUICHOTE.

Qu'entends-je! ô Reine infortunée!

ALTISIDORE.

N'expoſez point vos jours, oubliez Dulcinée.

DON QUICHOTE.

Qui peut oublier ſes appas?

SANCHO, *à Don Quichote.*

D'un vain eſpoir, votre grand cœur s'amuſe;
Vous perdez tout, ſongez-y bien.
Quelque choſe vaut mieux que rien.
Qui refuſe,
M'uſe;
Quelque choſe vaut mieux que rien.

ALTISIDORE.




eux blessent les plus re- bel-les : Mais son flam-
beau, souvent loin de brû- ler, Ne produit que
des é- tin- cel- les ; Ce dieu ne
semble a-voir des aî-les, Que pour vo-
ler - - - - - - -
Que pour vo-ler A des conquêtes nou-
6
4
vel- les.

SANCHO, *à Don Quichote.*

La Fortune à nous vient s'offrir,
Ne ſuivons plus une chimere :
Cette Princeſſe eſt votre affaire,
Il vaut mieux tenir que courir.

DON QUICHOTE.

Je ne ſerai jamais parjure.



ALTISIDORE.





DON QUICHOTE.

Non, rien ne peut me dégager.

ALTISIDORE.

C'en est assez, Ingrat; insulte à ma tendresse :
Mais, crains ma fureur vengeresse.
Que, jusqu'au tombeau,
La Lune gouverne
Toujours ton cerveau;
Qu'à tes yeux tout château
Se change en taverne;
Que l'on y berne
Ton Ecuyer Sancho,
Et périsse dans la caverne
Ton Infante du Toboso.

DON QUICHOTE.

Quelle fureur!

SANCHO.

Quel vertigo!

SCENE IV.

DON QUICHOTE, SANCHO.

DON QUICHOTE.

QUE je plains sa foiblesse! ... (*A Sancho.*) Achevons l'aventure.

SANCHO.

Je suis, pour vous servir, plein d'audace & d'ardeur.

(*Appercevant un Nain.*)
O Ciel! Quelle horrible figure!
Sauvons-nous.

DON QUICHOTE.

Un Nain te fait peur!
Combats ce vil objet que ma valeur méprise.

SANCHO, *mourant de peur.*

Il n'appartient qu'à vous de finir l'entreprise;
A tout Seigneur,
Tout honneur.

DON QUICHOTE.

Lâche, que devient ton audace?

SANCHO, *tirant son épée.*

Allons donc.... A bon chat, bon rat.
Mais quel charme nouveau m'arrête en cette place?
L'Enchanteur ne veut pas que je sois du combat.

DON QUICHOTE.

Eh! bien, ouvrons-nous un passage.
(*Des flammes s'opposent à Don Quichote, & le Nain devient Géant.*)
Je trouve un ennemi digne de mon courage.

SANCHO, *épouvanté.*

Un vrai Géant! C'est fait de nous.
(*Il allonge de grandes estocades en se reculant.*)
Ferme, Seigneur; je suis à vous:
Point de quartier; fort bien: nous avons l'avantage.

SCENE V.

MONTESINOS, AMANS ET AMANTES *enchantés*, DON QUICHOTE, SANCHO.

Le Géant disparoît au bruit du tonnerre, & le Theâtre repréſente l'intérieur de la caverne de Monteſinos ; on y voit une figure de Payſanne. Les Amans & les Amantes paroiſſent enchantés dans differentes attitudes.

(*Symphonie qui annonce un déſenchantement.*)

MONTESINOS.

DON Quichote eſt vainqueur, un nouveau jour me luit.
Amans, qui languiſſez dans un triſte eſclavage,
Renaiſſez, le charme eſt détruit.
(*Les Amans & les Amantes s'animent au bruit d'une ſymphonie douce.*)
A ce Héros rendez hommage.

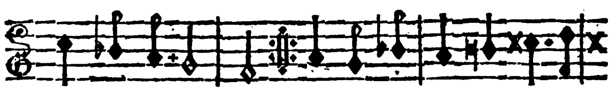
CHŒUR *des Amans & des Amantes.*

Liberté, liberté.
A ce Héros rendons hommage ;
Il triomphe & nous dégage
D'une affreuſe captivité.
Liberté, liberté. (*On danſe.*)

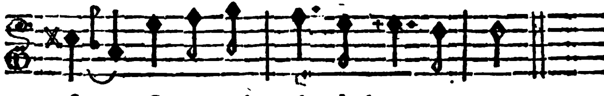
UNE AMANTE.



DE tous les amans du vieux temps, La constance é-



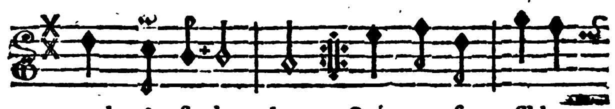
toit le pa-ta- ge. L'Amour ne suit plus cet u-



sa-ge ; On ne voit plus de longs romans.



Ainsi que les preux Ama- dis, Don Quichote est



tendre & fi- de- le : Son cœur sen- sible



se mo-dele Sur les A- mans du temps ja- dis.

(On danse.)

UNE AUTRE AMANTE.



JAmais tes charmes Ne causent d'al- lar-


mes, Tendre Amour, doux vainqueur, Je te
livre mon cœur. Trop ai- mable enchan-
teur! Que ton ar- deur M'enflam- - -
- - - me. D'une douce lan-
gueur, Viens eny- vrer - - - - -
- - - - viens eny- vrer
mon a- me.

(On danse.)

DON QUICHOTE.

Vos jeux n'ont rien qui m'intéresse ;
Je n'y vois point l'objet de ma tendresse.

MERLIN.

Infortuné vainqueur, ton espoir est trahi ;
Sancho n'a point obéi.

DON QUICHOTE.

Il faut que le traître périsse.

MERLIN.

Laisse-moi le punir.

SANCHO, *à Don Quichote.*

Seigneur, ne croyez pas....

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, DÉMONS.

MERLIN, *à Don Quichote.*

TOus ces Démons, au défaut de son bras,
Vont servir tes amours, & faire son supplice.
(*Aux Démons.*)
Qu'il frémisse,
Gémisse ;
Frappez, frappez fort ;
Qu'il tombe,
Succombe

Sous votre effort.
Frappez, frappez fort.
(*Les Démons battent Sancho.*)

CHŒUR DE DÉMONS.

Qu'il frémisse,
Gémisse,
Frappons, frappons fort;
Qu'il tombe,
Succombe
Sous notre effort.
Frappons, frappons fort.

SANCHO, *tombant sous les coups.*

A l'aide, je suis mort.

DON QUICHOTE.

D'où vient qu'en ce moment le charme dure encore?

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, ALTISIDORE.

ALTISIDORE, *tenant une baguette magique à la main.*

INGRAT, connois Altisidore.
Accourez à ma voix, Ministres des Enfers,
Transportez Dulcinée au bout de l'Univers.
(*Des Démons enlevent la figure de la Paysanne.*)

Aux Enchanteurs, aux Démons, aux Amans & Amantes.
Fuyez, obéissez à mon pouvoir suprême.

SCENE VIII.

ALTISIDORE, DON QUICHOTE, SANCHO.

ALTISIDORE, *à Don Quichote.*

Je vais l'exercer sur toi-même;
(A Sancho.)
Prends la forme d'un Ours; & toi, d'un Singe affreux.
(Elle les touche de sa baguette.)

SANCHO.

Hélas! qu'ai-je fait, malheureux!

DON QUICHOTE.

Quelle rigueur extrême!

ALTISIDORE.

Vous seuls reconnoîtrez vos traits;
Allez, monstres nouveaux, errer dans les forêts.

Fin du second Acte.

ACTE



ACTE III.

Le Théâtre représente les Jardins de la DUCHESSE.

SCENE PREMIERE.

SUIVANTES DE LA DUCHESSE; *qui feignent de prendre Sancho pour un Singe*; SANCHO.

CHŒUR *des Suivantes de la Ducheſſe.*

LE gentil joli ſapajou !
C'eſt un bijou.

SANCHO.

Je ne ſuis plus Sancho, fatale deſtinée !
Hélas ! je fuis, ſans ſçavoir où.

CHŒUR.

Le gentil joli ſapajou !
C'eſt un bijou.

SANCHO.

Maudite ſoit la Dulcinée,
Dont mon maître eſt devenu fou.

CHŒUR.

Le gentil joli ſapajou !
C'eſt un bijou.

UNE SUIVANTE *de la Ducheſſe.*

Voyons, voyons ce qu'il ſçait faire :
Aimable Singe, approchez-vous :
Sautez, ſautez ; il paroît aſſez doux.
Sautez pour Dulcinée.* Ah ! qu'il eſt en colere !

* *Sancho paroît en fureur au nom de Dulcinée.*



SCENE II.

Les Acteurs précédens, DON QUICHOTE.

CHŒUR, *appercevant Don Quichote.*

UN Ours en fureur vient à nous !
Fuyons tous.

DON QUICHOTE.

Que mon destin est déplorable !

CHŒUR.

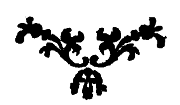
Quel heurlement épouventable !

DON QUICHOTE.

Tout tremble à mon aspect !

CHŒUR.

Fuyons tous, fuyons tous.



SCÈNE III.

DON QUICHOTE, SANCHO.

DON QUICHOTE.

En vain l'Enfer me déclare la guerre :
Qu'Altisidore allume le tonnerre ;
Brillant Soleil de mes amours,
C'est vous que j'aimerai toujours.

SANCHO.

Voilà le fruit de votre ardeur constante.
Que m'importoit, hélas !
La liberté de votre Infante ?
Sur moi tous les Démons ont exercé leurs bras :
Pour comble de maux on m'enchante.

DON QUICHOTE.

N'aigris point mes douleurs.

SANCHO.

Pouvez-vous, sans remords,
Accabler de mépris la Reine des Pagodes,
Qui vient exprès des Antipodes,
Pour nous offrir son cœur & ses trésors ?

DON QUICHOTE.

Des Géans j'excite l'envie ;

Des Reines j'excite l'amour.
Tel est le destin de ma vie.

SANCHO.

Un trône offert mérite du retour.

DON QUICHOTE.

Je renonce au diadême,
S'il faut trahir ma foi.
La couronne est au Sort, mes vertus sont à moi :
Je ne devrai ma grandeur qu'à moi-même.

SANCHO.

Quel vain scrupule vous retient ?
Il faut aimer, quand on nous aime :
Le plaisir est le bon systême ;
Prenez le temps comme il vient.

DON QUICHOTE.

Mais j'apperçois Altisidore.



SCENE IV.

DON QUICHOTE, ALTISIDORE, SANCHO.

DON QUICHOTE, *à Altisidore.*

AH ! rendez-moi la Beauté que j'adore.

ALTISIDORE.

Non, non, ne l'espere jamais ;
Je viens jouir de tes regrets.

SANCHO.

Permettez que pour moi du moins je vous implore.

ALTISIDORE.

Non, non, ne l'espere jamais.

DON QUICHOTE.

Si j'ai sauvé vos jours, quel prix de mes bienfaits !

ALTISIDORE.

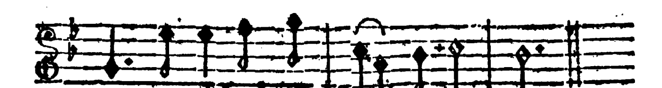


L'A-mour ne sauroit se con- traindre, L'obs-









Vous allez habiter des déserts pleins d'horreur.

SANCHO.

Nous y mourrons de faim, de soif, & de frayeur.

DON QUICHOTE.

Mon amour m'y suivra.

SANCHO.

Fortune trop cruelle !

ALTISIDORE.

Vengeons-nous mieux d'un cœur rebelle.

(A Don Quichote.)

Crains pour l'objet de tes amours.

DON QUICHOTE.

En dût-elle périr, je l'aimerai toujours.

SANCHO.

Mais nous périrons avec elle;
Vous nous assassinez par votre amour constant:
Aimez la moins, puisque vous l'aimez tant.

ALTISIDORE, *feignant de la surprise.*

Ciel! Merlin en ces lieux s'avance!

SCENE V.

MERLIN, DON QUICHOTE, ALTISIDORE, SANCHO.

MERLIN, *à Altisidore.*

CESSE d'opprimer l'innocence.
(Montrant Don Quichote.)
Contente-toi des maux qu'il a soufferts,
Et respecte un Héros utile à l'Univers.

(Il touche Don Quichote & Sancho de sa Baguette.)

ALTISIDORE.

Quel charme détruit ma puissance !

MERLIN.

Merlin protege les Héros.

SANCHO.

Monsieur Merlin, vous venez à propos ;
Mais ne me chargez plus des destins d'une Infante.

MERLIN, *à Don Quichote.*

Ta flamme sera triomphante.
Tu peux punir qui vouloit t'outrager :
Que l'ingrate à son tour gémisse.

DON QUICHOTE.

Ce n'est qu'en pardonnant que l'on sçait se venger,
Et les cœurs criminels renferment leur supplice.

ALTISIDORE.

Un trait si généreux me force à t'admirer ;
Mes yeux s'ouvrent enfin ; je vois mon injustice :
C'est à moi de la réparer.

ALTISIDORE, ET MERLIN.

Fidele amant, ta peine cesse,
Et ton amour triomphe après tant de combats :
Vas au Japon retrouver ta Princesse,

Avec cette Beauté, regne sur { mes / ses } États.
Merlin montre Altisidore.

DON QUICHOTE.

O bel Astre ! ce jour finit notre martyre.

MERLIN.

Calmons aussi le trouble de Sancho ;
Avec l'Isle qu'il désire,
Un jour il obtiendra l'Infante de Congo.

DON QUICHOTE.

On te donne une Infante, & j'obtiens un Empire ;
Rends grace à ma valeur.

SANCHO.

Tel maître, tel valet.
Si ma fortune est un peu mince,
Si je ne suis ni Roi ni Prince,
Je ne serai pas moins le fait
De ce rare & charmant objet.
La renommée
N'est que fumée ;
Tout ce qui reluit n'est pas or :
Mon cœur tout seul vaut un trésor.

ALTISIDORE, *à Don Quichote.*

Ma suite va vous rendre hommage :
Moi-même avec plaisir je suivrai votre loi.
Habitans du Japon, connoissez votre Roi ;
Chantez ses feux, célébrez son courage.

SCENE XVI. *& derniere.*

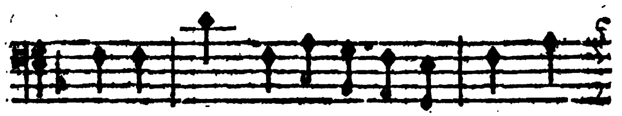
Les acteurs précédens, JAPONNOIS, JAPONNOISES.

CHŒUR.

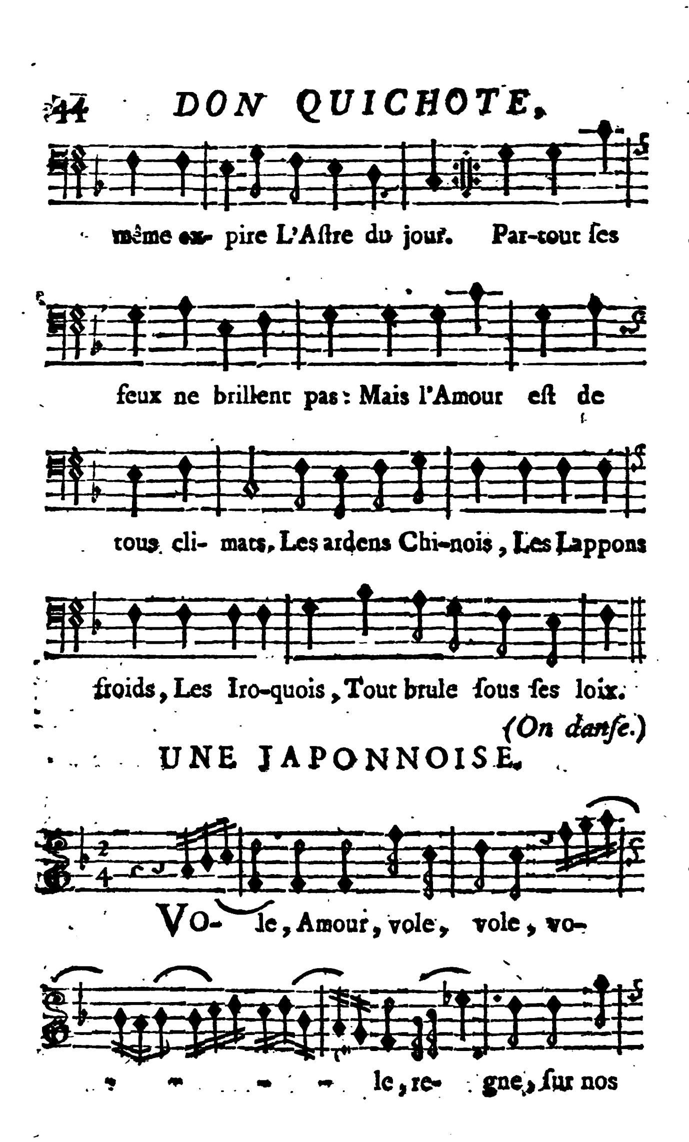
CHANTONS ſes feux, célébrons ſon courage :
Que la gloire de ſes exploits
Vole d'âge en âge.
Qu'il regne & nous donne des loix.

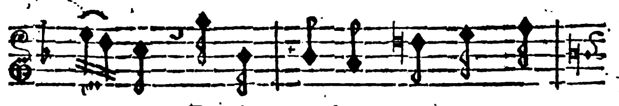
UN JAPONNOIS.








même ex- pire L'Aſtre du jour. Par-tout ſes
feux ne brillent pas : Mais l'Amour eſt de
tous cli- mats, Les ardens Chi-nois, Les Lappons
froids, Les Iro-quois, Tout brule ſous ſes loix.
(On danſe.)
UNE JAPONNOISE.
VO- le, Amour, vole, vole, vo-
le, re- gne, ſur nos



a- mes : Tu tri- omphes, tu nous en-






om- - - - phes, tu nous enflam-
- - - - -
- - mes, Vole, vole, tu nous en-
flam- - - - mes Par l'at-
ten- te des plai- firs, Tu nous en-
flam- - - - mes Par l'at-
ten- te des plai- firs. Fais du-

rer longtemps notre y-vresse ; L'art char- mant de

là ten- dresse Est l'art d'amu- ser nos de-

sirs ; L'art char- mant de la ten- dresse

Est l'art d'amu- ser nos de-sirs, Est l'art d'amu-

ser nos de- sirs.

FIN.

Le Privilége général de toutes les Œuvres de M. Favart a été accordé le 27 Avril 1759, & a été enregistré le 16 Mai suivant à la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 521. fol. 356.

Catalogue de Musiques nouvelles relatives aux Pieces de Théâtres & autres.

L'Amusement des Dames, ou Recueil de Menuets, Contre-Danses, Vaudevilles, Rondes de Table, 10 Parties,	12 l.
La Toilette de Vénus dressée par l'Amour, contenant des Menuets, Contre-Danses, Vaudevilles, 10 Parties,	12 l.
Le Passe-tems agréable & divertissant, Vaudevilles, Rondes de Table, Duo, Brunettes & autres. 10 Parties,	12 l.
Les Desserts des petits Soupers de Madame de ... 10 Parties,	12 l.
L'Année Musicale, contenant un Recueil de jolis Airs, Parodies, en 20 Parties, formant 2 vol. *in*-8°.	24 l.
Les mille & une Bagatelles en 28 Parties,	33 l. 12 f.
Les Thémiréïdes, ou Recueil d'Airs à Thémire, 3 Parties, par M. l'Abbé de l'Attaignant,	3 l. 12 f.
Amusemens champêtres, ou les Aventures de Cythere, Chansons nouvelles à danser, 2 Parties,	2 l. 8.
Recueils d'Airs & Menuets, Contre-Danses, Parodies chantés sur les Théâtres de l'Académie Royale de Musique, & de l'Opera-Com. 17 Parties, chaque Partie se vend séparément,	1 l. 4 f.
Recueil de Menuets, Contre-Danses & Vaudevilles chantés aux Comédies Françoise & Italienne, 13 parties.	15 l. 12 f.
Le Troc, Parodie des Troqueurs, avec toute la Musique,	3 l. 12 f.
Airs choisis des Troqueurs,	1 l. 4 f.
Ariettes du Médecin d'Amour,	2 l. 8 f.
Ariettes de l'Heureux Déguisement,	2 l. 8 f.
La Musique de la Pipée,	1 l. 10 f.
Ariettes de Blaise le Savetier,	1 l. 4 f.
Ariettes de l'Yvrogne corrigé,	1 l. 4 f.
Le Recueil de Chansons de Vadé, noté.	1 l. 4 f.
Le Dessert des petits Soupers agréables, ou le Postillon sans chagrin,	1 l. 4 f.
Ariettes de la Bohemienne de la Comédie Italienne, 2 parties.	3 l. 12 f.
Airs choisis de la Bohemienne de l'Opera Comique,	1 l. 4 f.
Ariettes du Chinois,	2 l. 8 f.
La Musique de la Fille mal gardée,	2 l. 16 f.
Vaudevilles & Ariettes des Indes dansantes,	1 l. 4 f.
Vaudevilles & Ariettes de Raton & Rosette,	1 l. 10 f.
Vaudevilles d'Omphale, & de Bastien & Bastienne,	1 l. 4 f.
Ariettes de Ninette à la Cour, 4 parties.	6 l. 18 f.
Musique de la Soirée des Boulevards,	1 l. 4 f.
Vaudevilles & Ariettes du Ballet des Savoyards,	1 l. 4 f.
La Folie du jour, ou les Portraits à la Mode, Vaudeville & Contre-Danse,	12 f.
Musique des Airs d'Acajou,	2 l. 8 f.
Musique des Nymphes de Diane,	2 l. 8 f.
Musique de Cythere assiegé,	1 l. 16 f.
Menuets nouveaux en Concerto, Contre-Danses, 4 parties.	4 l. 16 f.
Les Loix de l'Amour, ou Recueil de différents Airs, 3 parties.	3 l. 12 f.
Amusemens en Duo pour les Vielles, Musettes, Haut-bois, Violons, Flutes, en 6 parties,	7 l. 4 f.
Cantatille nouvelle des Talens à la mode, de M. de Boissi.	1 l. 4 f.
Choix de différents morceaux de Musique, 2 parties,	2 l. 8 f.
L'Yvrogne corrigé en partition, in fol.	9 liv.

Le volume se vend 12 livres, *& le cahier* 24 sols; *le tout, séparément.*

LE COCQ DE VILLAGE,

OPERA-COMIQUE,

EN UN ACTE;

Par M. FAVART:

Représenté pour la premiere fois sur le Théâtre du Fauxbourg S. Germain, le 31 Mars 1743.

NOUVELLE ÉDITION,
Augmenté de la Musique.

ACTEURS.

MAdame FROMENT.

Madame RAPÉ.

LE TABELLION.

THÉRESE.

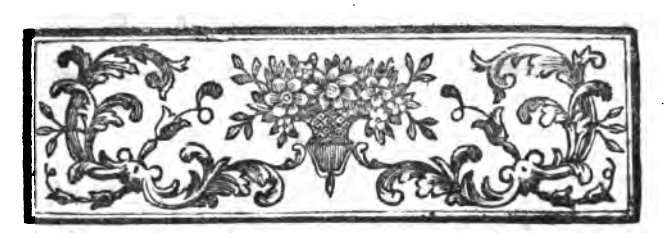
PIERROT.

GOGO.

MATHURINE.

COLETTE.

FILLES DU VILLAGE.



LE COCQ DE VILLAGE,

OPERA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

LE TABELLION.

N dit bien vrai que la rareté fait le prix de toutes choses. Tant qu'il y avoit des garçons dans le Village, les filles les dédaignoient, & Pierrot n'étoit pas regardé ; mais, depuis qu'ils se sont tous enrôlés volontairement par un motif de gloire, & qu'il ne reste que Pierrot, toutes nos filles lui font la cour ; c'est à qui l'aura : & voilà mon filleul devenu le Cocq du Village. Je voudrois bien profiter de l'occasion pour lui procurer un bon établissement.

SCENE II.

PIERROT, LE TABELLION.

LE TABELLION.

AH ! te voilà garçon ? Mais, que de bouquets ! Que de rubans ! Te voilà plus brave qu'un épouſeux !

PIERROT.

Morgué, mon parrein, gnia braverie qui tienne, je ne puis plus y réſiſter.

LE TABELLION.

Qu'as-tu donc ?

PIERROT.

Ce que j'ai ? Tenez, vous voyez bian tous ces bouquets, tous ces rubans, ce ſont les filles du lieu qui me les ont baillés à cauſe que c'eſt aujourd'hui la Fête du Village.

LE TABELLION.

Cela te fait honneur, mon enfant.

PIERROT.

Oui ; &, à cauſe que c'eſt la Fête du Village, alles voulont auſſi que je les faſſe danſer tretoutes aujourd'hui.

LE TABELLION.

Cela ſe doit.

PIERROT.

Air : *Le branle de Metz.*

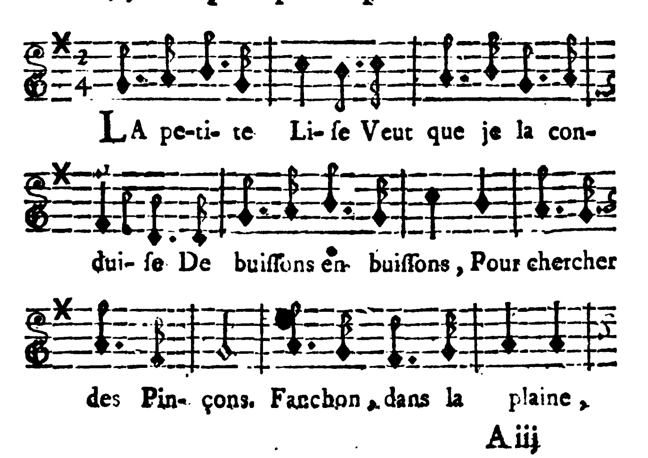
Comment danſer,
Sans ſe laſſer,
Avec une douzaine ?
A peine vian-je de ceſſer,
Que l'on me fait recommencer.
Morgué, que j'ai de peine !
Et l'on ne veut pas me laiſſer
Le tems de prendre haleine.

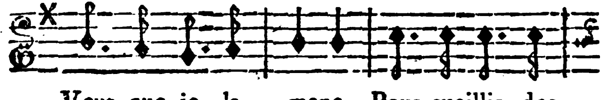
LE TABELLION.

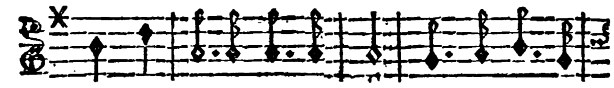
Il faut avoir des complaiſances, mon ami.

PIERROT.

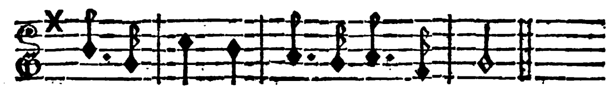
Oh ! dame, mon parrein, je ne ſuis pas de fer, je ne puis pas répondre à toutes.











Il n'y a pas jusqu'à la fille de Madame Froment, ſte petite Gogo, qui viant tous les matins me faire endêver pour avoir des noiſettes.

LE TABELLION, *riant.*

Que je te plains !

PIERROT.

Oui, riez. Alles ſont après moi pis que des enragées ; l'une me baille une taloche, l'autre une mornifle, ſtelle-là tire le cordon de ma fraize, ſtelle-ci fait cheoir mon chapeau ; & tout ça, parce qu'alles m'aimont, voyez vous ?

LE TABELLION.

Cela eſt bien terrible !

PIERROT.

Non; queuquefois gnia de certains momens où je m'enrôlerois itou volonquiers, ſi ce n'étoit queuque choſe qui m'en empêche.

LE TABELLION.

Air : *Amis, ſans regretter Paris.*

J'entends, c'eſt faute de valeur.

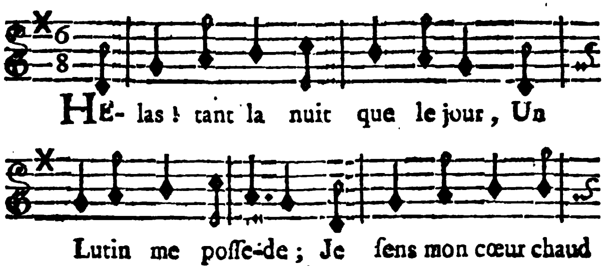
PIERROT.

Qualle erreur eſt la vôtre !
Je ſons François, j'avons du cœur ;
L'un ne va pas ſans l'autre.

LE TABELLION.

Qu'eſt-ce donc qui te retient ?

PIERROT.





fuis, je fuis ma- la- de d'amour : Thé- rese eft



LE TABELLION.

Comment ! Tu aimes Thérefe ?

PIERROT, *d'un air timide.*

Oui, mon Parrein.

LE TABELLION.

Et Thérefe t'aime-t-elle ?

PIERROT, *gaiment.*

Oui, mon Parrein. Alle ne m'a pourtant pas dit que je fis fon amoureux ; je ne lui ai pas dit non plus qu'alle eft ma maîtreffe : mais je devinons tout ça.



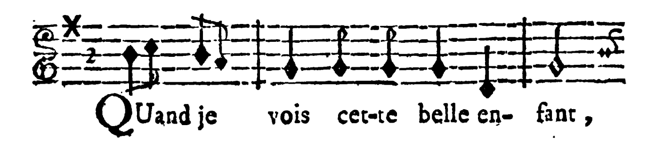


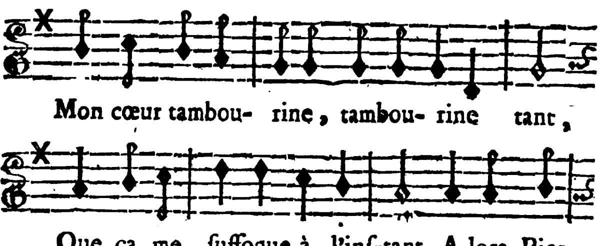
LE TABELLION.

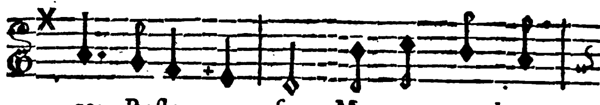
Tu ne t'es jamais expliqué plus clairement ?

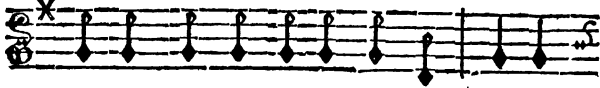
PIERROT.

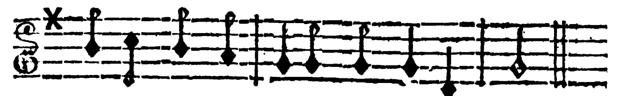
Jarniçoton, je n'ai jamais pû.











LE TABELLION.

Ah ah ah le nigaud !

PIERROT.

Oh ! ce n'est pas tout. Je li fais des révérences en tournant mon chapeau ; & ma politesse la rend toute honteuse. Alle badine d'une main avec le coin de son tablier, & de l'autre alle cache ses yeux ;

mais alle me regarde au travers des doigts, & je m'apperçois à ſon mouchoir de cou, que ſon petit eſtomac n'eſt pas plus tranquille que le mien.

LE TABELLION.

Enſuite.

PIERROT.

Il viant toujours queuque importun qui nous ſépare.

LE TABELLION, *riant.*

Ah, ah, ah. Il n'y a pas grand mal à tout cela. (*D'un grand ſérieux.*) Ecoutez-moi, Pierrot: Thérefe ne vous convient pas; ce n'eſt qu'une petite Bergere qui n'a que ſa gentilleſſe.

PIERROT.

C'eſt juſtement ſte gentilleſſe-là qui me fait plaiſir, mon Parrein.

LE TABELLION.

Il faut s'attacher au ſolide. Vous êtes le ſeul garçon du Village, vous pouvez choiſir un parti plus convenable.

PIERROT.

Oh! tenez, mon Parrein, ſi je n'épouſe pas Thérefe, j'aurai bian de l'or & bian de l'argent; mais je ne ſerai pas riche, & je mourrai de chagrin.

Air : *V'là ç'que c'est qu'd'aller au bois.*

Je deviens triste & langoureux.

LE TABELLION.

V'là ç'que c'est qu'd'être amoureux.
Tu vas faire le douloureux
Pour une Bergere ;
Ta bourse est légere,
Ton ventre plat, ton cerveau creux.
V'là ç'que c'est qu'd'être amoureux.

PIERROT.

Même air.

En s'aimant bian, l'on est heureux ;
V'là ç'que c'est qu'd'être amoureux.
Par cent petits mots doucereux,
Ma chere Maîtresse
Fera ma richesse.
J'aurons tout le Monde à nous deux,
V'là ç'que c'est qu'd'être amoureux.

LE TABELLION.

Je m'intéresse à ce qui te fait plaisir, mon filleul : si les Tantes de Thérese vouloient lui rendre compte du bien de son Pere, ta petite Maîtresse seroit un parti assez sortable ; mais il ne faut pas l'espérer, les bonnes femmes sont trop tenaces.

PIERROT.

Ce n'est pas ça ; c'est qu'alles avons

itou envie de ma personne ; sur-tout Madame Froment, parce que je sis son valet de Farme, & qu'alle connoît bian mon mérite. Tenez, morgué, ne les v'là-t-il pas encore qui me reluquent ? Je me sauve, mon Parrein. Amusez-les, tandis que je vas charcher Thérese.

LE TABELLION.

Je vais leur parler ; je verrai ce qu'il y aura à faire pour toi.

PIERROT, *embrassant le Tabellion.*

Ah ! mon cher Parrein !

SCENE III.

Madame RAPÉ, Madame FROMENT, LE TABELLION, PIERROT.

Madame RAPÉ & Madame FROMENT, *appellant Pierrot.*

PIERROT ! Pierrot !

PIERROT, *en s'en allant.*

Oui, Pierrot, Pierrot !

Refrain.

Pierrot reviendra tantôt,
Tantôt reviendra Pierrot.

SCENE IV.

Madame RAPÉ, Madame FROMENT, LE TABELLION.

Madame RAPÉ.

IL me semble, ma sœur, que votre amoureux ne vous écoute guères.

Madame FROMENT.

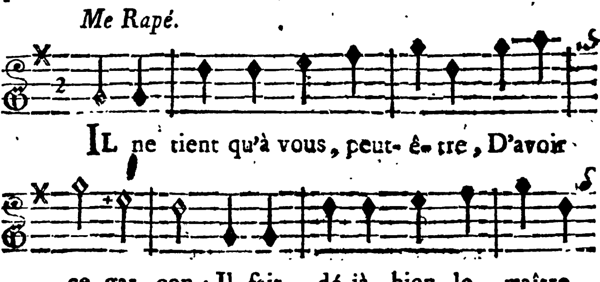
Qu'appellez-vous, mon amoureux, Madame Rapé? Je songe bien à Pierrot, vraiment! C'est bien plûtôt le vôtre.

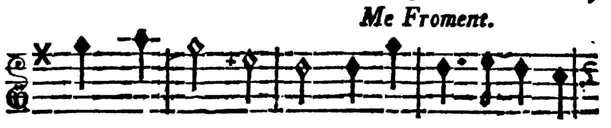
Madame RAPÉ.

Je ne voulons pas aller sur vos brisées, Madame Froment.

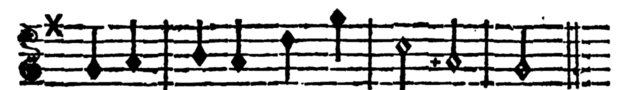
Madame FROMENT.

Eh! Qu'est-ce qui m'empêcheroit d'épouser Pierrot, si j'en avois envie?









Madame FROMENT.

Que voulez-vous dire, s'il vous plaît?

LE TABELLION.

Eh! mes Commeres, tout doux; vous vous piquez mal à propos. Je ne crois pas que la plus riche Laboureuse du canton, & la Maîtresse de la plus fameuse hôtellerie, ayent dessein d'épouser Pierrot.

Madame RAPÉ.

Oh! Vraiment, vraiment! vous ne la connoissez pas. Il faut li en faire honte.

Air : *En mistico, en dardillon.*

C'est pour Pierrot qu'alle se pare
En mistico, en dardillon, en dar, en dar, dar, dar, dar, dar ;
Qu'à déjeuner elle prépare,
Toujours avant qu'il soit, mistificoté,
Levé.

Me Froment.



LE TABELLION.

Eh ! Madame Froment !

Madame

Madame FROMENT.

Air : *C'est pour le badinage.*

Toujours vous l'emmenez,
Quand je vais au Village,
Et vous le retenez
Une heure ou davantage,
Pour faire votre ouvrage.
Vous servez-vous de lui ?
Nenni.
C'est pour le badinage.

Madame RAPÉ.

Je ne vous ressemblons pas.

Air : *Nous autres bons Villageois.*

Un jour qu'il dormoit au frais,
Vous lui jettites une orange ;
Ça l'éveillit : puis après,
Vous vous enfuites dans la grange ;
Mais, avant, vous vous fites voir.

Madame FROMENT.

Peut-on avoir
L'esprit plus noir ?

Madame RAPÉ.

Oui, vous couriais là vous cacher,
Afin qu'il vous y vînt charcher.

LE TABELLION.

Ma Commere Rapé, à quoi bon vous faire ces reproches ? Vous êtes toutes deux fort éloignées de vous remarier.

Air : *A présent je ne dois plus feindre.*
(De la Chercheuse d'Esprit.)

Vous connoissez tout l'avantage
Que l'on peut tirer du veuvage.
Cet état libre est d'un grand prix ;
Vous en faites l'expérience.
Pour avoir besoin de maris,
Vous avez trop d'intelligence.

Vous songez bien plûtôt à pourvoir votre niece Thérese ; cela est louable.

Madame FROMENT.

Thérese ? Oh ! ça ne presse pas, Monsieur le Tabellion.

LE TABELLION, *à sa voisine.*

Air : *Je sçaurois bien le déboucher.*

Elle a quinze ans.

Madame FROMENT.

Je n'en puis mais.
Qu'on cesse d'y prétendre.

Madame RAPÉ.

Alle a le tems d'attendre.

LE TABELLION.

Mais
L'ennui pourroit la prendre.
Fille nubile n'a jamais
Le tems d'attendre.

Croyez-moi, rendez-lui ce qui lui revient, & je lui donne Pierrot.

Madame FROMENT, Madame RAPÉ.

Pierrot ?

Madame FROMENT.

Je suis votre servante, Monsieur le Tabellion ; Thérese n'est point à marier.

Madame RAPÉ.

Ça ne sera pas ; j'avons des raisons pour ça.

LE TABELLION.

Quelles raisons ?

Madame FROMENT, *bas au Tabellion.*

Je vous les dirai

Madame RAPÉ, *bas au Tabellion.*

Vous les saurez.

Madame FROMENT, *bas au Tabellion.*

Dégoûtez ma sœur de Pierrot.

Madame RAPÉ, *bas au Tabellion.*

Faites-la renoncer à votre filleul.

LE TABELLION.

Mais, à la fin, vous me feriez soupçonner que vous voulez garder Pierrot pour vous-mêmes.

Madame FROMENT.

Fi donc! encore une fois: je n'ai pas des sentimens aussi bas que ceux de ma sœur.

Madame RAPÉ.

Pardi, je n'avons pas, comme vous ;

épousé un Valet. Est-ce que votre défunt Nicolas Froment ne servoit pas cheux nous quand il vous épousit?

LE TABELLION.

Encore vous quereller?

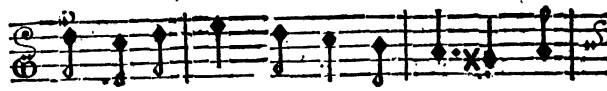
Madame FROMENT.

C'est mon Pere qui fit ce beau mariage-là.

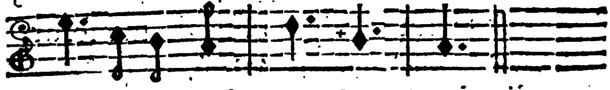












LE TABELLION.

Il n'y a pas ſi grand mal.

Madame RAPÉ.

Ah ! ah ! ce dit-il, quand un garçon uſe de ſte liberté-là avec une fille, il s'émancipe queuquefois davantage. Marions Cataut.

Madame FROMENT.

Air : *C'eſt une excuſe.*

Pouvois-je empêcher Nicolas ?
Vous en allez juger, hélas !
C'eſt à tort qu'on m'accuſe.
Quand ce fripon prit mon bouquet,
Je dormois ſur le ſerpolet.

LE TABELLION.

C'eſt une excuſe.

Laiſſez-la dire. Changeons de propos. Je vois ce qui vous excite l'une contre l'autre ; c'eſt que chacune craint de devenir la belle-ſœur d'un ſimple Valet de Ferme.

Madame FROMENT.

Ce n'eſt pas autre choſe.

Madame RAPÉ.

Sans doute. Ce que j'en dis, n'eſt que pour l'honneur de la famille.

LE TABELLION.

En ce cas, pour faire la paix, promettez-vous réciproquement de ne point épouser Pierrot.

Madame FROMENT.

Air : *De tous les Capucins du Monde.*

A lui de grand cœur je renonce.

LE TABELLION, *à Madame Rapé.*

Et vous?

Madame RAPÉ.

Je fais même réponse.

Madame FROMENT.

Ce garçon-là n'est pas mon fait :
De plus, il n'aime pas l'ouvrage.

Madame RAPÉ.

Ce n'est qu'un petit freluquet,
Qui se pardroit dans mon minage.

Madame FROMENT.

V'là ce que je demandois.

Madame RAPÉ.

Je suis charmée que vous pensiez comme ça.

LE TABELLION.

Et moi, je vous félicite de vous voir des sentimens si raisonnables. (*A part.*) Voilà déjà un grand point de gagné sur leur esprit.

Madame FROMENT, *bas au Tabellion.*

Monsieur le Tabellion, si vous pouvez me faire épouser Pierrot, je vous donne trois muids de bled.

LE TABELLION.

Oh! oh!

Madame RAPÉ, *bas au Tabellion.*

Si, par votre moyen, je deviens la femme de Pierrot, je vous fais présent de quatre bonnes pieces de vin.

LE TABELLION.

Fort bien.

Madame FROMENT, *bas au Tabellion.*

Proposez-lui la chose, sans en parler à Madame Rapé, de crainte qu'elle ne me nuise. (*Haut.*) Au revoir, Monsieur le Tabellion. (*Elle s'en va.*)

Madame RAPÉ, *bas au Tabellion.*

Touchez-lui deux mots de ça, sans en rien dire à ma sœur. (*Haut.*) Sans adieu, Monsieur le Tabellion.

LE TABELLION.

Bon! me voilà bien avancé! Ah! Pierrot, Pierrot! adieu tes espérances.

SCENE V.

LE TABELLION, GOGO.

GOGO.

BON jour, Monsieur le Tabellion.

LE TABELLION.

Bon jour, Gogo, bon jour.

GOGO.

Je sçais bien ce que ma Mere & ma Tante vous veulent.

LE TABELLION.

Comment le sçavez-vous ? (*A part.*) Faisons-la jaser.

GOGO.

J'étois cachée dans ce coin ; elles vous disoient tout haut qu'elles renonçoient à Pierrot, & tout bas qu'elles y prétendoient.

LE TABELLION.

Sur quoi pensez-vous cela ?

GOGO.

Air : *Voyelles anciennes.*

Quand Pierrot tarde trop long-tems
A revenir le ſoir au gîte,
Tout auſſi-tôt on eſt aux champs,
Il faut l'aller chercher bien vîte.
Ma mere, tant qu'il eſt abſent,
Contre lui braille,
Et d'ennui bâille :
Dès qu'il paroît, tout dans l'inſtant,
Loin de rien dire,
On la voit rire.

Air : *Tomber dedans.*

Et ma Tante, d'une autre part,
N'a que Pierrot dans la cervelle.
Quand elle me voit par hazard,
Avec ardeur elle m'appelle :
Elle s'enquête de Pierrot.
N'ira-t-il pas aux champs tantôt ?
Que fait Pierrot ?
Que dit Pierrot ?
Nous ne parlons que de Pierrot.

Air : *Eh ! allons donc, jouez, violons.*

Mais de ma Mere & de ma Tante
Gardez-vous de remplir l'attente :
Chaque fille en murmureroit.

LE TABELLION.

Vous pencheriez donc pour Thérese ?

GOGO.

Fi donc ! Monſieur, elle eſt trop niaiſe ;
Le mariage l'ennuiroit.

LE TABELLION.

Pour Babet ?

GOGO.

Cela lui nuiroit.

LE TABELLION.

Colette ?

GOGO.

Eſt trop bruſque & rétive.

LE TABELLION.

Et Mathurine ?

GOGO.

Elle eſt trop vive.
Pierrot n'eſt point leur fait.

LE TABELLION.

Pourquoi ?

GOGO.

C'eſt qu'il faut le garder pour moi.

Air : *L'Amour eſt de tout âge.*

Toutes ſe le diſputent fort.
Si je puis devenir ſa femme,
Cela va les mettre d'accord.
Je ferai fort bien la Madame
Il ne me faudra pas longtems ;
Pour me mettre au fait du ménage

LE TABELLION.

Vous n'avez pas encore onze ans.

GOGO.

L'amour est de tout âge.

LE TABELLION.

Air : *Je le sçais bien.*

L'amour vous rend l'ame attendrie.
Qu'est-ce que l'amour, je vous prie ?

GOGO.

Je n'en sçai rien.
Qu'importe-t-il de le connoître ?
Dès que je vois Pierrot paroître,
Je le sens bien.

Air : *Mon petit doigt me l'a dit.*

De plus, une fille sage
N'est heureuse qu'en ménage.

LE TABELLION.

Vous me rendez interdit.
D'où sçavez-vous donc, morveuse
Qu'un mari peut rendre heureuse ?

GOGO.

Mon petit doigt me l'a dit.

LE TABELLION.

Peste ! Vous êtes déjà bien sçavante !

GOGO.

C'est que ma Mere m'a menée plusieurs

fois à Paris; c'eſt-là que l'eſprit ſe forme; on n'eſt que des bêtes au Village.

LE TABELLION.

Servez-vous donc de votre eſprit pour prendre patience.

GOGO.

Vous ne voulez donc pas me donner votre filleul?

LE TABELLION.

Allons, allons, vous êtes trop jeune.

GOGO.

Oh! bien, je ſçais ce que je ferai.

LE TABELLION.

Que ferez-vous?

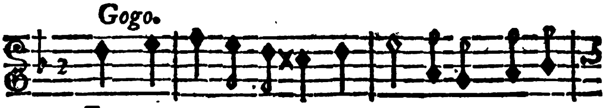
GOGO.

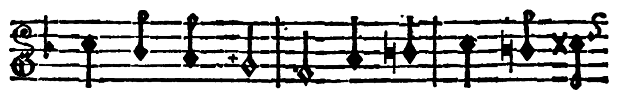
Rien, rien; n'en parlons plus. A propos, Monſieur le Tabellion, ce que ma Tante vous diſoit, eſt-il vrai?

LE TABELLION.

Quoi?

Gogo.







LE TABELLION.

Oui, cela est vrai. Pourquoi ?

GOGO *fait une révérence au Tabellion, & s'en va.*

Adieu, Monsieur le Tabellion.

LE TABELLION.

Ouais ! Voilà une petite friponne bien alerte !



SCENE VI.

PIERROT, LE TABELLION.

PIERROT.

MON Parrein, je n'ai pas encore pû parler à Thérese, parce qu'alle étoit aux champs ; mais je vians de l'apperce-voir, & je lui ai fait signe d'accourir ici.

LE TABELLION.

Ah ! mon pauvre enfant ! Madame Fro-ment & Madame Rapé veulent absolu-ment t'épouser.

PIERROT.

Quoi ! toutes les deux ?

LE TABELLION.

Je vais les trouver chacune en parti-culier pour faire une nouvelle tentative, & tâcher de leur persuader de t'accorder Thérese. Mais il faut que tu y renonces, si je n'y réussis pas.

SCENE VII.

THÉRESE, PIERROT.

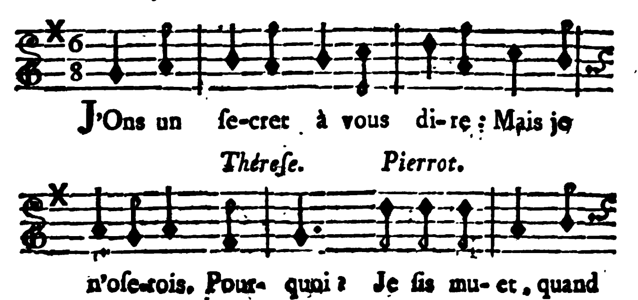
PIERROT.

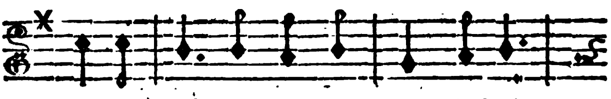
V'Là Thérese ; oh! oh!

Air : *Lassi, lasson, lasson bredondaine.*

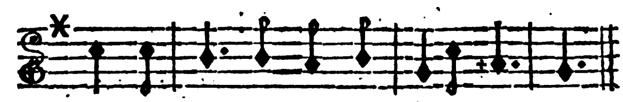
Morgué, qu'alle est gentille!
Je sens, je sens mon cœur qui sautille ;
Morgué, qu'alle est gentille!
Déjà mon estomac
Fait tic tac, tic tac, tac.

Viens-çà, Thérese.









THÉRESE.

Est-ce que je peux me moquer, de vous, Pierrot ? Parlez.

PIERROT, *embarrassé.*

Thérese, c'est que je.... je....

THÉRESE.

Eh! bien ?

PIERROT.

Vous me regardez ?

THÉRESE.

Air : *O Pierre, ô Pierre.*

Pourquoi tant de mystere ?

PIERROT.

Tournez la tête.

THÉRESE

THERESE.

Eh! bien ?
Il faut vous satisfaire :
Parlez, ne craignez rien.

PIERROT.

Ma chere
Bergere,
C'est que j' vous aime bien.

(*Il se cache avec son chapeau.*)

THERESE.

Pierrot, vous m'aimez bien ?

PIERROT.

Oui, Thérese. (*A part.*) Ouf, ça me pesoit sur sa poitrine. (*A Thérese.*)

Air : *Fille qui voyage en France.*

Quand m'en direz-vous de même !

THERESE.

Oh ! jamais.

PIERROT.

Cœur de rocher !

THERESE.

Moi, dire que je vous aime !

PIERROT.

Qui peut vous en empêcher ?

THERESE.

La bienſéance.
Je dois même vous cacher
Que je le penſe.

PIERROT.

Eh ! pourquoi me cacher ça ?



PIERROT.

Eh ! bien, ne me le dites pas ; mais faites-le moi connoître par quelque choſe.

THERESE.

Comment cela ?

PIERROT.

En me laissant baiser votre main.

THERESE.

Baiser ma main !

PIERROT.

Vous vous fâcheriez de ça ?

THERESE.

Ne sçavez-vous pas qu'il faut qu'une fille se fâche quand on lui fait plaisir ? Par exemple, à quoi bon me dire que vous m'aimez ? A présent que je le sçais, voyez, je serai obligée de vous fuir.

PIERROT.

Tout de bon ?

THERESE.

Sans doute ; une fille sage doit fuir tous ceux qui l'aiment : il faut encore par bienséance que je vous défende de me voir.

PIERROT.

Et vous me le défendez ?

THERESE.

Vraiment oui, Pierrot.

PIERROT.

Sérieusement ?

THERESE.

Très-sérieusement.

PIERROT.

Pargué, j'avons bian affaire de ste peste de bienséance-là ! Aussi, c'est mon Parrein qui est cause de ça ; voyez, il s'est moqué de moi à cause que je ne vous avois pas dit ça, & pis me v'là bien avancé ; allez, je ne vas pas mal li chanter pouille : il va voir. (*Il fait quelques pas pour s'en aller ; Thérese le rappelle.*)

THERESE.

Pierrot !

PIERROT.

Plaît... Plaît-il, Thérese ?

THERESE.

Je vous défends de me voir.

PIERROT.

Il faut donc que je ne voye plus rien.

THERESE.

Mais vous n'êtes pas obligé de m'obéir, vous.

PIERROT, *gaiment.*

Air : *Quand le péril.*

Oh ! ce mot change ma fortune,
Je désobéïs en ce cas :
Mais vous ne m'en voudrez donc pas ?

THERESE.

Je n'ai point de rancune.

Mais à quoi ferviroit l'amour que j'aurions l'un pour l'autre ?

PIERROT.

Je trouverons moyen de l'employer. Mon Parrein va faire son possible pour que je vous épouse : y consentirez-vous ?

THERESE.

Je ne serois plus obligée de vous rien défendre.

PIERROT.

Ni moi de vous désobéïr. Mais en attendant il faut que je vous désobéisse encore une petite fois, en baisant ste main-là malgré-vous.

THERESE.

Oh ! ce ne sera pas malgré-moi. Doucement, Pierrot.

PIERROT, *lui baisant la main.*

Bon, bon, ce n'est pas votre faute. Je ne la lâcherai point que vous ne payais sa rançon.

THERESE.

Que vous faut-il?

PIERROT.

Vot' Bouquet.

THERESE.

Vous en avez tant d'autres.



(Il donne tous ses bouquets.)

Tenez ; tendez vot' tablier ; v'là celui de Madame Froment, v'là celui de Madame Rapé, v'là ceux de Mahurine, de Colette, de Babet, & de toutes les Filles du Village. . . . .

THERESE, *lui donnant le sien.*

Et v'là le mien.

PIERROT.

Les belles fleurs ! elles sont pus vives & pus fraîches depis que vous les avez cueillies.

THERESE.

Paix, v'là Gogo qui vient.

PIERROT.

On ne voit que ste petite espionne-là.

THERESE.

Air : *C'est la Servante de chez-nous ; mon Dieu ; qu'elle est jolie !*

Adieu ; devant elle, Pierrot,
Ne faites rien paroître ;
Dans le Vallon j'irai tantôt
Mener mes moutons paître.

PIERROT.

De queu côté ?

THERESE.

C'est par là-bas.

PIERROT.

Oh ! oh ! oh ! oh ! oh ! Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ;

THERESE.

J'vous défends d'y suivre mes pas.

(*Elle s'en va.*)

PIERROT.

J'n'y manqu'rai pas.
J'n'y manqu'rai pas.

SCENE VIII.

GOGO, PIERROT.

PIERROT.

CEs œillets ont été sur le sein de ma Bergere, qu'ils sentent bon !

Air : *Nous jouissons dans nos Hameaux d'une douceur parfaite.*

Est-il de plus douces odeurs ?
D'où vient que je soupire ?
L'Amour s'est niché dans ces fleurs ;
C'est lui que je respire.

Le biau Bouquet ! . . Mais quelle ardeur !
Je me ſens tout de braiſe.
C'eſt qu'il étoit contre le cœur
De ma chere Théreſe.

Qu'il reſte contre le mien.

GOGO.

Pierrot, vous avez-là un beau Bouquet ?

PIERROT.

Ne voudriais - vous pas déjà l'avoir ? Vous avez envie de tout.

GOGO.

Air : *Allons la voir à Saint Cloud.*

Le mien eſt plus beau cent fois :
Regardez - le, je vous prie.
De ces fleurs j'ai fait un choix,
Moi-même, dans la Prairie.

PIERROT.

Ce Bouquet a bian plus d'appas.

GOGO.

Vraiment, je ne troquerois pas
Le mien contre le vôtre.

PIERROT.

Je ſommes contens du nôtre.

Je ne le donnnerois pas pour un Jardin tout entier.

GOGO.

Voyons-le donc.

PIERROT.

Tout bellement.

GOGO.

Avez-vous peur qu'on ne le mange ? il est vrai qu'il est charmant : que je le sente. (*Pierrot approche le bouquet de Gogo ; elle s'avance comme pour le flairer & le lui arrache.*) Ah ! il embaume.

PIERROT.

Eh ! bien, eh ! bien, Gogo.

GOGO.

Ah ! le nigaud, qui se laisse attraper comme ça !

PIERROT.

Voulez-vous bian me rendre mon bouquet.

GOGO.

Moquez-vous de lui.

PIERROT.

Air : *Baise-moi donc, me disoit Blaise.*

Je vais le dire à votre mere.

GOGO.

Allez, allez, oh ! je ne le crains guère :
De Thérese c'est le Bouquet.
A ce nom votre cœur soupire ;
Pour vous rabattre le caquet,
Je pourrois moi-même le dire.

PIERROT.

J'endeve. (*Haut.*) Eh! ma petite Gogo; rendez-le-moi, vous serez bien gentille; & je vous aimerons bien.

GOGO.

Comme il veut m'engeoler!

PIERROT, *dépité.*

Voulez-vous bian me donner mon Bouquet : à la fin je me fâcherai.

GOGO.

Prr... qu'il est méchant!

PIERROT.

Je l'aurai bian malgré vous.

GOGO, *en cachant le Bouquet.*

Ah! ouiche, ah! ouiche.

PIERROT.

Nous allons voir.

GOGO.

Air : *De la besogne.*

Je m'en vais tout le chiffonner,
Plûtôt que de vous le donner.

PIERROT, *prenant le Bouquet de Gogo.*

Eh! bian, vous n'aurez pas le vôtre,
Que vous ne m'ayez rendu l'autre.

GOGO.

Ah ! ah ! Monsieur Pierrot, vous me prenez donc mon Bouquet ! C'est fort joli !

PIERROT.

Rendez-moi le mien.

GOGO.

Oui, oui, vous faites fort bien, je ne demandois que ça. Adieu, Monsieur Pierrot ; vous aurez de mes nouvelles.

PIERROT.

Ecoutez, écoutez donc.

SCENE IX.

Madame RAPÉ, Madame FROMENT, PIERROT.

Madame RAPÉ.

PIERROT, Pierrot !

PIERROT, *les appercevant.*

Bon ! en v'là d'autres, à st'heure.

Madame FROMENT, *à Madame Rapé.*

Ah ! ah ! Pierrot, Pierrot : je vous y prends encore ; qu'il me suive, j'ai affaire de lui.

Madame RAPÉ.

Non, non, qu'il reste ; j'ai deux mots à lui dire : vous avez renoncé à lui tantôt en présence de Monsieur le Tabellion.

Madame FROMENT.

Oui, oui, j'y ai renoncé ; & vous aussi.

Madame RAPÉ.

Ça est vrai : mais toutes réflexions faites, je me trouve dans la volonté de remplacer le défunt.



Madame FROMENT.

Je vous vois venir.

Madame RAPÉ.

Comme il n'y a que Pierrot dans le Village, vous voyez bian que je suis obligée de le prendre.

(*Elle tire Pierrot à elle.*)

PIERROT.

C'est fort commode.

Madame RAPÉ.

Vous direz, & vous ferez tout ce qu'il vous plaira.

Madame FROMENT.

Oui, c'est comme ça ? Oh ! je vous approuve, il est juste que vous souteniez votre Hôtellerie.

Air : *Tu n'as pas le pouvoir.*

Pour empêcher le décri,
Il vous faut un mari ;
Ma sœur, il m'en faut un aussi,
Et je prends celui-ci.

(*Elle tire aussi Pierrot de son côté.*)

PIERROT.

Me v'là pris des deux côtés.

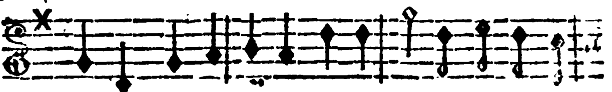
Madame FROMENT.

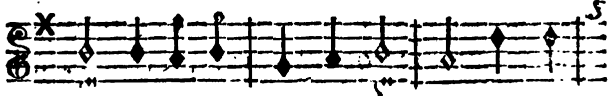
Vous direz aussi tout ce que vous voudrez.

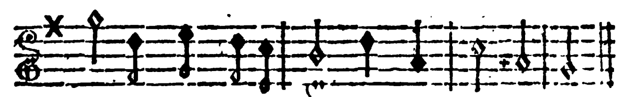

PIer-rot, qu'est-ce qui t'ar- rête ? Confonds-
la, decla- re- toi. Il se- ra tous les jours
fête, Quand j'au- rai re- çu ta foi; Plus con-
tent qu'un pe-tit Roi, Tu se- ras chez nous le
maître; Tu vou- dras nuit & jour ê-tre
Près de moi.
Me Rapé.
UN bon mé- na- ge je fe- rons, Dans nos


vignes tous deux j'i- rons ; Soir & ma-
tin, je danse- rons Dans ces Vignes Vi-
gnettes, Dans ces Vignes Vi- gnons. Allons
donc, Vi- o- lons Vi- o- lettes, Dans ces
Vignes je danse- rons.
Me Froment.
LE soir, a- près le la- bou- rage, Tu te
re- fe- ras, D'un Pou- let bien gras, Accompa-

gné







Madame RAPÉ.

Air : *Toujours va qui danse.*

L'argent ne te manquera pas,
Tu feras de la dépense ;
Bonne chere à tous les repas,
Du vin en abondance ;
Mon ami, par-dessus tout ça,
Grande réjouissance.
La, la, la, la, la, la, la, la,
Toujours va qui danse.

Madame FROMENT.

Ah ! ah ! ah ! v'là une drôle de mijaurée, pour faire tant la renchérie !

PIERROT, *bas.*

Esquivons-nous pendant leur débat.

Madame FROMENT, Madame RAPÉ, *ensemble, en se saisissant de Pierrot.*

Vous êtes une impertinente : je ne céderai point Pierrot, & je l'étranglerois plûtôt.	Vous avez beau dire, tout ci, tout ça ; j'aurai Pierrot, dussiez-vous en crever de dépit.

PIERROT.

Au secours, miséricorde !

SCENE X.

MATHURINE, PIERROT, Madame FROMENT, Madame RAPÉ.

MATHURINE.

QU'EST-CE qu'il y a ? Queu tapage vous faites ?

PIERROT.

On m'étrangle à force d'amiquié.

Madame FROMENT.

Suis-je obligée d'endurer les sottises d'une cadette ?

Madame RAPÉ.

Dois-je souffrir les arrogances d'une aînée ?

MATHURINE.

La, la, tout doux, patience. Faut-il se chamailler comme ça ? tenez, on me diroit toutes choses au monde que je ne m'en échaufferois pas davantage.

Madame FROMENT & Madame RAPÉ, *ensemble.*

Elle veut épouser Pierrot.

Air : *Ah ! Madame Anroux.*

Oh ! j'aurai Pierrot ;
Oui, je veux tantôt
Terminer l'affaire.
Oh ! j'aurai Pierrot ;
Il m'est nécessaire,
C'est mon vrai balot.

MATHURINE.

Moi, je dis en un mot, (*bis.*)
Que, s'il ne me préfére,
Il ne sera qu'un sot.

ENSEMBLE.

Oh ! oh ! oh ! oh ! oh !
J'aurai Pierrot ;
Il m'est nécessaire,
C'est mon vrai balot.

SCENE XI.

MATHURINE, PIERROT, Madame FROMENT, Madame RAPÉ, COLETTE, FILLES DU VILLAGE.

COLETTE.

Air : *Il est pourtant tems, pourtant tems.*

C'Est moi qui prétend,
Qui prétend, tant, tant,
C'est moi qui prétend
L'avoir à l'instant.

PIERROT.

Je suis perdu. Ah ! mon Parrein, venez vîte : v'là tout le Village qui veut m'épouser malgré moi.



SCENE XII.

MATHURINE, PIERROT, Madame FROMENT, Madame RAPÉ, COLETTE, LE TABELLION.

Madame FROMENT.

MONSIEUR le Tabellion, c'eſt une choſe décidée ; il faut qu'il ſoit mon mari : vous ſçavez-bien ce que je vous ai propoſé.

Madame RAPÉ.

Vous vous ſouvenez bien de ma promeſſe ; il eſt tems de me ſervir.

MATHURINE.

Air : *Chacun à ſon tour.*

De quel droit oſez-vous, Meſdames,
Demander Pierrot pour époux ?
Puiſque vous avez été femmes,
De votre ſort contentez-vous.
C'eſt voler le bien d'une Fillette.
Vous avez jadis fait l'amour :
Chacune à ſon tour,
Liron, lirette,
Chacune à ſon tour,

Madame FROMENT.

Je lui fais des avantages qui le détermineront.

Madame RAPÉ.

Peut-il choisir un meilleur parti que moi ?

MATHURINE.

Air : *Tambourin de Jephté.*

Pierrot aujourd'hui
N'est plus à lui,
C'est mon systême :
Nous avons nos droits ;
Il ne peut faire un pareil choix.

COLETTE.

Pierrot, en effet,
Pour nous est fait,
Non pour lui-même.

COLETTE & MATHURINE.

Perdez tout espoir,
Nous prétendons l'avoir.

PIERROT.

Mon Parrein, ajustez donc ça : je ne puis pas les épouser toutes.

LE TABELLION.

Laissez du moins à Pierrot la liberté du choix.

MATHURINE.

Non, non, cela feroit des jaloufes ; il faut entre nous autres filles que le fort en décide.

LE TABELLION.

Attendez.

Air : *Ces Filles font fi fottes !*

Cela me fait naître d'abord
Un projet qui vous plaira fort.

Madame FROMENT.

Quel eft-il, je vous prie ?

LE TABELLION.

C'eft qu'il faut, dès ce même jour,
Faire une Loterie d'amour,
Faire une Loterie.

Chacune tirera fon billet elle-même.

Madame FROMENT.

Mais....

LE TABELLION.

Laiffez-moi dire : il eft jufte que les Filles ayent la préférence ; mais je vais rendre toutes chofes égales ; comme Pierrot n'eft pas riche, j'imagine un moyen de lui faire une dot, qui le rendra plus agréable à celle qui l'aura.

PIERROT.

Comment donc, mon Parrein ?

LE TABELLION.

Paix, Pierrot.

Air : *Tâtez-en, tourelourirette.*

Ce point est de grande importance.
Celle à qui tournera la chance
Aura Pierrot & le profit ;
Pour tirer, comme ces Fillettes,
Financez, toutelouririrettes,
Si le cœur vous en dit.

Commencez, Mesdames, par donner chacune cinq cents livres pour acheter ce droit.

MATHURINE.

Soit : nous les recevons à cette condition-là.

Madame FROMENT.

Vous vous moquez, Monsieur le Tabellion ?

Madame RAPÉ.

Mais, mais, mais !

LE TABELLION.

Il faut en passer par-là.

Madame RAPÉ.

S'il le faut absolument, j'en avons le moyen.

Madame FROMENT.

Air : *Le seul Flageolet de Colin.*

Pour obtenir un droit si beau,
Ce n'est pas une affaire ;

COLETTE.

Moi, je n'ai rien que mon Troupeau;
Mais il m'eſt néceſſaire.

MATHURINE.

Moi, je n'ai rien que mon Trouſſeau,
Avec mon ſçavoir faire.

LE TABELLION.

On ne taxera point les Filles en faveur de leurs priviléges : conſentez-vous à ce que je propoſe ?

TOUTES.

Oui.

PIERROT, *bas au Tabellion.*

Mais Thérèſe ?

LE TABELLION, *bas à Pierrot.*

Taiſez-vous, petit ſot. (*Haut.*) Allez donc vous arranger pour cela : vous viendrez chez moi ſigner les conventions ; ne tardez pas.

Madame RAPÉ.

J'y ſuis dans l'inſtant ; ſans adieu, Pierrot.

Madame FROMENT, *à Pierrot.*

Vois ce que je riſque pour toi.

(*Toutes ſe retirent en faiſant des carreſſes à Pierrot.*)

SCENE XIII.

PIERROT, LE TABELLION.

PIERROT.

VOus voulais donc qu'on me tire au ſort, mon Parrein? Eh! que deviendra Thérefe? Je lui ai dit enfin que je l'aime; elle penſe itou qu'elle m'aime.

Air : *Il étoit un Moine blanc.*

J'avons un amour ardent,
Qui s'augmente à chaque inſtant.
Si je n'en faiſions uſage,
Ce ſeroit un grand dommage.

LE TABELLION.

Je crains que cet amour-là ne te porte malheur.

PIERROT.

Oh! tous les malheurs du monde ne ſont rien auprès du plaiſir qu'on a d'aimer Thérefe! Si l'on prétend m'en donner une autre, j'enverrai tout au berniquet. Arrangez-vous là-deſſus.

LE TABELLION.

Ne déſepere de rien, le ſort peut tom-

ber sur elle : envoye-la moi si-tôt que tu la verras ; mais sur-tout prends garde de ne point faire soupçonner ton amour à ses Tantes.

PIERROT.

Passe pour ça ; je vas la charcher.

SCENE XIV.

PIERROT.

Air : *Charivari de Ragonde.*

DEs Veuves je crains la tendresse :
A leur âge prendre un mari !
Charivari, charivari.
Chaque Fille aussi me carresse,
Et pour m'avoir, fait à l'envi
Charivari, charivari.
Si je n'ai ma Maitresse,
Moi, je vais faire aussi
Charivari, charivari.

La voilà qui arrive ; ne l'envoyons pas tout d'abord à mon Parrein.

SCENE XV.

PIERROT, THÉRESE.

PIERROT.

Air : *Ma Bergere, sur la fougere.*

AH ! Thérese,
Que je suis aise,
Quand je vois
Votre minois !
Du moment que je l'apperçois,
Tout le chagrin que j'ai s'appaise.
Ah ! Thérese,
Que je suis aise,
Quand je vois
Votre minois !

THÉRESE.

Est-ce que vous aviez du chagrin ?

PIERROT.

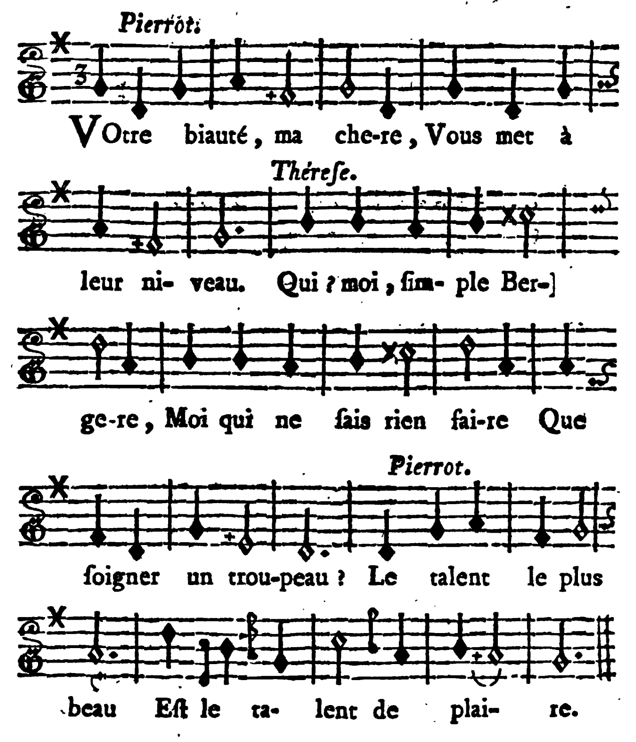
Oui. Toutes les femelles d'ici avont envie de moi, & moi je n'ai envie que de vous.

THÉRESE.

Air : *Ah ! mon mal ne vient que d'aimer.*

Les plus riches vous font la cour :
Elles attendent du retour.

Comment me flatter, en ce jour,
D'avoir la préférence?
Moi, qui n'ai rien que mon amour,
Avec mon innocence.



Ah! Thérese, la jolie choſe que de s'aimer! Depuis que je vous ai ouvert mon cœur, je ſis tout autre.

Air : *Ingrat Berger, qu'est devenu.*

Je pense mieux, je parle mieux.

THÉRESE.

Moi, loin de fuir, j'écoute.

PIERROT.

Vous m'animez par vos biaux yeux.
La premiere fois coûte.

Mais, tenez, Thérese,

Quand on a dit un mot d'amour,
On en veut parler nuit & jour.

THERESE.

Avez-vous vû Monsieur le Tabellion?

PIERROT.

Oui. Il s'est avisé d'une drôle de chose! Il fait une Loterie; c'est moi qui serai le gros lot. Les Filles tireront comme à la Milice; & stellà qui attrapera le Billet noir, m'aura.

THÉRESE.

Vous aura?

PIERROT.

Oui, avec l'argent de la Loterie, à ce que dit mon Parrein; mais je sais qu'en penser, moi. Il faudra toujours que vous y mettiez un billet. Mon Parrein veut vous parler pour ça.

Air : *On n'aime point dans nos Forêts.*

Qu'avez-vous donc, mon cœur ?

THÉRESE.

Hélas !

PIERROT.

Cela vous rend triste & rêveuse.

THÉRESE.

Non, Pierrot, je n'y mettrai pas :
Je ne suis pas assez chanceuse.

PIERROT.

Thérese, je serons heureux.
La Fortune aide aux Amoureux.

Allez, mon Parrein est bon & sage ; & si vous ne gagnez pas, personne ne gagnera.

Air : *Attendez-moi sous l'orme.*

Ne craignez rien, ma chere.

THÉRESE.

Quoi, sans aucun égard,
Mon amitié sincere
Vous devroit au hazard ?

PIERROT.

Eh ! bien, quoiqu'on en gronde,
Je vous préférerons ;
Oui, malgré tout le monde,
Je nous épouserons.

THÉRESE.

On nous en empêcheroit bien, & je ſuis trop ſage pour m'attirer des reproches. Adieu, Pierrot.

PIERROT.

Faut-il comme ça jetter le manche après la coignée ? Un peu de patience.

THÉRESE.

On ne permettra pas que je ſois à vous. Pourquoi vous ai-je vû ? Oubliez-moi, & me rendez le Bouquet que je vous ai donné tantôt. Vous ne l'avez plus.

PIERROT, *embarraſſé.*

Thérese.....

THÉRESE.

Qu'en avez-vous fait ?

PIERROT.

Thérese, on me l'a pris.

THERESE.

Et vous l'avez laiſſé prendre ? Allez, je vois bien que vous ne me conſerveriez pas mieux votre cœur.

Air : *Non, vous ne m'aimez pas.*

De mon Bouquet, volage,
Vous avez fait préſent ;
Et celui ci, je gage,
Vous plaît mieux à préſent.

PIERROT.

PIERROT.

Non, pour donner le vôtre,
J'en faisois trop de cas.

THERESE.

Vous en avez un autre.
Ah! vous ne m'aimez pas.

PIERROT.

Ecoutez-moi.

THERESE.

Je n'écoute rien. Je vais trouver le Tabellion; mais c'est pour lui dire que je ne suis pas de sa Loterie, & que je renonce pour jamais à un perfide comme vous.

(*Elle s'enfuit.*)

SCENE XVI.

PIERROT.

THÉRESE... Thérese... C'est Gogo... Elle s'enfuit tout de bon. Que je suis malheureux!



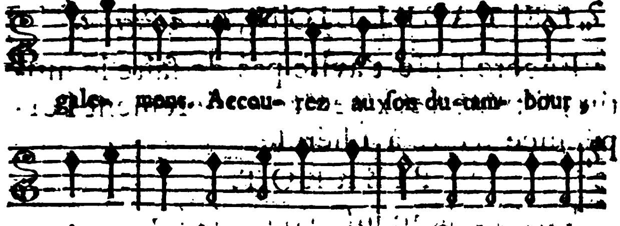


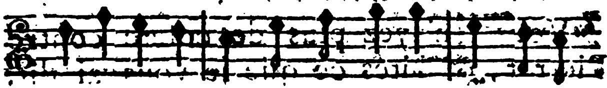
SCENE XVII.

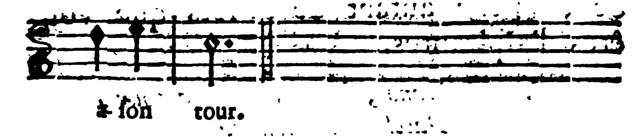
PIERROT, MATHURINE, UNE FILLE *qui bat le Tambour.*

PIERROT.

O Ciel! v'là les Filles qui s'assemblent.







SCENE XVIII.

LE TABELLION, PIERROT, THÉRESE, Madame RAPÉ, Madame FROMENT, MATHURINE, FILLES DU VILLAGE.

PIERROT, *bas au Tabellion.*

AH! mon Parrein, si vous n'avez pitié de moi, je suis mort!

LE TABELLION, *bas à Pierrot.*

Encore! Ne t'avise pas de faire le mutin, si tu ne veux perdre entierement l'espérance d'être à Thérese.

PIERROT.

Voyons donc jusqu'où cela ira.

LE TABELLION, *bas à Thérese.*

Vous, n'ayez plus de colere contre Pierrot, & faites ce que je vous ai dit. (*Haut.*) Allons, tout est prêt; il y a dans ce chapeau autant de billets que vous êtes d'aspirantes.

Air: *Suivons, suivons, tour à tour, Bacchus & l'Amour.*

Tôt, tôt, que toutes s'avancent,
Que l'on n'ait point de débats:
Çà, que les Filles commencent,
En faveur de leurs appas:
La Jeunesse, en pareil cas,
Doit avoir le pas.

Air: *Fi de la Loterie.*

Cette Loterie
Sera sans tricherie.
Tirez, je vous prie,
Chacune à votre rang,
Allons, Claudine,
Vous, Mathurine.

PIERROT, *à part.*

On m'assassine.

MATHURINE, *ouvrant son billet.*

J'ouvre en tremblant.
Hélas ! j'ai pris un billet blanc.

Madame FROMENT, *regardant les billets des autres.*

Ceux-ci sont de même.

Madame RAPÉ.

Ça va bien.

LE TABELLION.

A vous, Thérese.

PIERROT, *à part.*

Nous y voilà.

LE TABELLION.

Air : *Ta t'y tâté tes tettons ?*

A la Loterie amoureuse,
Venez tirer, ma belle Enfant ;
Nous allons voir à l'instant
Si vous avez la main heureuse.

PIERROT, *bas à Thérese.*

Tâchez d'amener Pierrot,
Vous n'aurez pas un mauvais lot.

THÉRESE.

Air : *Nanon dormoit.*

Non, non, Monsieur,
Il n'est pas nécessaire.

LE TABELLION.

Quelle froideur!

THERESE.

Un autre sçait lui plaire.

PIERROT, *bas à Thérese.*

Vous me désespérez.
Tirez, tirez;
Mon cœur me dit que vous m'aurez.

Madame FROMENT.

Elle ne veut point, cela suffit.

Madame RAPÉ.

Cela ne doit pas arrêter.

LE TABELLION.

Pardonnez-moi; il faut que toutes les Filles tirent avant vous: on est convenu de cela; & Thérese fera comme les autres.

MATHURINE.

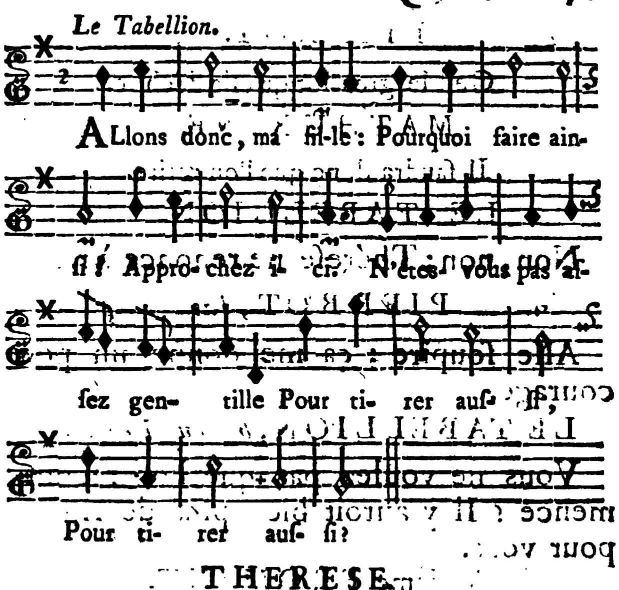
Sans doute; il ne faut pas qu'elle laisse empiéter sur nos droits.

Madame FROMENT.

Dépêchez, dépêchez donc, puisqu'il le faut.

Madame RAPÉ.

C'est bien nécessaire!



THERESE.

Eh ! bien, j'obéis ; mais je ne veux pas feulement regarder le billet.

(Elle le déchire avec fes dents.)

LE TABELLION.

Air : *De la befogne.*

Arrêtez donc.

PIERROT.

Que faites-vous ?

Vous me portez les derniers coups.

LE TABELLION, *frappant du pied.*

Pierrot !

PIERROT.

C'est le gros lot qu'elle déchire.

MATHURINE.

Il faudra donc que l'on retire.

LE TABELLION.

Non, non; Thérese ne renonce à rien.

PIERROT, *bas.*

Alle soupire; ça me donne un peu courage.

LE TABELLION, *bas aux Veuves.*

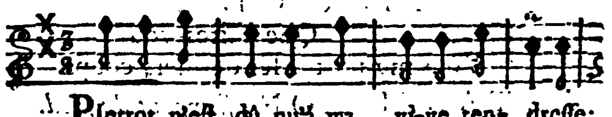
Vous ne voulez pas que l'on recommence? Il y auroit bien plus de risque pour vous.

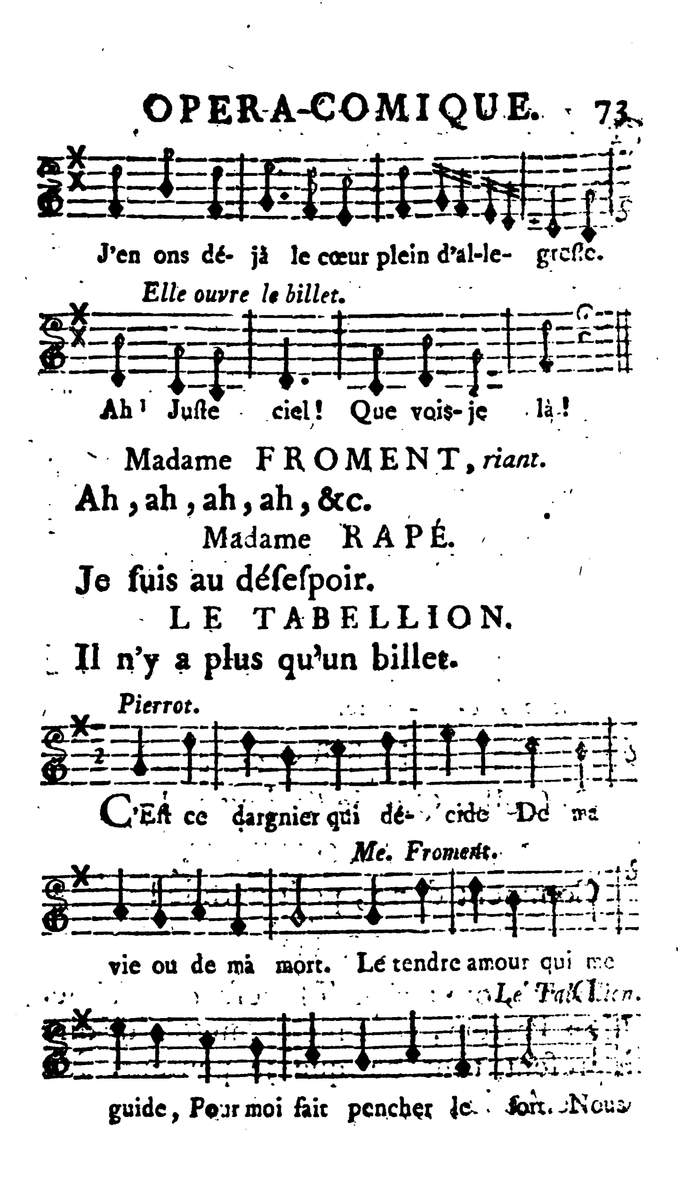
Madame FROMENT.

Vous dites bien. Continuons.

Madame RAPÉ.

Ma sœur, entre nous le débat. Je tire avant vous, comme cadette. (*Tirant un billet.*) Stici sera bon.




J'en ons dé- jà le cœur plein d'al-le- greſſe.
Elle ouvre le billet.
Ah ! Juſte ciel ! Que vois-je là !
Madame FROMENT, riant.
Ah, ah, ah, ah, &c.
Madame RAPÉ.
Je ſuis au déſeſpoir.
LE TABELLION.
Il n'y a plus qu'un billet.
Pierrot.
C'Eſt ce dargnier qui dé- cide De ma
Me. Froment.
vie ou de mà mort. Le tendre amour qui me
Le Tabellion.
guide, Pour moi fait pencher le ſort. Nous



PIERROT.

C'est elle. Que je sis joyeux !

Madame FROMENT.

Comment donc, petit perfide !

PIERROT.

Dam', oui ; c'est Thérese que j'aime. Mon Parrein, vous me permettez de dire à présent tout ce que je pensons. Ma chere Amie,

Air : *Mon honneur alloit faire naufrage.*

Le ſoupçon à tort vous effarouche.
J'ai pour vous une fidelle ardeur.
Par pitié, que mon amour vous touche.

THERESE.

Votre excuſe eſt moins dans votre bouche
Que dans mon cœur.

Si mes Tantes conſentent que je vous épouſe.

LE TABELLION.

Il faut bien qu'elles y conſentent.

SCENE XIX. *& derniere.*

LE TABELLION, PIERROT, THERESE, Madame RAPÉ, Madame FROMENT, MATHURINE, FILLES DU VILLAGE, GOGO.

GOGO.

DOUCEMENT ; je m'y oppoſe, moi. Tout ce que Monſieur le Tabellion vient de faire là ne vaut rien ; & je cherchois ma Tante & ma Mere pour leur apprendre ſa tricherie.

LE TABELLION.

Que veut-elle dire ?

GOGO.

Oui, oui ; il n'y avoit que des billets blancs dans la Loterie. Il disoit à ma cousine : Thérese, faites semblant d'être encore fâchée contre Pierrot, & déchirez le billet que vous tirerez, sans l'ouvrir, afin qu'on croye que c'est le noir qui vous est échû.

LE TABELLION.

Ah ! le petit Serpent !

GOGO.

Ils ne sçavoient pas que je les écoutois.

Madame FROMENT.

Puisqu'il y a de la tricherie, recommençons.

GOGO.

Non, non ; c'est moi qui épouse Pierrot.

Air : *Amis, sans regretter Paris.*

Il m'appartient, en vérité.

Madame RAPÉ.

Eh ! pourquoi donc ?

GOGO.

Oh ! dame.

Il est dans la nécessité
De me prendre pour femme.

Madame FROMENT.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

PIERROT.

Pargué, je n'en ſçais rien.



Air : *Vous me l'avez dit, souvenez-vous-en.*

Un beau jour, dans son corset,
Pour avoir pris un bouquet,
Mon Pere épousa Maman ;
Vous me l'avez dit, souvenez-vous-en.
Que l'on m'épouse à l'instant ;
Car on m'en a fait autant.

PIERROT.

Pourquoi m'a-t-elle arraché celui de Thérese ? C'est elle, au moins.

LE TABELLION.

Vous voyez bien que c'est un enfant qui parle.

Madame FROMENT.

Retirez-vous, petite fille.

GOGO.

Mais, ma Mere....

Madame FROMENT.

Vous osez répliquer !

GOGO, *en s'en allant.*

Allez, c'est bien injuste de m'empêcher de faire comme vous.

Madame RAPÉ.

Il faut que l'on tire de nouveau,

Madame FROMENT.

Je le prétends bien.

MATHURINE.

C'est mon avis.

PIERROT.

Ce n'est pas le mien. Gnia qu'à leur rendre tout ce qu'alles ont donné ; mais je garde Thérese.

Air : *L'autre jour, dessous un ormeau.*

Je m'engage à toi pour jamais ;
Sois moi constante :
De leurs biens, & de leurs attraits,
Rien ne me tente :
Tu vas m'en dédommager.
Sans vigne ni verger,
J'aurons l'ame contente.
Mes trésors & mon bonheur
Sont au fond de ton cœur.

Si l'on me chicanne encore, j'irai si loin que l'on ne me reverra jamais.

LE TABELLION.

Ne crains rien, Pierrot : j'ai leurs signatures ; & les mille francs qu'elles ont donnés, sont ce qui revient à Thérese.

Madame RAPÉ.

Je ne vous aurois jamais cru capable d'un pareil tour.

Madame FROMENT.

Qu'ils se marient ; mais qu'ils ne se présentent plus devant moi. Vous êtes un grand fripon, Monsieur le Tabellion.

PIERROT.

Air : *Ici, je fonde une Abbaye.*

C'est à ce coup que je suis aise.

THÉRESE.

Ah ! Que mon cœur est satisfait !

MATHURINE.

J'aimons mieux qu'il soit à Thérese,
Que de le perdre tout-à-fait.

LE TABELLION.

Allons, mes enfans, faisons la nôce ; & que l'on célebre le Cocq du Village.

FIN.

LES
BATELIERS
DE
SAINT CLOUD,
OPÉRA-COMIQUE
EN UN ACTE.

ACTEURS.

COLETTE.

MATURINE.

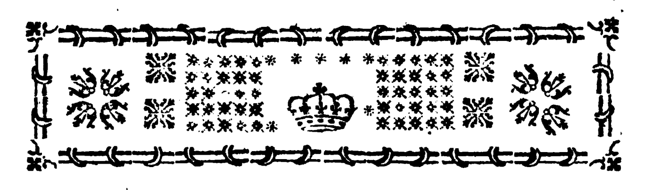
CLITANDRE.

Me. THOMAS.

THOMAS.

NICOLAS.

La Scene est à St Cloud.



LES BATELIERS DE SAINT CLOUD.

SCENE PREMIERE.

MATURINE, COLETTE.

MATURINE.

QU'AS-TU donc, Cousine, il semble que tu veuilles m'éviter.

COLETTE *d'un ton d'impatience.*

Tiens, je t'avòurai franchement que j'attends queuqu'un.

MATURINE.

Dont la compagnie te plaît mieux que la mienne ?

COLETTE.

Tu l'as deviné.

MATURINE.

Gramerci, ma Cousine.

COLETTE.

La tienne me fait plaisir aussi, mais dam, c'est bian differant.

MATURINE.

J'entens, c'est queuque Amoureux.

COLETTE.

Il ne faut pas encore que mon pere & ma mere sachent ça.

MATURINE.

Est-ce queuqu'un du Village ?

COLETTE.

Du Village, da ? C'est bian un Monsieur de Paris : Monsieur Clitandre.

AIR. *J'étois malade d'amour.*

Il est galant & fait au tour,
A nul autre il ne cede ;
Il m'a dit, je perdrai le jour,
Si je ne vous possede,
Je suis, je suis malade d'amour,
Apportez-y remede.

MATURINE.

Eh ! quel remede demande-t-il ?

COLETTE.

Belle question de m'épouser ; & il veut que ça se fasse au plutôt.

MATURIN.

Prens-y garde, Colette, il y a comme ça des épouseux si pressés si pressés d'épouser, qu'ils ne se donnont pas la patience d'attendre la çarimonie.

COLETTE.

Oh! je [illegible]i rien à craindre de Mr Clitandre.

ATURINE.

AIR. *Dapnnis le vit, Philis le vit.* No 1.

E[illegible]-il bian çartain, Cousine,
Qu'il veut te donner sa foi?
COLETTE.
Oui sans doute, Maturine,
Il est trop charmé de moi;
D'abord que nous nous vîmes,
Il s'attendrit,
Je m'attendris,
Et nous nous attendrîmes.

MATURINE.

C'est aller bian vîte.

COLETTE.

AIR. *Mr, en vérité vous avez bien de la bonté.*

Il me prit la main poliment,
Avec un air si tendre.

MATURINE.

Et tu le souffrois!

COLETTE.

Oui vraiment,
Je n'osois m'en défendre;
Doit-on montrer de la fiarté
Aux gens qui nous font politesse?

Quelle rudeſſe !

MATURINE.

Colette, en vérité,
Vous avez bien de la bonté.

COLETTE.

Air. *Ton petit vilain mouton.* No 2.

Tout en jaſant, tout en cauſant,
Il baiſe ma main doucement,
Si joliment, ſi drolement,
Puis il me la preſſe, ma chere,
En me regardant tendrement,
Et moi, ſans y penſer, je ſerre
La ſienne auſſi.

MATURINE.

Couſine, tu fis mal.

COLETTE.

Moi ! je fis mal ?
Tout au contraire,
Son plaiſir fut ſans égal.

Ça le rendit ſi joyeux, qu'il me dérobit un baiſer.

MATURINE.

Et tu ne lui donnis pas tape ?

COLETTE.

Eh pourquoi donc ? il ne me faiſoit pas mal non plus, lui : oh dam ! je ne ſais pas rendre le mal pour le bien.

MATURINE.

C'eſt ce qui me paroît. Enſuite ?

COLETTE.

Oh ensuite, il me dit tout plein de jolies choses, me fit bien des serments qu'il n'en auroit jamais d'autre que moi, & tout ça, pendant que ma mere étoit occupée à voir tirer les fusées volantes ; car pour moi j'étois si troublée, si troublée, si troublée, que je ne voyois rien.

MATURINE.

Voyez ce que c'est.

OLETTE.

Je nous separimes, & il envoyit exprès à St Cloud, pour me rendre ce billet....... Ah ! je l'ai perdu. (*)

ATURINE.

Et si queuqu'un le trouve.

COLETTE.

Nia pas de risque, il n'est ni mal ni fumelle, écoute, je le sais par cœur :

„ Faites choix d'un endroit où je puisse
„ vous parler sans témoin, le tumulte de
„ la Fête nous favorisera, j'ai bien des
„ choses à vous dire, qui concernent no-
„ tre amour.

V'là tout.

AIR. N° 3.

Tu vois que ce Monsieur-là,

(*) *Elle cherche son Billet dans ses poches, & ne le trouve pas.*

M'aime pour le mariage,
C'eſt pour m'aſſurer de ça,
Qu'il doit venir au Village.

MATURINE.

Vas, vas, vas, toureloure, vas,
Nage toujours, & ne t'y fi' pas.

COLETTE.

Après tout, s'il m'attrapoit, je m'en ap-perceverois bien, je ne ſis pas dupe.

AIR. *Bon temps dure long-temps.* N° 4.

Je veux d'un ſûr engagement,
Et qu'un Mari toujours Amant,
Ait pour moi de ces feux ardents,
Qui durent, durent long-temps.

MATURINE.

Pour plus de sûreté, je ne te quitte pas, & je t'aiderai à découvrir ſes ſentiments.

COLETTE.

Et ſi ça lui fait de la peine de te voir avec moi?

MATURINE.

Oh! tampis pour lui, mais à propos, que deviendra donc ce pauvre Nicolas?

COLETTE.

Bon, ne voudrois-tu pas que j'épouſiſſe un ſot.

MATURINE.

Pardi, ce ſeroit autant de fait.

SCENE II.

NICOLAS, COLETTE, MATURINE.

NICOLAS *chante dans la coulisse.*

Refrain.

AS tu vu l'feu, Girosme, as-tu vu l'feu,
Girosme, as-tu vu l'feu ?

COLETTE.

AIR. *Car je suis tout embarelificorelicoté.* N° 5.

Ah ! Maturine, te voilà !
Éloignons-nous vîte.

COLIN *les arrêtant.*

Tout doucement, demeurez là !
Colette m'évite,
Quand je sis tout embarelificorelicoté
De son mérite,
Quand je sis tout embarelificorelicoté
De sa biauté.

MATURINE.

Oh ! nous n'avons pas le temps de t'écouter.

COLETTE.

Laissez-moi, Nicolas.

NICOLAS.

[illegible]tre vous jeunes filles. N° 6.

Qu'avez-vous donc, Colette ?

Vous m'avez l'air piqué.
Oh guai !
Suivez-nous, ma Poulette,
Je rirons, jarnigué.
Oh guai !
Nous irons promener tous deux,
Nous jouerons à des petits jeux.
Ça, point de rigueur, mon petit Cœur.
Mettez-vous donc de belle himeur.

Palſangué, le jour d'aujourd'hui n'arrive pas tous les jours, il faut en porfiter, pour ſe divartir com' les autres.

AIR. *Je ſuis un bon Jardinier.*

Mais quoi ! vous parlez tout bas,
Et ne me répondez pas,
Pour vos biaux appas,
Vous ſavez, Hélas !
Que l'amour me tourmente,
En voyant ce minois ſi doux,
Je le ſens qui s'augmente pour vous,
Je le ſens qui s'augmente.

Mam'ſelle Colette, dites-nous donc queut' choſe ?

COLETTE.

Que veux-tu que je te diſe ?

MATURINE.

Eh ! dis-lui.... qu'il s'en aille.

NICOLAS.

Com'vous êtes rude au Monde, [*à Colette.*] parguenne, écoutez-nous ?

COLETTE.

He bien, parle, j'écoute.

NICOLAS.

Air. *Quand je partis de la Rochelle, ma Lirette.*

Je deviens comme une Alumette,
Vos yeux gresillent tout mon cœur,
Ma Lirette,
Pernez piquié de mon ardeur.

Quand je vous vois, belle Brunette,
Le feu se prend à mon jabot,
Ma Lirette,
Vous m'enflammez comme un fagot.

Dans la riviere je me jette,
Je me baignons vingt fois le jour,
Ma Lirette,
Sans éteindre le feu d'amour.

Pour l'appaiser, chere Colette,
Faut la pompe de vos faveurs,
Ma Lirette,
Car sans vous, Belle, je me meurs.

COLETTE.

T'es tout feu, Nicolas : Adieu, adieu, y a trop de risque à t'approcher.

MATURINE.

J'allons faire sonner le tocsin sur toi.

NICOLAS.

.endez donc Man'selle Colette, vous ıs en irez pas stefois-ci, sans qu'vous

m'ayez avoué du moins que vous m'aimez.

COLETTE.

Me lairas-tu tranquille après ?

NICOLAS.

Je vous en donne ma parole.

COLETTE (*elle le quitte en riant.*)

Eh bian ! oui, je t'aime, au revoir : ah, ah, ah.

NICOLAS.

Jarnigué, queu go, queu plaisir, queu satisfation, mais elle me fuit, Maturine.

MATURINE.

C'est qu'alle t'aime, Nigaud.

SCENE III.

NICOLAS *seul.*

ALle a raison, Colette me fuit, c'est bon seigne.

AIR. *Tomber dedans*, ou *Encore un coup, va donc l'voir au filet de St Cloud.* N° 7.

Quand Jeane voit son Amoureux,
La fine mouche rit sous cape.
Li baille une taloche ou deux,
Tout aussitôt de li s'échappe,
Et court au grenier se cacher,
Et le Galant va li charcher.
Va li charcher (*bis.*)
Et le Galant va li charcher.

Morgué, c'eſt un Gàrçon d'eſprit, & je ſis un ſot de n'e pas aller charcher itou Colette.

SCENE IV.

CLITANDRE, NICOLAS.

CLITANDRE.

ENſeignez-moi, mon ami, la demeure de maître Thomas, Marinier.

NICOLAS.

C'eſt là. Je ſommes à ſon ſarvice; ſi vous voulez, j'allons l'avartir.

CLITANDRE.

Cela ne preſſe pas. C'eſt, dit-on le cocq du Village, un homme riche, qui a une Fille & une Niece aſſez aimable.

NICOLAS (*à part.*)

Ouais, ça m'a l'air d'un dénicheux de Marles, n'en voudroit-il pas à Colette? Tirons-li finement les vars du nez [*haut*] he he he, not' Bourgeois, m'eſt avis que vous charchez plutôt les Poulettes que le Cocq.

CLITANDRE.

Ce drole eſt curieux.

NICOLAS.

N'auriez-vous pas déja jetté vot' plomb r Colette, par haſard.

CLITANDRE.

[*à part*] Dissimulons [*haut*] tu te trompes, mon ami.

NICOLAS.

Hom..... C'est donc sur Matureine : ah! je le vois bian, vous riais. En ce cas, touchez là, je vous accorde ma protection.

CLITANDRE.

C'est très-flatteur.

NICOLAS.

C'est que j'aime Colette, moi, su vot' respect.

CLITANDRE.

Vous aimez Colette !

NICOLAS.

Oui, & vous Maturine apparemment !

CLITANDRE.

Comme tu devines. [*à part*] Faisons-le jaser.

NICOLAS.

Je gagerois queuque chose, qu'il y a long-temps qu'vous vous aimais.

CLITANDRE.

Tu gagnerois.

NICOLAS.

Je sis charmé de l'aventure, par ainsi je nous aïderons comme freres & pargué, com' dit le Magister, *Asinus asinum fricasse*, je vous rendrons sarvice auprès de Maturine, en tout bien & tout honneur s'entend,

& vous m'aiderez itout à épouser Colette.

AIR. *Vantez-vous-en.*

Morgué, je meurs d'amour pour elle.
CLITANDRE.
Et sur le cœur de cette Belle,
Tu ne produis pas même effet.
NICOLAS.
Oh que si fait ! (*bis.*)
Le mariage est presque fait.
CLITANDRE *à part.*
Pour moi, quelle triste nouvelle !
NICOLAS.
J'aurons Colette avant un an,
Vantez-vous-en.

Je n'attends pu que le consentement de son pere & de sa mere, & le sian, & pis c'est tarminé.

CLITANDRE.

Ah! je respire.

NICOLAS.

AIR. *Toujours va qui danse.*

Si je ne sis pas gros Seigneur,
J'aimons de meilleur courage,
J'ons peu d'argent, mais par bonheur,
Je sis propre à l'ouvrage ;
Souvent avec ces talents-là,
On a la parfarance,
Eh ! la, la, la, la, la, la, la, la,
Et toujours va qui danse.

CLITANDRE.

Quelle preuve as-tu que Colette t'aime ?

NICOLAS.

Alle viant de me l'avouer toute à l'heure, en riant comme une folle.

AIR. *Entrez, entrez petit Oiseau ; ou j'ai fait l'amour, c'est pour un autre, ou sti-là qu'a pincé Berg-op-zoom.*

Je nous aimons que c'est piquié,
Quand je li dis mon amiquié,
Sans m'écouter, alle s'esquive,
Mais c'est afin que je la suive.

CLITANDRE.

Et tu n'y manque pas.

NICOLAS.

Tout franc, je n'ose, sarpedié, Maître Thomas ne se contente pas d'être jaloux de sa femme, il ne veut pas non pu que sa Fille ni sa Niece parlissions à personne, mais morgué, tampis pour li, tamieux pour nous, n'y a que patience.

AIR. *Il réveille le Chat qui dort.* N° 8.

Et maugré cet ordre sévere.
Je serons leurs Époux ;
Pour s'assurer de nous,
Alles feront..... laissons-les faire ;
Qui gêne une Fille, a grand tort,
Il réveille le Chat qui dort.

Il

Il eſt bon d'accorder par fois aux filles queuques petites libertances, crainte qu'alles n'en pregnent de pu grandes.

CLITANDRE.

Tu raiſonnes juſte.

NICOLAS.

AIR. *Des routes du monde.* N° 9.

L'honneur dans un jeune tendron,
Eſt morgué, ſans comparaiſon,
Comme un vin nouviau qui travaille,
Si l'on ne li baille un peu d'air,
Il fait écarter la futaille,
Et tout eſt au guiable, & ſe perd.

CLITANDRE.

Écoute, ne feroit-il pas à propos que je miſſe Colette dans ma confidence?

NICOLAS.

C'eſt bien penſé, j'on mis Matureine dans la nôtre, & je trouvarons tous quatre queuque invention de ſtartagême pour rompre les meſures du Daron.

CLITANDRE.

Fais-moi donc au plutôt parler à Colette?

NICOLAS.

Oh! très-volonquier.

CLITANDRE.

Si mon mariage réuſſit, tu peux être sûr u'elle en ſera la premiere récompenſée.

NICOLAS.

Je vous en remercions davance pour elle & pour moi. Tenez, la vlà : Matureine est avec elle.



SCENE V.

CLITANDRE, COLETTE, MATURINE, NICOLAS.

COLETTE. (*à Maturine.*)

MA Cousine, v'là Monsieur Clitandre.

NICOLAS.

Approchez, Matureine, c'est vot' Amoureux.

MATURINE.

Mon Amoureux!

NICOLAS.

Et oui, à quoi bon faire la mistérieuse? je savons tout, y a long-temps qu'vous vous connoissez [*à Clitandre.*] Cousin, allez li parler pu loin, à cause.....

COLETTE.

Qu'est-ce à dire? Je ne souffrirai point qu'il aille avec elle.

CLITANDRE.

Ne vous allarmez point, belle Colett- vous ne nous quitterez pas.

NICOLAS.

Sans doute il a queut chose à vous dire, Mam'selle Colette, éloignez-vous au plus vîte, allez dégoiser tous trois dans mon Bachot, pendant que je ferons ici sentinelle pour vous, dénichez.

(*Quand ils sont partis.*)

Sarpedié, je fis un fin Marle, com' je liai là tiré son secret en douceur : V'là la porte de cheux nous qui s'ouvre, ha, ha! qu'est-ce que c'est que ste figure-là.

SCENE VI.

NICOLAS, THOMAS *en femme.*

THOMAS.

AIR. *Du pain, de l'eau, elle vit.* No. 10.

J'Ai la plus méchante femme,
Dont se soit chargé Mari ;
Alle veut, comme eune Dame,
Le ragoût d'un Favori :
Il faut enfin que j'éclate,
J'allons la suivre par-tout :
Tu veux me trahir, ingrate,
Tu n'en viendras pas à bout.

NICOLAS.

Quoi! c'est vous, not' Maître, he, he, he, comme vous v'là fait ?

THOMAS.
AIR. *Pour danser, Biron.*

Heureux le sort d'un garçon,
Ma femme est un vrai démon;
La mutine,
Me lutine,
Nicolas,
J'en suis las :
J'en ai par-dessus la tête,
Dix pieds au-delà,
Mais que faire à ça?

NICOLAS.
Baillez-nous donc la signifiance de ce que ça veut dire?

THOMAS.
Je vians de trouver cheux nous un Billet, qu'un Galant adresse, sans doute, à ma femme : Il li demande un rendez-vous pendant le tulmulte de la Fête, pour des choses qui conçarnent leur amour.

NICOLAS.
Un rendez-vous à Madame Thomas!

THOMAS.
A qui donc? Colette & Matureine sont trop bian élevées, & ma jalousie me baille un sûr avartissement; mais je sommes madrés, j'ons mis le papier où il étoit, & j'ons pris l'habit que vlà, pour suivre ma Pe darde, sans qu'alle en ait douttance.

AIR. *Je vous la gringole.*

Alle veut ſoir & matin
Que l'on la cageole ;
Mais ſi j'apparçois enfin
Qu'alle faſſe la folle,
Je vous la grin, grin, grin, grin,
Je vous la gringole.

NICOLAS.

Oh! ne faut pas en revenir à cette eſtarmité-là, not' Maître.

THOMAS.

AIR. *Baiſe-moi donc, me diſoit Blaiſe.*

Comme dit çartain Filoſofe,
Morgué, la femme eſt tout comme une étofe,
Fort ſujette à ſe chifonner :
Pour la conſerver, il en coûte,
On doit ſouvent la houſſiner,
Crainte que le var ne s'y boute.

NICOLAS.

AIR. *Tant de valeur, tant de charmes.* N° 11.

Ce Firloſofe eſt une bête ;
D'une femme craignez les droits :
Si vous chargiais ſon dos de bois,
Alle en chargeroit votre tête.

THOMAS.

Tarare,

NICOLAS.

AIR. *Je gage boire autant qu'un Suisse.* N° 12.

On dit que la Leune est l'image
De la bonne amiquié du ménage,
Entertenez en mari sage
Toujours votre amour dans son plein,
Sinon il arrive du domage,
Et le Croissant suit le déclin.

THOMAS.

Oh! si c'est com'ça, not' amiquié ne tardit guere à décliner : Quien, crois-moi, Nicolas, ne te risque pas dans la chose du mariage, gnia pas pied là, autant vaut se jetter dans un principice.

NICOLAS.

AIR. *Confiteor.*

Vous me surprenez, mais pourtant
Il faut bian vrament que ça plaise,
Puisque l'on se réjouit tant.

THOMAS.

Le premier jour on est bien aise,
Le second on en fait semblant,
Et le troisieme on se repent.

NICOLAS.

AIR. *Nous autres bons Villageois.*

En cessant d'être garçon,
D'où viant qu'à la joie on se livre.

THOMAS.

J'en ſavons bian la raiſon ;
Car j'avons lû ça dans un livre,
Qui dit que les époux nouveaux
Sont du naturel des chevreaux
Qu'on voit danſer & tremouſſer,
Quand leur bois commence à pouſſer.

NICOLAS.

Je ne diſpute point là-deſſus, vous devez ſavoir ça mieux que moi.

THOMAS.

Par exemple, quand j'épouſis ma femme, tout chacun diſoit que j'allions être contents comme des Rois : mais au diable ſoit le contentement qu'on nous envioit, la chance a bien torné, ma foi.

NICOLAS.

Ne peut-on ſavoir de qui vous êtes jaloux ?

THOMAS.

D'un Eſprit, jarnigué.

NICOLAS.

D'un Eſprit!

THOMAS.

AIR. *Ici ſont venus en perſonnes, eh allons donc, jouez violons.*

Eune nuit ronflant à merveille,
Pouf, patatras, un bruit m'éveille ;
J'entends ouvrir notre volet,

Je vois une figure blanche,
Que je veux saisir par la manche,
Mais ça me donne un bon souflet,
Et trois coups de manche à balet,
Et puis après mainte gambade
Par la fenêtre, ça s'évade:
Ma Femme dit c'est le Folet
Qui viant panser notre mulet,
Et l'air seul forme sa figure;
Moi j'ai bian senti, je te jure,
A ma joue, ainsi qu'à mon dos,
Que l'esprit est de chair & d'os.

NICOLAS.

Bon, c'est queuque vision.

THOMAS.

Oh que nani! & j'ai soupçon que c'est li qui donne aujourd'hui rendez-vous à not' Femme; mais, sarpéjeu, si je le trouve avec alle.

NICOLAS.

Eh ben! queuque vous ferez, voyons ça?

THOMAS.

Je ne li dirons rian, mais je nous en prendrons à ma Femme, & je publirons par-tout son devargondage.

NICOLAS.

Vous serez ben vangé, not' Maître.

THOMAS.

Quien-toi là, & fais-moi signal, drés que tu la verras sortir. J'allons me poster plus loin.

AIR. *Morgué, laisse-la Pierrot.* N° 13.

Faut-il en homme sans cœur
Que j'endure
Qu'on me fasse injure ?
Faut il en homme sans cœur
Que j'endure qu'on m'ôte l'honneur ? (*fin.*
Morgué si cette volage
Se dégage,
Je ferai tapage,
Je le publirai, je le dirai dans le Village,
Oui, je compte
L'accabler de honte,
Tretous le sauront,
On ne peut trop li faire affront.
Faut-il en homme d'honneur, &c.
(*jusqu'au mot fin.*)

SCENE VII.

THOMAS, NICOLAS, Mde. THOMAS *en homme.*

NICOLAS.

AH, ah, ah, qu'il est drole com' ça ! Mais quel est ce personnage qui sort de cheux nous.

Mde. THOMAS.

AIR. *Le Gourdin, dindin, dindin.* N° 14.

Oui, Thomas n'est qu'un franc vaurien,

Qui diſſipe tout mon bien ;
C'eſt un jaloux qui murmure,
Et qui tant que le jour dûre,
S'enivre & charche aventure,
Lure, lure, lure, lure, lure,
Pour l'en punir, j'ai bon moyen,
Guerelinguin, guin, guerelinguin, guin,
guerelinguin, guin.

NICOLAS.

Ça ne ſent rien de bon pour not' Maître.

Mde. THOMAS.

AIR. *Charchez un autre Nicolas.* N° 15.

Ah! Nicolas, dis-moi de grace,
As-tu vu ton Maître Thomas ?
Je veux par-tout ſuivre ſes pas,
Inſtruis-moi de ce qui ſe paſſe.

NICOLAS.

Morgué, je ne vous connois pas,
Charchez un autre Nicolas.

Mde. THOMAS.

Tu ne reconnois point Mde. Thomas.

NICOLAS.

Comment, c'eſt vous, Maîtreſſe !

Mde. THOMAS.

Moi-même ; un billet que je vians de ramaſſer, m'apprend qu'on donne aujourd'hui rendez-vous à mon Mari.

NICOLAS.

[*à part.*] C'eſt peut-être le même bil

let qu'il a trouvé, [*haut.*] êtes-vous bian sûre de ça, l'adresse est-elle à Maître Thomas ?

Mde. THOMAS.

Non, mais j'ai des soupçons trop bian fondés, tu connois une certaine Avocate qui viant d'ordinaire en cette saison prendre le Bain à St Cloud.

NICOLAS.

Je ne connois autre.

AIR. *N'oubliez pas votre houlette.*

Alle trouve liau de la Seine,
Moins saine
Toute autre part qu'ici.

Mde. THOMAS.

Alle ne veut que mon Mari,
Jamais d'autre au bain ne la meine :

Eh, oui, oui.

Alle trouve liau de la Seine
Moins saine,
Toute autre part qu'ici.

AIR. *Il a la fin' montre au gousset.*

Ce qui fait croître mon soupçon,
Thomas reviant à la maison,
Rapportant pour sa peine,
D'argent sa poche pleine.

NICOLAS.

AIR. *On y va deux, on revient trois*. N° 16.

Puisqu'on li baille finance,
Pourquoi faire du fracas?

Mde. THOMAS.

Oh! tu ne sais point, Nicolas,
Ce que j'en pense;
Mon mari ne m'apporte pas
Ce qu'il dépense.

NICOLAS.

AIR. *Vous y perdez vos pas, Nicolas*. N° 17.

Mais de ce qui lui reste,
Du moins il vous fait part.

Mde. THOMAS.

Il m'en fait part! eh zeste,
C'est pour le tiers & le quart,
Je n'en profite pas, Nicolas,
Nicolas, je ne m'en sens pas.

AIR. *C'est pour le badinage*.

Jamais il ne sera
Qu'un dépensier volage;
Du peu de bien qu'il a,
Il fait mauvais usage:
Est-ce pour son ménage
Qu'il se ruine ainsi, nani,
C'est pour le badinage?

NICOLAS.

Il ne faut pas non plus, Maîtresse, se mettre des chaumieres dans la tête.

Mde. THOMAS.

Oh ! tu ne connois pas le pellerin, il ne montre pas ses mauvaises magnieres à tout le monde.

AIR. *Pour ma Voisine.*

Pour moi ce n'est qu'un impoli,
Qui toujours chante gamme,
Dans la patesse enseveli,
C'est un ivrogne infâme,
Qui met toute chose en oubli,
Jusqu'à sa femme.

NICOLAS.

AIR. *Allons la voir à S. Cloud.*

Vous avez de la vartu,
Méprisez son inconstance.
Mde. THOMAS.
Si j'en avois moins, sais-tu
Que je prenrois patience.
NICOLAS.
Pardi, c'est avoir du guignon.
Mde. THOMAS.
Je n'ons un mari que de nom,
Et quand je me désole,
Je n'ons rian qui m'en console.
NICOLAS.
Dame, c'est autre chose.

Mde. THOMAS.

AIR. *La Bergere de nos Hameaux.* N° 18.

Ce n'est qu'aux Dames qu'il sied bian

D'avoir un époux de parade,
Nous, je n'avons pas ce moyen,
Et je ne fons point d'escapade:
Mon chien de mari
Est de moi trop chéri;
Je suis bian de mon village,
Moi qui n'en ons qu'un,
Faut-il qu'il soit commun,
Comme à Paris c'est l'usage.

NICOLAS.

Je vous avoue que c'est triste.

Mde. THOMAS.

Je vais sous cet habit l'épier de si près, que rien ne m'échappera, seconde-moi de ton côté.

AIR. *On voit dès le deuxieme.*

Va voir, je t'en conjure,
Où peut être Thomas,
Guette si le parjure
Ne me fait point d'injure.

NICOLAS.

Laissez faire, je vous en rendrons bon compte. [*à part.*] Allons plutot avartir Colette de ce qui se passe. [*il sort.*]



SCENE VIII.

THOMAS, Mde. THOMAS.

Mde. THOMAS *continue l'air.*

DE bon cœur je m'apprête
A tosser les appas
De sa belle conquête,
Je m'en fais une fête;
S'il est en tête à tête,
Je saurai l'en punir,
Thomas n'a qu'à se bian tenir,
J'ai ma vengeance prête.

THOMAS *paroît en habit de femme.*

Hois, v'là une femme qui me regarde bian.

SCENE IX.

Les Acteurs précédents.

THOMAS.

VOilà un Vivant que je vois roder autour de not' maison, ne seroit-ce point le Galant de not' femme, sachons ça?

AIR. *Turlurette.*

Ici n'attendez-vous pas

La femme à Maître Thomas,
C'est une franche coquette,
Turlurette.

Mde. THOMAS.

AIR. *J'ai passé, repassé devant votre porte.* N° 19.

Alte là, s'il vous plaît,
Votre audace est extrême,
C'est un autre moi-même,
J'en prenons l'intérêt
Mieux que son Époux même,
Je sais ce qu'elle fait.

THOMAS *à part.*

Ouf! j'ai peine à me contenir.

Mde. THOMAS.

Mais répondez à votre tour, n'êtes-vous pas celle qui donne des rendez-vous à Thomas.

AIR. *Vîte, battez la retraite.* N° 20.

N'avez-vous pas là sur vos hanches
L'habit de Madame Thomas?
Voilà son corset des Dimanches,
Morbleu, je ne nous trompons pas:
Allons, Madame la Grisette,
Deshabillez-vous à l'instant,
Ratapata patapan,
Et battez-moi la retraite.

THOMAS.

Mais, mais, de quel droit, s'il vous plaît?

Mde. THOMAS.

Mde. THOMAS.

De quel droit ? Apernez que c'est moi qui sommes Madame Thomas.

THOMAS.

Oh ! oh ! & nous Thomas ! Que veut dire ce déguisement-là, not' Femme ?

Mde. THOMAS.

Que veut dire le vôtre, not' homme ?

THOMAS.

C'est donc ainsi qu'au dépens de mon honneur.

Mde. THOMAS.

De votre honneur ! Est-ce que vous avez un honneur, Maître Thomas ?

THOMAS.

Jarnigué, qu'est-ce que ça signifie encore ?

Mde. THOMAS.

Que vous êtes un sot avec vos chimeres.

THOMAS.

En v'là morgué plus que je n'en demandions.

Mde. THOMAS.

Il vous sied bian de soupçonner une Femme comme moi ; tout le monde sait que je suis sage extraordinairement.

THOMAS.

Oh ! oui ; extraordinairement.

Mde. THOMAS.

Allez, vous avez perdu l'esprit.

THOMAS.

A propos de ça, si je rencontrons vot' Esprit familier à vous.

Mde. THOMAS.

Et moi votre Avocate.

AIR. *La mort pour les malheureux*. N° 21.

Quoi ! toujours sur un soupçon
Pris sans raison,
Tu feras carillon
Hors de saison :
A quoi bon ces éclats!
Tu te chêmes, Thomas,
Et pour un mal que tu n'as pas ;
Tandis qu'on voit en tous lieux
Tant de Messieux
Qui ne sont pas, ma foi,
Francs comme toi,
Et tous ces gens de bien
Le savent bien,
Sans en témoigner rien.
Je déplore mon malheur ;
Devois-je t'épouser, volage?
A Paris un Procureur
Me vouloit en mariage,
Là, j'aurois eu chaque jour
Nombreuse cour,
Des Galans faits au tour,
Au lieu que je n'ons ici
Jamais que du souci.

THOMAS.

Bon, bon, quoique Villageois,

Je suis Matois,
De tout je m'apperçois,
En tapinois,
Vous voudriez, je crois,
Au mépris de mes droits,
Me traiter ainsi qu'un Bourgeois,
Pour moi c'est trop de faveur,
C'est trop d'honneur,
Je fis un homme vil,
Trop peu civil
Pour connoître le prix
Des Favoris,
Comme on fait à Paris.

Mde. THOMAS.

C'est toi, c'est toi qui n'es qu'un franc libartin,
Ah, ah, ah, quel chagrin!
Hélas! cruel, je passe tous les jours à gémir.
Fais, fais, fais-moi mourir,
Si tu ne veux mieux agir.

THOMAS.

C'est toi.

Mde. THOMAS.

C'est toi qui n'es qu'un franc libartin.
Ah, ah, ah, quel chagrin!

THOMAS.

Morgué, taisez-vous.

Mde. THOMAS.

Tu n'es qu'un jaloux.

THOMAS.

Morgué, filez doux.

Mde. THOMAS.

Qu'un vieux loup garou.

THOMAS.
Vous criez trop fort.
Mde. THOMAS.
Tu n'es qu'un butort.
THOMAS.
Voyons qui de nous a tort ;
Hier au soir,
Tu donnis un baiser à Colinet.
Mde. THOMAS.
Non, esprit noir,
Non, c'étoit lui qui me le donnoit.
THOMAS.
Avec gros Guillot....
Mde. THOMAS.
He bien, qu'en est-ti ?
THOMAS.
Tu fus à Chaillot.
Mde. THOMAS.
Oh ! t'en a menti.
THOMAS.
J'en fus avarti.
Mde. THOMAS.
C'étoit à Passi,
Peut-on m'accuser ainsi ?

AIR. *Ah! Barnaba, ta Bequille, &c.* N° 22.
ENSEMBLE.

De ce tracas,
Il est temps que je me venge ;
Ne puis-je pas
Agir comme tu feras,
Change pour change,

N'y a rien là d'étrange,
Quand on se dérange.

Mde. THOMAS. THOMAS.
Mon Mari Thomas. Ma femme Thomas.
Ah!
Quel fracas, &c.

SCENE DERNIERE.

NICOLAS, COLETTE, CLITANDRE, MATURINE, THOMAS, Mde. THOMAS.

NICOLAS, *se mettant vîte entre Thomas & sa Femme.*

QU'est-ce qu'y a, qu'est-ce qu'y a not' Maître, com' vous gueulez.

THOMAS.

Comment eune femme qui accepte un rendez-vous qu'un Galant li demande par un billet.

Mde. THOMAS.

Que voulez-vous dire, c'est bien pour vous ce billet & le voici.

MATURINE.

Voyons, voyons, il n'est pour l'un ni pour l'autre.

NICOLAS.

Non, car c'est pour Matureine, contes-

leus ça, Hé, hé, hé, rien n'eſt pû drôle.

MATURINE.

Vous vous trompez tous, il eſt pour Colette.

Mde. THOMAS.

Pour Colette?

COLETTE, *s'avançant.*

Oui, ma mere.

Mde. THOMAS.

Et qu'eſt-ce qui vous écrit ça.

CLITANDRE, *s'avançant.*

Moi, Madame Thomas, je voulois être inſtruit des ſentiments de Colette avant de vous la demander en mariage, j'eſpere que vous ne me la refuſerez ni l'un ni l'autre.

Mde. THOMAS.

Comment c'eſt vous Monſieur Clitandre, tout de bon vous voulez.... en verité vous nous faites trop d'honneur & de grand cœur je vous l'accorde.

THOMAS.

J'y conſens itou, j'aime mieux qu'on recharche ma fille que ma femme.

NICOLAS.

Et je n'y conſens point moi, jarnigué qu'eu trahiſon.

MATURINE.

Hé, hé, hé, tu ne trouves pas ça drôle, Nicolas.

THOMAS.

Allons ma femme, puiſque je n'ons eu qu'une fauſſe alarme, racommodons-nous.

Mde. THOMAS.

Volontiers.

THOMAS.

Dans le fond je vous ai toujours conſideré com'une bonne femme.

Mde. THOMAS.

En mon particulier, je vous ai toujours regardé comme un bon homme..

MATURINE.

Qu'il n'en ſoit plus parlé, ne ſongeons qu'à nous réjouir. *Elle ſort.*

THOMAS, *emmenant ſa femme.*

C'eſt bian dit.

CLITANDRE *à Nicolas qui reſte ſtupefait.*

Va je me ſouviendrai du petit ſervice que tu m'as rendu. *Il emmene Collette.*

NICOLAS.

Allons donc gros gauſſeux, vantregué je m'en vengerons & quand je le rencontrerons ſeul à ſeul, je veux bien que le Diable m'enleve ſi je l'y ôtons mon Chapeau. Adieu parfide Colette.

Il ſe retire en criant après Clitandre.

VAUDEVILLE

Noté N° 23.

SAns avoir aucune amourette,
Nos Bateliers vont gaiement,
Quelquefois par amusement
Nous écoutons fleurette ;
Mais si quelque malin garçon
A la parole joint le geste
Ziste, zeste,
Zon, zon, zon,
On lui fait faire le plongeon.

Sur l'océan de la chicane,
Plutus & Vénus voguent bien,
Notre barque avec leur soutien
Ne fait jamais la canne ;
Mais que l'on ait bon droit ou non,
Quand l'un des deux vous le conteste,
Ziste, &c.
Ma foi Themis fait le plongeon.

Vous avez un ami fidele,
Tout vous est garant de son cœur,
Tant que le vent de la faveur
Pousse votre nacelle
Dans la rigueur de la saison ;
Éprouvez un peu votre Oreste,
Ziste, &c.
Son amitié fait le plongeon.

La grandeur n'eſt qu'une chimère,
Tout gît dans la comparaiſon,
En vain, Monſieur de Sotyoſon,
Eſt Roi dans ſa chaumière.
A la cour, loin de ſon donjon,
Plus grand que lui ſe rend modeſte,
Ziſte, &c.
Sa vanité fait le plongeon.

Les premiers jours de l'hymenée,
Un époux jure à ſa moitié
Que ſa vive & tendre amitié
Ne ſera pas bornée.
Mais au bout d'un mois, quel guignon !
L'amour à décamper eſt preſte,
Ziſte, &c.
Monſieur l'époux fait le plongeon.

L'amour habite ſur nos rives
Il nous brûle juſques dans l'eau,
Défiez-vous de ſon flambeau,
Jeunes filles craintives,
Au milieu du bain le fripon,
A vous ſurprendre eſt toujours preſte;
Ziſte, &c.
Votre vertu fait le plongeon.

Un Narciſſe dont la marotte
Eſt de paroître aimable & beau,
Eſt ainſi qu'un liege ſur l'eau,
Que chaque flot balotte.
En amour un petit mignon
Si gentil, ſi léger, ſi leſte,

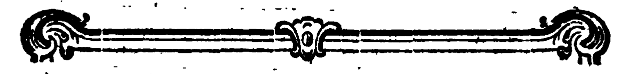
Ziſte, &c.
Surnage & ne va pas à fond.

Vous, fringants à bonnes fortunes,
Vos feux ſont par trop diviſés,
Inceſſamment vous courtiſez
Les blondes & les brunes :
Je me défie avec raiſon
De votre air conquérant & leſte,
Ziſte, &c.
Qui nage trop fait le plongeon.

Un Galant paſſe ſa jeuneſſe
A courir d'objets en objets,
L'Amour épuiſe tous ſes traits
Pour ſa vaine tendreſſe ;
Mais quand il ſe voit vieux garçon,
Le regret eſt ce qui lui reſte.
Ziſte, &c.
Ce fanfaron fait le plongeon.

Un auteur qui voit ſon ouvrage
Applaudi par le ſpectateur,
Nous fait valoir avec hauteur
Un ſi brillant ſuffrage :
Malgré ſa rime & ſa raiſon
Quand il vient un revers funeſte
Ziſte, &c.
Monſieur l'auteur fait le plongeon.

FIN.



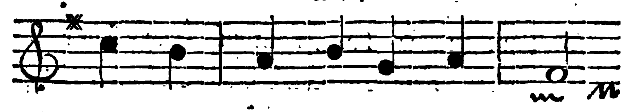
AIRS

DES BASTELIERS DE S. CLOUD.

N° 1. MATURINE.



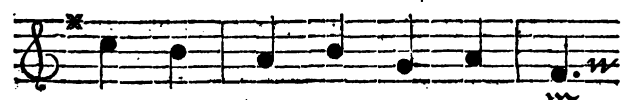
Eſt - il bian çartain, Cou-ſi - ne,



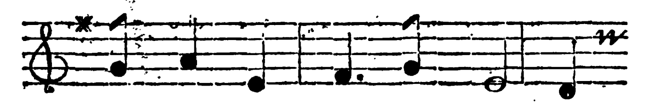
Qu'il veut te donner ſa foi?

COLETTE.

Oui, ſans doute, Ma - tu - ri - ne,



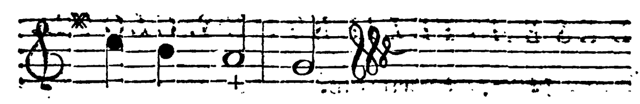
Il eſt trop char - mé de moi;



D'a - bord que nous nous vî - mes,

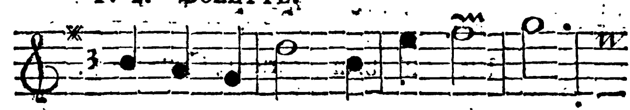


Il s'at-ten-drit, je m'atten-dris, Et nous nous



at-ten-dri-mes.

N° 2. COLETTE.



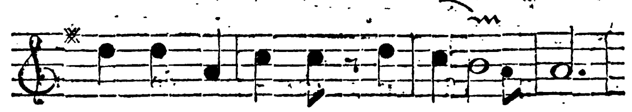
Tout en ja-sant, Tout en cau-sant,



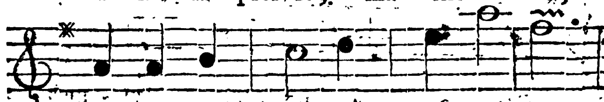
Il baise ma main doucement, Si



jo-liment, Si dro-lement! Puis



il me la pres-se, ma che-re,



En me re-gardant ten-drement,


Et moi, sans y penser, je ser - re
MATURINE.
La sienne aussi; Cousi - ne, tu fis mal.
COLETTE.
Moi, je fis mal? Tout au contraire,
Son plai - sir fut sans é - gal.
N° 3.
Tu vois que ce Monsieur là, M'aime
pour le ma - ri - age. C'est pour m'assu-
rer de çà Qu'il doit ve - nir au Vil-


MATURINE.
la - ge. *Vas, vas, vas, tour-re lou-re,*
vas, Nâ-ge tou-jours, & ne t'y fi
pas.
N° 4.
Je veux d'un sûr en ga - ge - ment,
Et qu'un Ma-ri toujours a - mant
Ait pour moi de ces feux ardents, Qui
durent, durent, du - rent, du - rent,


Qui durent, du - rent long - temps.
N° 5. COLETTE.
Ah! Ma tu - ri - ne, te voi - là!
(NICOLAS les arrêtant)
E - loignons-nous vî - te. Tout douce -
ment, demeu - rez - là. Colet - te m'é - vi-
te Quand je fis tout em - ba - re - li-fi-
co - re - li - co - té De son mé-ri-te,
Quand je fis tout em - ba - re - li - fi -


core li - co - té De sa biau-té.
N° 6. NICOLAS
Qu'a-vez-vous donc, Co-lette? Vous m'avez
l'air pi-qué. Oh! guai. Suivez-nous, ma pou-
- let - te. - Je rirons, jar - ni - gué, Oh! guai.
Nous i - rons pro - me - ner tous deux,
Nous jou - rons à de pe - tits jeux.
Çà, point de rigueur, Mon pe - tit cœur.

Mette:

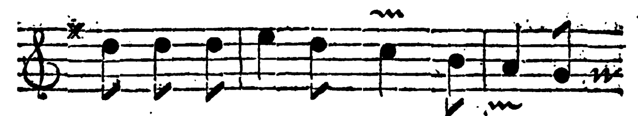


Mettez-vous donc de belle humeur.

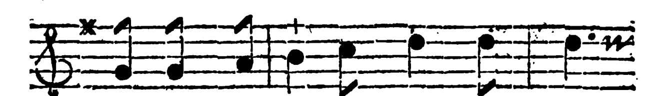
N° 7.



Quand Jeanne voit son Amoureux



La fi - ne mouche ſit ſous ca - pe.



Li baille u - ne ta - loche ou deux,



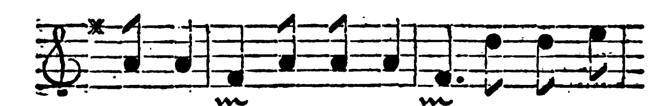
Tout auſ - ſi - tôt de li s'é - chap - pe,



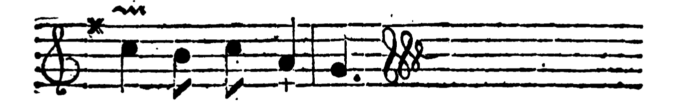
Et court au gre - nier ſe ca - cher,



Et le ga - lant va li char - cher, va



li charcher, va li charcher, Et le ga-



lant va li charcher.

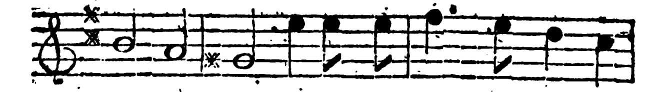
N° 8.



Et maugré cet or - dre ſé - ve - re,



Je ſe - rons leux E - poux; Pour s'aſ-ſu-



rer de nous Allès fe - ront... laiſ-ſons-les



fai-re; Qui gêne u-ne Fille, a grand tort;



Il re - veil - - - - - le, Il ré-



veil-le le chat qui dort.

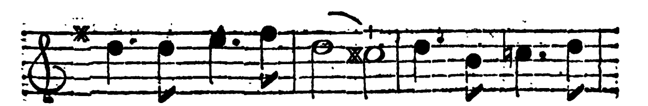
N° 9.



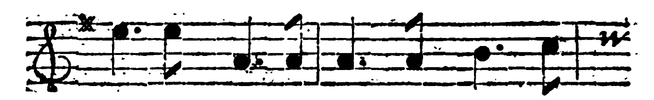
L'honneur dans un jeune tendron, Est



Morgué, fans compa - rai-fon; Comme un vin



nouvieau qui tra - vail - le: Si l'on ne



Il baille un peu d'air, Il fait é-

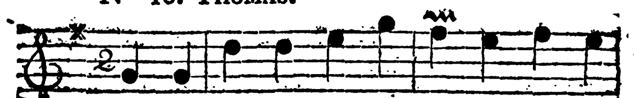


car - ter la fu - tail - le; Et tout est

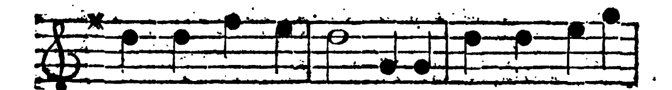


au guiable, & se perd.

N° 10. THOMAS.



J'ai la plus méchan - te femme, Dont se



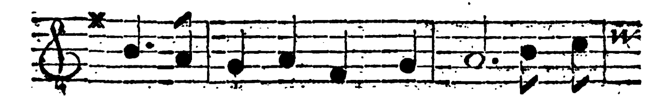
soit chargé Ma - ri; Alle veut comm'eune



Da - me, Le ra - goût d'un fa - vo - ri:



Il faut en - fin que j'é - cla - te,



J'allons la sui - vre par - tout : Tu veux



me trahir, in - gra - te, Tu n'en



vien - dras pas à bout.

N° 11. NICOLAS.



Ce Fir - lo - sofe est eu - ne bê - te;



D'eune femme, craignez les droits : Si vous char-



giais ſon dos de bois, Alle en charge-



roit vo - tre tê - te.

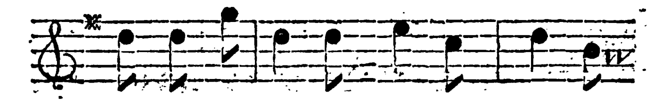
N° 12. Nicolas.



On dit que la Leune eſt l'i - mage



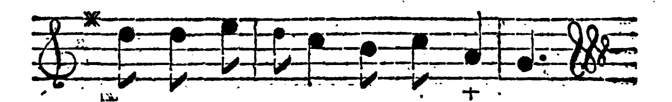
De la bonne a - mi - quié du mé - na - ge,



En - tre - te - nez en Ma - ri ſa - ge



Toujours votre amour dans ſon plein,

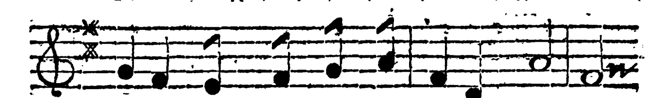


Si-non, il ar - ri - ve du domma - ge,



Et le croiſ - ſant ſuit le déclin.

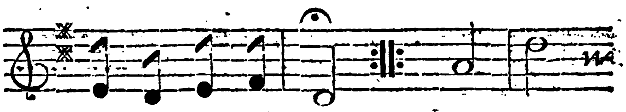
N° 13.



Faut-il en homme ſans cœur Que j'en-



dure Qu'on me faſſe in - jure? Faut-il



en homme ſans cœur Que j'en - du - re

Qu'on m'ô - te l'honneur? Mor - gué,



Si cet-te vo-la-ge Se dé-ga-ge,



Je fe-rai ta pa-ge, Je le pu-bli-



rai, Je le dirai dans le Vil-la-ge,



Oui, je compte L'ac-ca-bler de honte,

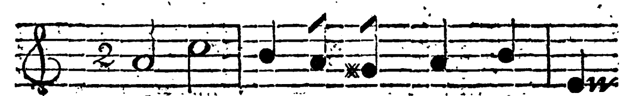


Tretous le ſauront, On ne peut

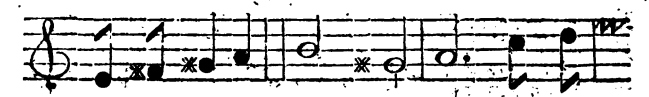


trop li fai-re af-front.

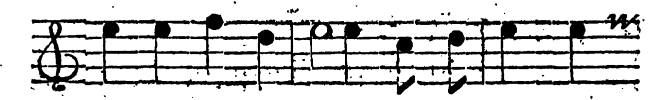
N° 14. Mad. Thomas.



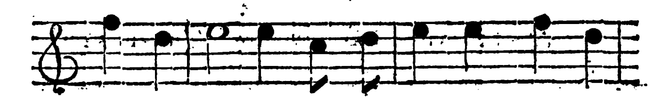
Oui, Thomas n'est qu'un franc vaurien,



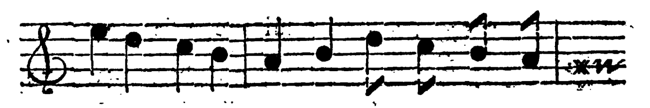
Qui dis-si-pe tout mon bien; C'est un



Jaloux qui mur-mure, Et qui tant que



le jour du-re S'enivre & charche avan-

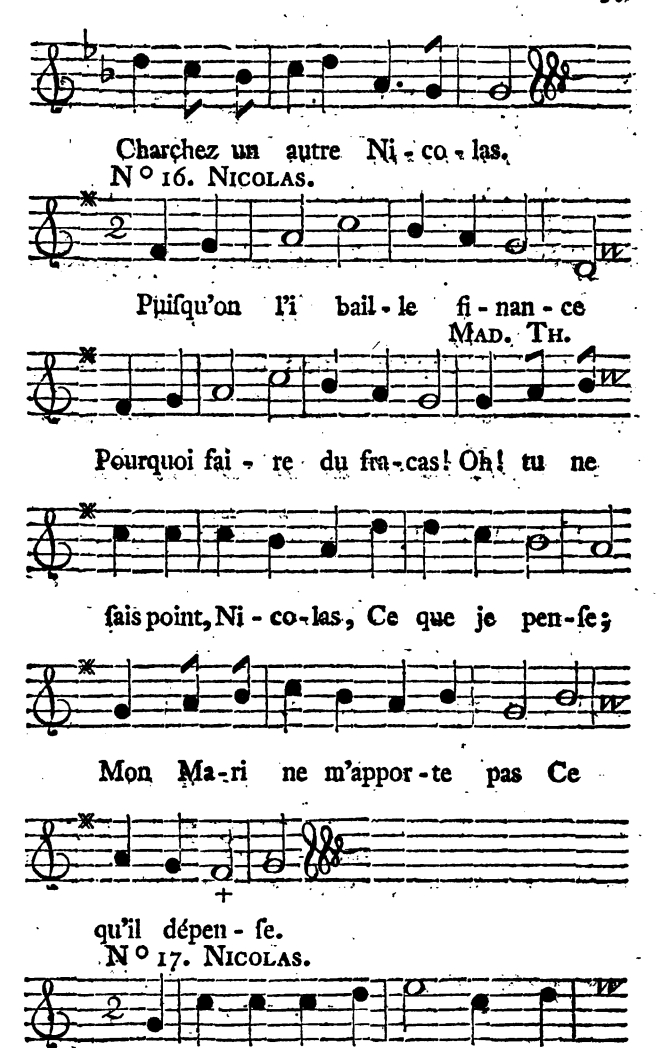


ture Lure, lu-re, lu-re, lu-re,

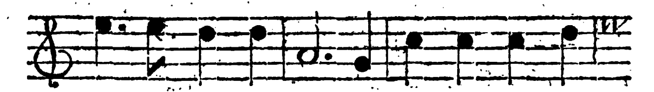


lu-re, Pour l'en pu-nir j'ai bon moy-

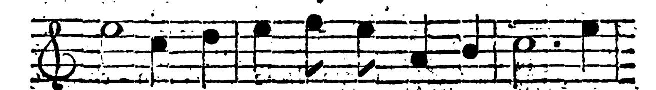

en, Guere - lin, guin, guin, guere - lin guin,
guin, guere - lin guin, guin.
N° 15. MAD. TH.
Ah! Ni-co-las, dis-moi, de grâ - ce,
As-tu vû ton Maître Tho-mas?
Je veux par-tout sui-vre ses pas,
Instruis-moi de ce qui se pas - se,
NICOLAS.
Morgué, je ne vous con-nois pas,


Charchez un autre Ni - co - las.
N° 16. Nicolas.
Puisqu'on l'i bail - le fi - nan - ce
Mad. Th.
Pourquoi fai - re du fra - cas! Oh! tu ne
sais point, Ni - co - las, Ce que je pen - se;
Mon Ma - ri ne m'appor - te pas Ce
qu'il dépen - se.
N° 17. Nicolas.
Mais de ce qui lui res - te, Du

MAD. TH.



moins il vous fait part. Il m'en fait part! Eh -



zes-te! C'est pour le tiers & le quart, Je



n'en pro - fi - te pas, Ni - co - las, Ni - co -

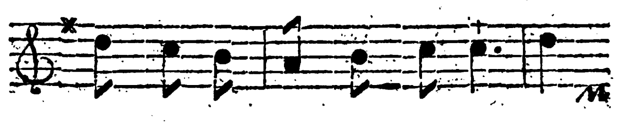


las, je ne m'en sens pas.

N° 18. MAD. TH.



Ce n'est qu'aux dames qu'il sied bien D'a -



voir un E - poux de pa - ra - de,



Nous, je n'a - vons pas ce moyen, Et



je ne ſons point d'eſ - ca - pa - des:



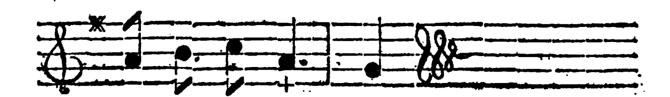
Mon chien de Ma - ri Eſt de moi trop chéri; Je



ſuis bien de mon Villa - ge. Moi qui n'en ons



qu'un, Faut-il qu'il ſoit commun, Comme à Pa-



ris C'eſt l'u - ſa - ge.

N° 19. Mad. Th.



Al - te - là, s'il vous plaît Votre



au - dace est ex - trême, C'est un au-



tre moi-mê - me, J'en prenons l'in - té-

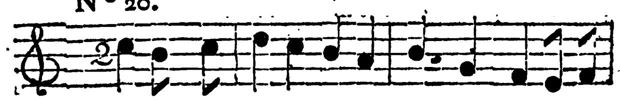


rêt Mieux que son Epoux ; même, Je

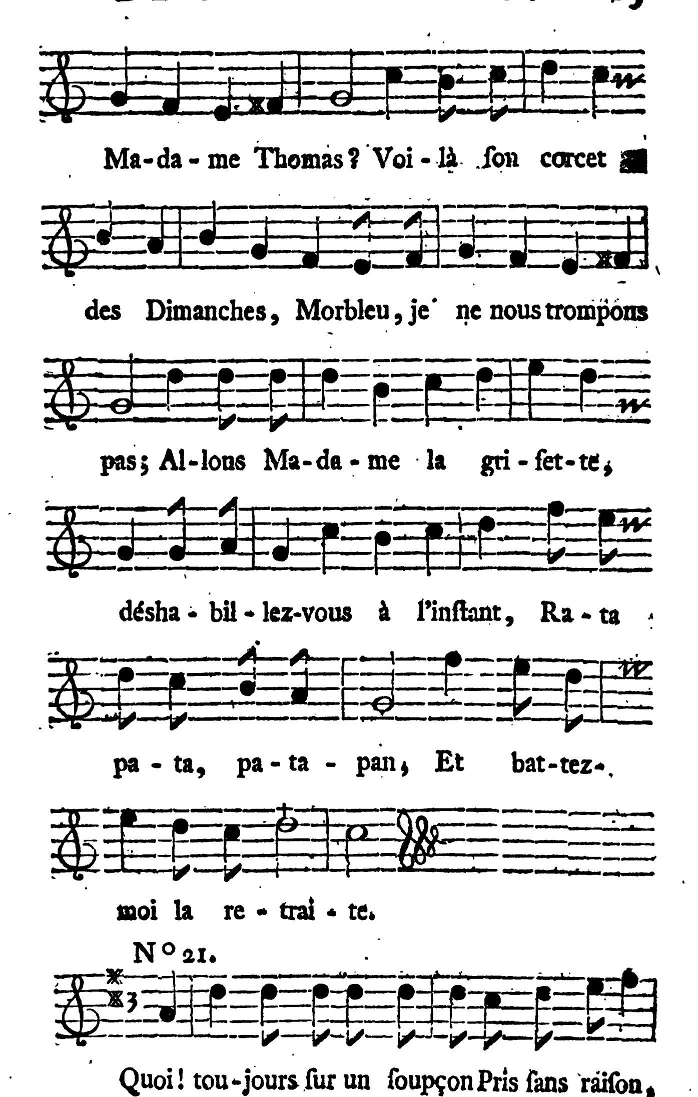


fais ce qu'elle fait.

N° 20.



N'avez-vous pas là sur vos hanches L'habit de


Ma-da-me Thomas? Voi-là son corcet
des Dimanches, Morbleu, je ne nous trompons
pas; Al-lons Ma-da-me la gri-set-te,
désha-bil-lez-vous à l'instant, Ra-ta
pa-ta, pa-ta-pan, Et bat-tez-
moi la re-trai-te.
N° 21.
Quoi! tou-jours sur un soupçon Pris sans raison,



Tu fe - ras ca - ril - lon Hors de ſai - ſon:



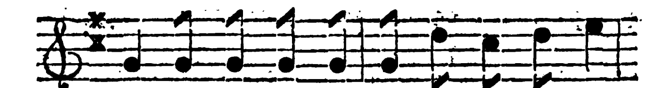
A quoi bon ces é - clats. Tu te chêmes, Tho-



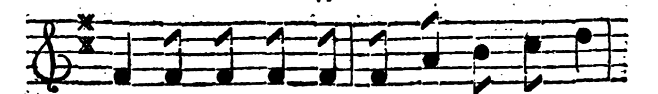
mas, Et pour un mal que tu n'as pas : Tan-



dis qu'on voit en tous lieux Tant de Meſſieux



Qui ne ſont pas, ma foi, Francs comme toi,



Et tous ces gens de bien Le ſavent bien

Sans

Sans en té-moigner rien. Je déplo - re

mon malheur, De-vois-je t'é-pou-ſer, vo-

la-ge? A Paris un procu - reur Me

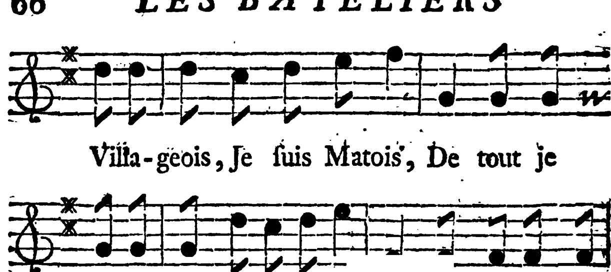
vouloit en mari - a - ge, Là, j'aurois eû

chaque jour Nombreuſe cour De galant

faits au tour, Au lieu que je n'ons i - ci

THOMAS.

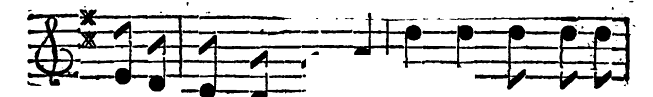
Ja-mais que du ſou - ci. Bon, bon, quoique



m'apperçois En-tapinois: [illegible]oudri-ez, je



crois, Au méptis de mes droits. Me traiter



ainſi qu'un B[illegible] eſt trop de fa-



veur, C'eſt trop d'honneur, Je ſuis [illegible] homme



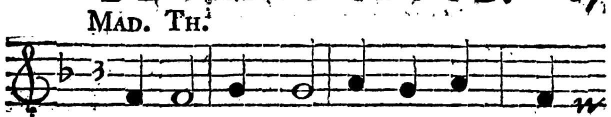
vil, Trop peu ci-vil Pour connoî-tre le



prix Des favo-ris Comme on fait à Pa-ris.



MAD. TH.



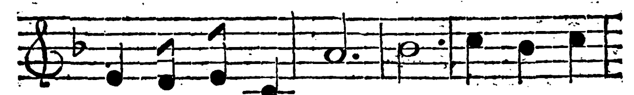
C'eſt toi, c'eſt toi qui n'eſt qu'un franc



libartin. Ah! ah! ah! quel cha - grin!



Helas! cru - el, je paſ - ſe tous les



jours à gé - mir. Fais, fais, faits-moi mou-

THOMAS.

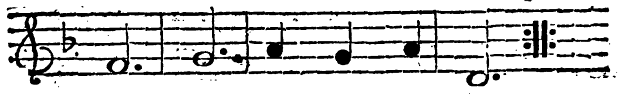


rir, Si tu ne veux mieux a - gir. C'eſt toi,

MAD. TH.



C'eſt toi, qui n'eſt qu'un franc li - bartin.



Ah! ah! ah! quel chagrin!



Morgué, tai-sez-vous. Tu n'est qu'un Jaloux.

TH. MAD. TH.



Morgué, filez doux. Qu'un vieux loup garoux.



Vous criez trop fort. Tu n'es qu'un butort.



Voyons qui de nous a tort.



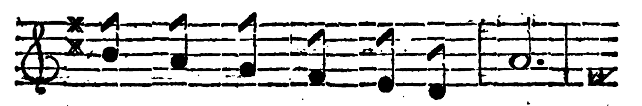
Hi-er au soir Tu donnois un bai-ser

MAD. TH.



à Co-li-net. Non, esprit noir, non, c'é-





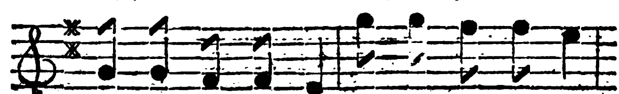
toi lui qui me le don - noit.

TH. MAD. TH.



Avec gros Guillot... Hé ben, qu'en est-il?

TH. MAD. TH.



Tu fus à Chaillot. Oh! t'en a men - ti.

TH. MAD. TH.



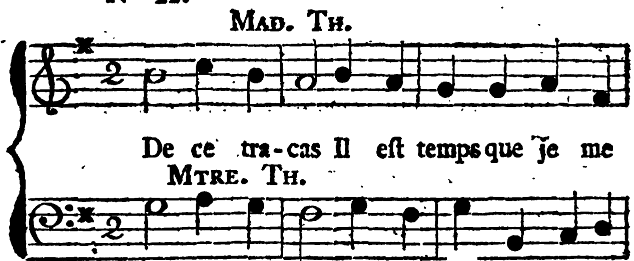
J'en fus avar - ti. C'étoit à Paſ-ſi,



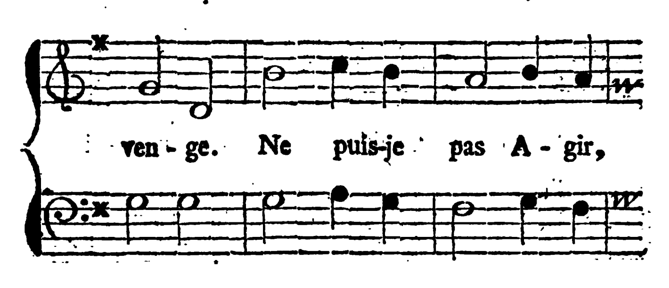
peut-on m'accu - ſer ain - ſi?



N° 22.



de ce tra - cas Il eſt temps que je me

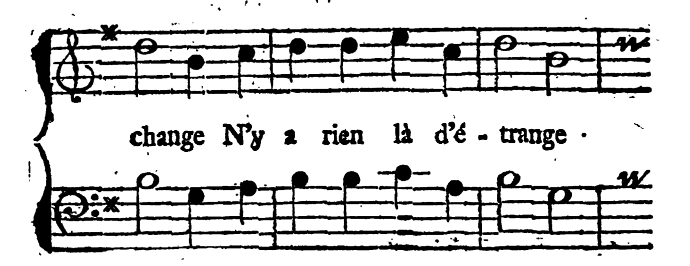


ven - ge. Ne puis-je pas A - gir,

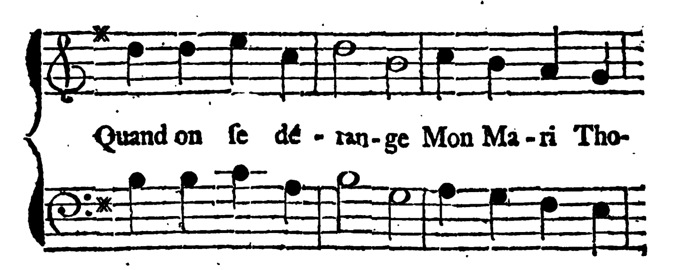


comme tu fe - ras? Change pour





change N'y a rien là d'é - tran - ge



Quand on ſe dé - ran - ge Ma femme Tho-

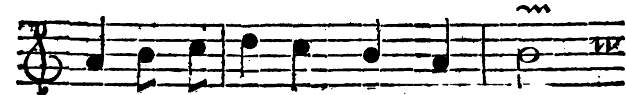


mas Ah! quel fra - cas! &c.

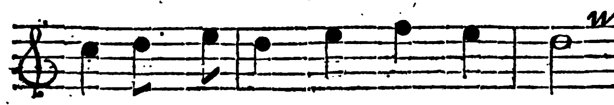
N° 23. VAUDEVILLE.



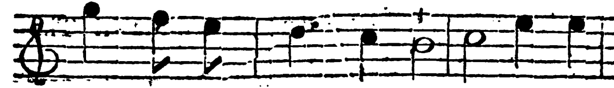
ſans a - voir au - cune a - mou - ret - te



Nos Ba - te - lie - rs vont gaï - ment.



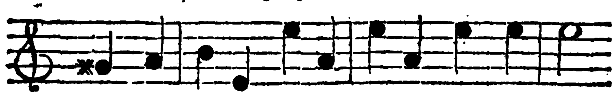
Quelque fois par a - mu - ſe - ment



Nous é - cou - tons fleu - ret - te; Mais ſi



quelque malin garçon, A la pa - ro - le



joint le geſte, Ziſte, zeſte, zon, zon, zon,



On lui fait faire le plongeon.

FIN.